



CONSOLATIONS & ENSEIGNEMENTS

CHOIX

DE

DICTÉES SPIRITES

PAR

LE DOCTEUR WAHU

Officier de la Légion d'honneur; médecin principal des hôpitaux militaires retraité; correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes, nationales et étrangères.

Dieu est amour et science.
Donc la charité et la science
nous rapprochent de Dieu.
Aimer et savoir. Tout est là.

LIÉGE
Aux bureaux du journal spirite
LE MESSAGER

BRUXELLES
Aux bureaux du **MONITEUR SPIRITE**
14, Rue de l'Empereur

1884

CONSOLATIONS & ENSEIGNEMENTS

CHOIX
DE
DICTÉES SPIRITES

PAR

LE DOCTEUR WAHU

Officier de la Légion d'honneur; médecin principal des hôpitaux militaires retraité; correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes, nationales et étrangères.

Dieu est amour et science.
Donc la charité et la science
nous rapprochent de Dieu.
Aimer et savoir. Tout est là.

LIÉGE
Aux bureaux du journal spirite *le Messager*

1883

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aphorismes d'Hippocrate, traduction faite sur les documents de la bibliothèque nationale ; texte latin en regard ; petite édition de luxe, in-32. Paris 1843 . . . . fr. 3-00

Mémorial thérapeutique et pharmaceutique, in-18. Paris 1846 . . . . fr. 3-50

Remarques sur le choléra épidémique qui a sévi à Paris en 1849. Brochure in-8 . . fr. 0-50

Maximes d'hygiène populaire, 1 vol. in-12. Paris 1851. . . . . fr. 1-00

Annuaires de médecine et de chirurgie pratiques. Dix-neuf années (1846 à 1865), g. in-32. fr. 1-25

Deux positions trop inégales. Un mot en faveur des medecins coloniaux d'Algérie. Brochure in-8. Alger 1859. . . . . fr. 0-50

Conseiller médical de l'étranger à Nice. Un joli volume grand in-12. Edition de luxe. Paris 1861 . . . . fr. 2-50

De l'emploi et de l'action de l'arsenic en médecine. Brochure gr. in-12. Paris 1865. fr. 1-00

En vente au bureau du *Messager*, 12, rue de l'Etuve, à Liége :

Le pape et la société moderne, un vol., fr. 1-75

EN PRÉPARATION

Hygiène des quatre ages. Conseils aux ouvriers et aux colons d'Algérie.

Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes.

30

PREMIÈRE PARTIE

CONSOLATIONS & ENSEIGNEMENTS

Dieu est amour et science; donc la charité et la science nous rapprochent de Dieu.
Aimer et savoir. Tout est là.

AVANT-PROPOS

De même que tant d'autres, j'avais accueilli avec dédain les premières manifestations des Esprits qui eurent lieu, soit en Amérique, soit en Europe, et je n'avais apporté qu'une fort médiocre attention à tout ce qui se passait à ce sujet.

Plus tard, vers 1864, j'eus occasion d'assister, chez des personnes amies, à quelques séances de typtologie (communications au moyen d'un guéridon) et mon scepticisme fut grandement ébranlé, car il s'agissait de révélations spirites concernant des individus que j'avais connus et qui, depuis peu de temps, avaient quitté la vie terrestre. Et ces individus n'étaient nullement connus des personnes qui agissaient médianimiquement sur le guéridon.

Habitué par état à chercher, à expérimenter, je résolus de tâcher de devenir medium afin de voir par moi-même et de n'être pas à la merci d'un medium étranger. Je fus secondé en cela par ma femme, qui avait parfaitement compris le sérieux de la question.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre et au bout de quelque temps, nous obtinmes des résultats d'autant plus satisfaisants, que dès le commencement de nos essais, nous avions compris que l'évocation de l'âme de ceux qui ont quitté la vie terrestre, était chose sérieuse et même religieuse.

Exerçant notre faculté médianimique chez nous ; n'admettant que fort rarement une ou deux personnes amies, sur les sentiments sérieux desquelles nous savions pouvoir compter, nous nous trouvions dans les meilleures conditions possibles pour obtenir de sérieuses et instructives communications. J'étais devenu médium typtologue et médium écrivain semi-mécanique, et pendant plus de deux ans nous fimes chaque jour des expériences et nous obtinmes un grand nombre de communications.

Dans le commencement, après avoir été trompés par des Esprits pervers ou badins, nous avions compris qu'il était prudent de ne jamais insister sur l'évocation de tel ou tel Esprit spécial. Nous primes alors l'habitude d'évoquer d'une manière générale, de bons Esprits amis, et cela nous a mieux réussi. Toutefois, il nous est arrivé de recevoir certaines dictées d'amis décédés depuis quelque temps, que nous n'avions pas évoqués, mais qui se faisaient reconnaître à certaines particularités.

Les communications par l'écriture sont plus rapides que celles que l'on peut recevoir par le

guéridon, mais ces dernières indiquent d'une manière plus décisive, plus complète, que c'est bien un être intelligent autre que le medium ou les assistants, qui se communique. Aussi sont-elles préférables lorsqu'il s'agit de porter la conviction dans l'esprit de personnes étrangères à l'étude de la doctrine spirite. Si devant ces personnes, un medium écrivain reçoit une dictée, rien ne leur prouve que le medium n'écrit pas ses propres idées; il y a là une question de bonne foi; et il est souvent très-difficile, quelque confiance que puisse inspirer le medium. que l'on soit convaincu qu'il reçoit la dictée d'un Esprit.

Me méfiant de moi-même et de mon aptitude comme medium écrivain, il m'est souvent arrivé de demander par le guéridon, soit avant, soit après la dictée que j'avais sollicitée, si réellement un Esprit m'avait dicté. J'ai même plusieurs fois reçu des reproches à ce sujet, de la part des Esprits amis, qui me taxaient de pusillanimité. Mais je suis d'avis que dans les choses de ce genre, on ne saurait prendre trop de précautions, pour ne pas être involontairement induit en erreur.

J'ai si souvent éprouvé une douce satisfaction en relisant les communications que j'ai reçues; elles m'ont si souvent réconforté quand je me trouvais en butte à des contrariétés, inévitables sur cette terre, mais que l'homme, même lorsqu'il est doué d'une ferme volonté, a toujours de la peine à supporter, que j'ai pensé que d'autres pourraient être réconfortés aussi en les lisant. C'est ce qui m'a engagé à réunir et à publier en un petit volume, les dictées qui m'ont paru contenir les meilleurs enseignements et les plus douces consolations.

Il m'a toujours semblé que les conseils des êtres bons et honnêtes qui ont vécu de notre vie, mais qui, maintenant qu'ils ont quitté leur enveloppe corporelle, jouissent d'une vue plus étendue que la nôtre et peuvent mieux apprécier tant de choses que nous ne voyons et apprécions qu'à travers le brouillard de notre épaisse incarnation, il m'a tonjours semblé, dis-je, que ces conseils devaient nous être d'une grande utilité.

La publication de mes dictées contribuera peut-être, à faire comprendre aux personnes qui ne sont pas encore spirites, quelle douce satisfaction l'on éprouve à être en relation avec ceux qui, bien que nous ayant matériellement quittés, n'ont pas pour cela cessé de nous aimer et de s'intéresser à nous.

Combien n'y a t-il pas de gens qui éprouvent une douleur vraie et profonde en voyant mourir des êtres bien aimés, et dont cependant au bout de quelques mois, l'attention est complètement détournée.

Et cependant, il arrive souvent que ces êtres si vite oubliés, sont là près de nous, attirés par leur affection et souffrant de ne pouvoir entrer en relation avec ceux dont la mort corporelle les a séparés et de ne pouvoir leur donner quelques bons conseils.

Les spirites qui ne sont point encore familiarisés avec les communications d'outre-tombe, pourront trouver dans ce recueil quelques conseils donnés par de bons Esprits et qui les mettront en garde contre la méchanceté des Esprits pervers, ou contre les taquineries des Esprits légers.

Les prêtres catholiques, les pasteurs protestants, les popes gréco-russes, ont crié à l'envi :

que les dictées obtenues par les spirites n'étaient autre chose que des communications avec Satan ou ses acolytes.

Ils ont oublié de nous expliquer pourquoi Dieu, QUI EST BON, permettrait aux diables (aux mauvais Esprits) d'entrer en relations médianimiques avec les habitants de la terre, et pourquoi il empêcherait les anges (les bons Esprits) de le faire et de contrebalancer ainsi l'influence mauvaise des diables.

Dans tous les cas, si les dictées contenues dans ce petit livre proviennent du diable, on pourra s'assurer que c'est d'un diable honnête et moral. C'est tout ce qu'il nous faut.

Dans la seconde partie de ce volume, j'ai réuni un certain nombre de dictées reçues par un vieil ami qui me les avait léguées en mourant.

Désirant que les personnes qui liront ce livre sans être encore familiarisées avec la doctrine spirite. en retirent tout le bénéfice possible, j'ai fait suivre un certain nombre de communications de remarques destinées à attirer l'attention des lecteurs sur les points contenant quelque enseignement plus ou moins spécial.

COMMUNICATIONS OBTENUES

AU MOYEN DU GUÉRIDON ET DE LA DICTÉE

7 août 1864.

Dictée. — Vous ne pouvez comprendre combien Dieu est bon pour ceux qui sont fidèles à sa loi. Vous avez demandé comment il se fait que des hommes qui vous paraissaient bons sur terre, soient aujourd'hui punis d'une manière qui vous semble rigoureuse. Le cœur de l'Esprit incarné sur terre, est un abîme insondable; jamais un homme ne pénètre dans les replis cachés du cœur humain. Dans ce cœur, fermentent souvent des passions qui asservissent l'homme pendant toute son existence terrestre et qui finissent par lui mériter de longues souffrances, de longs châtiments.

L'ambition, la colère, l'avarice, l'égoïsme, sont des passions qui ne permettent pas à celui qui en est atteint, de voir la lumière de la raison et la beauté du bien. Faire le bien avec intention bien arrêtée, n'est pas le propre de tous les hommes, il s'en faut. Bien peu d'hommes ne pensent qu'à faire le bien et dirigent leurs actions en conséquence. Beaucoup, au contraire, ne pensent qu'à une seule chose, c'est à s'enrichir, afin de pouvoir avec l'argent se procurer ce qu'on appelle sur terre: le bonheur. Ce bonheur, n'est en définitive que la jouissance grossière de la matière; et il est

bien rare que l'on place son bonheur dans ce qui est réellement beau et vrai, moralement parlant.

Combien d'hommes qui croient chaque jour atteindre le bonheur et qui n'atteignent que la satiété et l'ennui. Ne regrettez jamais l'argent que vous n'avez pas ; faites de celui que vous avez, le meilleur usage que vous pouvez. Laissez parler votre cœur, il est bon, il ne vous trompera jamais.

Votre frère qui vous aime,

AUG.

20 septembre 1864.

Dictée. — Vous avez raison d'invoquer Dieu ainsi que vous le faites ; lui seul peut vous donner ce qui vous manque pour vous détacher du monde terrestre et pour vous faire arriver jusqu'à sa pensée immuable. Lui seul est grand ; lui seul est bon ; lui seul est beau. N'oubliez jamais que lui seul peut vous aider dans vos tribulations et vous donner la paix de l'âme. Il ne vous abandonnera pas si vous le priez avec recueillement ; si vous cherchez à chasser les pensées mauvaises que les Esprits pervers cherchent à vous inspirer. Que de fois il soutient l'homme sans que l'homme s'en doute, quand celui-ci fait preuve de bonne volonté ; quand son libre arbitre est justement appliqué au bien. Et si quelquefois on succombe après avoir lutté, il ne faut jamais se désespérer, car jamais

une faute n'est irréparable. Dieu est juste; il est sévère par sa justice même, mais il n'est pas inexorable; jamais il ne châtie pour le plaisir de se venger, ainsi que tant d'hommes l'ont dit; jamais il n'abandonne pour l'éternité la créature, à des tourments, à des supplices. Toute faute est punie dans de justes limites, et au repentir il appartient d'abréger le temps des expiations.

Vous vous troublez lorsque l'inspiration ne vient pas. Recueillez-vous et écoutez la voix intérieure qui vous parle, qui agit sur votre esprit alourdi par votre enveloppe matérielle. Je ne puis vous promettre de vous dicter d'une manière lucide si vous-même n'aidez pas à rendre votre esprit plus apte à recevoir mes inspirations. Ne perdez jamais courage; vous avez passé par des épreuves devant lesquelles vous n'avez pas reculé. Celles qui vous restent à subir seront vaincues, avec une volonté ferme. Il faut vouloir; tout est là.

Votre frère en Dieu,

Aug.

21 février 1865.

(Nous avions été obsédés depuis quelque temps par des esprits méchants).

Avec le guéridon. — « *Je suis un ami qui vous aime et qui voudrait vous dicter.* »

Dictée. — Mon ami, nous avons un plaisir extrême à causer avec vous, mais souvent cela

nous est difficile parce que des Esprits pervers et légers empêchent nos communications. Espérez cependant ; bientôt finiront vos tourments ; vos prières sont ferventes et elles sont entendues de Dieu, car il comprend tout ce que dit le cœur de ceux qui ont confiance en lui et qui s'abandonnent sans réserve à sa bonté paternelle. Soyez tranquille sur votre sort à venir si vous êtes animé d'un esprit de charité désintéressée ; croyez que tout ce que vous faites dans le but de plaire à Dieu, vous sera compté. Je ne puis vous en dire plus, mais je ne veux pas cependant manquer de vous faire savoir que si vous continuez à avoir de la patience, de la persévérance, vous triompherez d'un état de choses qui n'a eu lieu que pour vous éprouver, pour faire ressortir la valeur de votre foi en Dieu.

Nous viendrons le plus souvent possible vous aider de nos conseils ; vous les méritez ; mais qu'un vain orgueil ne vienne pas détruire ce que votre confiance en Dieu aura fait pour votre avancement ; ne négligez aucune occasion de faire le bien ; ne vous inquiétez pas de la reconnaissance des hommes, ce n'est en général pas leur vertu favorite. Faites le bien pour le bien et non pour la récompense. Ne regardez pas si ceux à qui vous rendez service le méritent ; ce sont des frères malheureux, cela doit vous suffire ; soyez doux et bon envers eux et souvent vous ferez à la fois deux sortes d'aumône : celle du cœur et celle de la bourse. Notre maître à

tous, a été charitable et doux, suivons son exemple et nous mériterons la récompense que Dieu Notre Père, réserve à ceux qui ont vaillamment combattu pour lui plaire.

D.

10 juin 1865.

Le guéridon se meut. Je demande qui veut parler.

Le guéridon dit: *Loréna. Ecris.*

Nota. — Loréna, commandant au corps impérial du Génie du Brésil, qui avait passé quelques années en France étant à la retraite, était un de mes meilleurs amis. Il était mort à Lisbonne depuis trois ans.

Dictée.—Pourquoi ne pas obéir à ma pensée? Pourquoi ne pas laisser ton esprit recevoir l'influence du mien? Tu doutes; tu ne dois pas douter. Si Dieu t'a donné la médiumnité de l'intuition pourquoi ne pas t'en servir comme tu te sers des autres facultés qu'il t'a accordées. Je ne puis te dire combien je suis changé quant au moral, depuis que j'ai quitté la terre. Je n'avais jamais pensé sérieusement à mon Créateur. Comme tant d'autres, je vivais sans me rendre compte de l'avenir qui m'était réservé. Aujourd'hui je vois bien des choses qui me font comprendre combien j'étais ingrat envers Dieu. Il m'a pardonné mon

indifférence, mais je sens que j'ai besoin de beaucoup travailler à mon avancement; j'ai à subir bien des épreuves avant d'arriver au bonheur suprême. Bien des existences seront employées par moi à me perfectionner, et si j'ai le bonheur de ne pas me laisser décourager par les misères de la vie terrestre que bientôt je vais commencer, j'espère passer dans des sphères plus élevées où nous nous retrouverons. Ne m'oublie pas, mon ami, prie pour moi afin que mes résolutions soient sérieuses et durables.

Combien je vois autour de moi d'Esprits, qui plus heureux que moi, ont acquis le droit de laisser pour toujours de côté cette terre que tu habites. Ne crois pas qu'on soit désireux d'y revenir quand on n'y est pas obligé. Que sont tous ces prétendus plaisirs, ce qu'on appelle le bonheur? Combien se trompent ceux qui cherchent dans les illusions terrestres, ce bonheur qui toujours les fuit et qu'ils ne trouveront en réalité que quand, épurés, ils pourront se trouver mêlés aux Esprits supérieurs, à ces Esprits qui, chargés de guider les hommes par suite de missions reçues de Dieu, ne pensent plus qu'à une seule chose: servir Dieu et arriver par là à une existence pure et supérieure à tout ce qu'il est possible de concevoir.

Ne te décourage jamais mon ami; ne faiblis pas lorsque des Esprits légers ou méchants te pousseront à faire le mal. Tu as peu de temps à lutter; sois courageux et fort; pense que ton bonheur

dépend de quelques efforts, qui en définitive coûtent peu lorsqu'on en prend l'habitude.

Adieu mon ami, n'oublie pas ton Loréna.

20 août 1865.

Dictée. — Crois qu'on ne doit pas chercher dans les communications avec les Esprits désincarnés, des amusements ni rien qui puisse flatter la curiosité. Ceux qui n'ont en vue que ces questions oiseuses et légères qui ne se rapportent qu'aux choses si méprisables de la vie terrestre, ceux-là seront servis à souhait quand ils évoqueront les Esprits, car les seuls Esprits qui viendront à leur appel, seront des Esprits légers et méchants. Que ceci te rassure, toi qui cherches avant tout la vérité, toi qui penses si souvent à ton avenir. Tu ne dois, ni avoir trop de confiance en tes propres forces, ni trop craindre. Pense à ton Créateur, aie foi en lui, espère et reste dans cet état de quiétude qui est le propre des hommes qui se sont toujours proposés un travail utile à leurs frères. Ne pense pas que tout ce que tu as fait soit également méritoire. Homme, tu as erré souvent comme tous tes frères terrestres; parfois le désir que tu as ressenti de faire le bien, est venu rectifier tes actes. Prends courage, travaille jusqu'à la fin, et espère en celui qui, en bon père, s'occupe directement et indirectement de tous ses enfants. Tu ne dois pas laisser passer un seul de

tes jours terrestres sans chercher à faire quelque chose d'utile à tes frères, science oblige; tu dois faire servir le peu que tu sais, à ceux qui en savent moins. Telle est la loi de Dieu, loi qui s'applique à l'univers. Les êtres supérieurs doivent servir à l'enseignement des êtres inférieurs. Tu le sais, le supérieur et l'inférieur en intelligence sont relatifs et non absolus. Dieu seul est l'absolu; toutes ses créatures ne sont que relatives.

Ne te mets pas en peine des récompenses terrestres, bientôt tu en comprendras l'inanité; bientôt tu comprendras ce que c'est que la gloire humaine. Faire le bien sans espoir de récompense, c'est là la vertu; c'est là la vraie science, le vrai bonheur. N'imite jamais ceux qui n'accomplissent aucun acte sans savoir quelle en sera la rémunération; la récompense te sera donnée par Dieu, quand et comment il le jugera à propos.

Tes amis t'aideront à terminer ta carrière terrestre actuelle ; pense souvent à eux et appuie toi sur eux, ils ne te manqueront pas, ils ne t'oublieront pas, et tu ne sauras que plus tard combien ils t'ont aidé sans que tu t'en doutes. Ne perds jamais de vue le but à atteindre; ce but est magnifique et il vaut infiniment mieux que ne peuvent valoir toutes les peines à supporter pour y arriver.

21 août 1865.

Dictée.—Méprise toutes les misères humaines

et ne te laisse pas amollir par les considérations qui se rattachent aux choses de la terre. Songe que dans des existences plus relevées que celles que tu as déjà parcourues, tu trouveras, si non encore le vrai bonheur, du moins la compréhension plus nette du bonheur auquel ta qualité d'être intelligent te permet d'aspirer. Combien sont frivoles ces choses auxquelles bien souvent tu as attaché tant d'importance, suivant en cela l'exemple de ceux qui t'entouraient. Vois les choses de plus haut ; mesure à leur juste valeur tout ce qui t'entoure, et tu ne cesseras de désirer quitter cet état matériel par lequel il t'a fallu encore une fois passer avant d'arriver à un état plus incorporel, plus fluidique, qui te permettra de porter un jugement plus sain, plus complet sur tes existences futures.

N'oublie pas surtout, ceux que tu as aimé dans ton existence actuelle ; prie pour eux ; tous ne sont point heureux. Quant à ceux qui le sont, tes prières ne peuvent leur nuire ; nous avons toujours besoin des prières de nos frères. La prière est d'ailleurs une preuve de souvenir, et le souvenir est si doux à l'Esprit, quelle que soit sa position hiérarchique. Tu as aimé des êtres qui sur terre n'éprouvaient pas pour toi les mêmes sentiments que tu éprouvais pour eux. Aujourd'hui, plus dégagés, ils te comprennent mieux, et leur amour pour toi te rend au centuple celui que tu leur donnas.

Mon enfant bien aimé, ne m'oublie pas. Je cherche à te guider vers le bien; pense à moi souvent; bien souvent; penses-y quand quelque chose vient te contrarier, t'éprouver; penses-y encore quand ce que tu désires se réalise ; car alors j'éprouve un indicible bonheur en te voyant heureux. Heureux relativement, car tu sens toi-même que ce bonheur n'est qu'un semblant de bonheur et qu'au delà, il y a mieux.

2 septembre 1865.

Avec le guéridon. — Pouvons-nous recevoir une communication ?

Voulez-vous écrire ?

Qui me dictera ?

Votre ami Emile B,

Dictée. — On ne doit pas écouter ceux qui disent du mal de leur prochain ; évitez donc ces conversations comme celles que vous avez eue tantôt. L'on ne doit jamais s'inquiéter de ce que font les autres. Faites le bien ; tâchez d'être utile à tous vos frères ; soyez humain et bon ; tout est là. Le fardeau de chacun de nous est déjà assez lourd sans que nous nous embarrassions de celui du voisin Ne livrez pas votre cœur, à la malignité si commune parmi les incarnés terrestres. Ne savez-vous pas que chacun à son tour sera jugé, et récompensé ou puni selon ses mérites ou ses

défauts. Soyez attentif à ne laisser échapper de votre bouche aucun jugement des œuvres d'autrui.

Comprenez bien que ceux qui n'auront point été charitables, seront forcés de se réincarner sur votre globe. Visez constamment à vous améliorer; le progrès moral vous est difficile, mais il sera d'autant mieux récompensé. N'imposez votre manière de voir à personne; tâchez de persuader vos frères; cherchez à les mettre dans la bonne voie; mais quand vous avez dit ce que votre cœur vous a dicté, laissez faire chacun; votre devoir est rempli dès que vous avez élevé la voix en faveur de ce que vous jugez être le progrès. Améliorez ceux qui vous entourent, par la douceur, mais ne cherchez jamais à exercer de pression sur eux. Ils comprennent la vérité ou ils ne la comprennent pas; dans le premier cas, s'ils ne l'adoptent pas pour règle de leur conduite ils en seront punis par notre juge à tous. S'ils ne comprennent pas, si leur intelligence peu avancée, trop matérialisée encore, ne leur permet pas d'établir une différence entre le juste et l'injuste, ils ne seront punis que dans une certaine limite, c'est-à-dire qu'ils se verront châtiés pour n'avoir pas cherché à développer leur intelligence.

Mon ami, vous me faites du bien en m'écoutant, votre esprit peut aisément se mettre en rapport avec le mien, car nos esprits étaient et sont encore sympathiques.

Ne croyez pas que les fleurs qu'on répand sur nos tombes. nous soient agréables; elles nous forcent à nous rappeler notre triste état terrestre, et ici nous cherchons à oublier. Nous ne désirons conserver que la mémoire de ceux que nous avons aimés pendant notre vie terrestre. Combien de fois ne suis-je pas près de ceux qui furent mes parents et qui eurent pour moi dans mon jeune âge tant de bonté et tant d'amour. Ne croyez pas que l'on perde la mémoire de l'amour paternel et maternel; ceux qui charnellement nous engendrèrent furent aussi pour nous des bienfaiteurs, chaque fois qu'ils s'efforcèrent de faire progresser notre intelligence, de développer notre moralité.

Adieu, vous qui avez été pour moi un bon frère. Laissez-moi venir quelquefois vous dire que je ne vous oublie pas. Bientôt nous nous reverrons et vous apprécierez mieux que vous ne pouvez le faire aujourd'hui, toutes les splendeurs que notre Père réserve à ceux qui se sont efforcés de faire le bien.

Avec le guéridon. — *Vous avez toujours peur. Soyez plus confiant en votre médiumnité.*

24 octobre 1865.

Avec le guéridon. — Plusieurs Esprits malheureux se présentent; nous prions pour eux. L'un d'eux dit : *Voulez-vous écrire?*

Dictée. — Vous ne voulez pas écrire, parce que vous craignez d'être induit en erreur, et vous avez raison; mais nous ne sommes pas de ces Esprits qui cherchent à faire le mal; nous ne pouvons vous dire notre nom, parce que vous ne nous avez pas connu sur votre terre. Incarnés ensemble sur d'autres planètes inférieures, nous avons souffert ensemble et nous avons parcouru des carrières inégales, parce que nous n'avons pas, comme vous, fait pencher la balance du côté du bien.

Ayez compassion de nous, qui avons été et qui sommes encore vos frères. Aidez-nous par vos prières à arriver où vous êtes arrivé. Dieu aura pitié de nous si ceux de nos frères qui l'ont mieux compris et mieux servi nous viennent en aide par par la prière. Tous nous avons besoin d'aide; vous comme les autres vous serez content dans vos existences ultérieures, si vos frères vous aident à monter. Pour nous, l'ascension est pénible, la foi ni la volonté ne nous manquent pas, mais seuls, nous pouvons si peu de chose que nous sentons à chaque instant le besoin d'être stimulés, d'être poussés vers le bien. Dieu vous rendra au centuple tout ce que vous aurez donné aux malheureux, et nous sommes malheureux! Que le bon vouloir des incarnés terrestres nous protège contre les mauvais Esprits qui nous incitent au mal; c'est notre plus vif désir. Ne nous rebutez pas, nous vous le demandons par tout ce que vous avez de plus cher.

Ami, qui nous avez précédé sur un globe déjà plus avancé, vous ne pouvez savoir combien souffrent ceux qui, placés dans les cercles inférieurs, ont tant à travailler encore pour arriver à votre niveau, qui cependant n'est pas très-relevé. Nous ne pouvons vous dire combien nous vous serons reconnaissants de votre charité.

Songez à tant d'Esprits qui souffrent et vous ne passerez pas un seul jour sans prier pour eux.

Remarque. — Cette dictée est remarquable en ce qu'elle fait bien ressortir la solidarité qui doit réunir tous les êtres intelligents; et aussi en ce qu'elle montre combien la prière peut être utile à ceux qui souffrent. Mais par prière, il ne faut pas entendre ces formules imprimées que tant de gens répètent journellement d'une manière toute mécanique. La prière, c'est une pensée de commisération pour ceux qui souffrent, incarnés ou désincarnés, pensée terminée par un élan vers Dieu.

10 décembre 1865.

Dictée. — Vous ne voulez donc pas croire à la possibilité de la médiumnité écrivante. Pourquoi toujours douter; vous avez reçu de Dieu le don précieux de l'écriture intuitive, usez-en avec prudence; ne laissez pas votre esprit devenir la proie des Esprits méchants; mais aussi acceptez avec reconnaissance ce que vos amis pourront vous dicter par intuition. Ne craignez pas d'écrire tout ce qui viendra à votre pensée; votre cerveau

organe de votre intelligence, transmettra fidèlement nos pensées, nos idées. Laissez agir votre main sous notre influence. Combien vous seriez heureux, si vous abandonnant avec toute confiance, vous vous rendiez l'interprête fidèle des bons conseils que nous aimons à vous donner.

Vous ne pouvez comprendre quel sort heureux attend l'homme fidèle aux enseignements divins transmis par les Esprits préposés à l'avancement moral de l'humanité. Dieu nous guide afin que nous relevions le courage abattu de ceux qui n'osent essayer de comprendre toutes les merveilles de sa création. Ne croyez pas qu'il soit donné à l'homme de pénétrer pendant sa vie dans tous les replis cachés de la création, mais croyez que si vous avez confiance et bon vouloir, Dieu vous permettra d'en comprendre assez pour éclairer ceux de vos frères terrestres qui sont moins avancés que vous et qui ont besoin qu'on leur facilite la compréhension des admirables œuvres du Créateur.

Confiance donc, mon ami, exercez-vous souvent ; vous négligez votre don de mediumnité et cependant vous savez que ce n'est que l'exercice et la pratique d'une chose, qui la rendent facile. Ne vous laissez pas aller à une négligence blâmable. Votre devoir est tout tracé ; parmi les hommes qui aujourd'hui habitent votre planète, il en est un certain nombre qui ont reçu pour mission d'éclairer les autres ;

heureux de pouvoir être de ceux-là, ne négligez aucune occasion de vous instruire, et d'étudier la doctrine nouvelle qui vient élargir les anciennes données de la science, afin de pouvoir la répandre autour de vous.

ALB

Avec le guéridon. — *Vous avez toujours peur. Pourquoi craindre? Vous avez tout ce qu'il faut pour être un bon medium. Vous devez écrire plus souvent.*

Remarque.—Les reproches adressés au medium dans cette dictée sont fort justes. Ce qui doit engager à se servir, sans crainte et sans hésitation, de leur médiumnité les personnes qui ont le bonheur de posséder cette faculté, et à l'exercer souvent, c'est la pensée : que c'est obéir à Dieu, que de se rendre capable d'instruire et d'éclairer ses frères, en leur transmettant les conseils donnés par les bons Esprits désincarnés.

12 décembre 1865.

Avec le guéridon. — « *Vous voulez que je vous dicte. Ecrivez.* »

Dictée. — Vous ne savez pas combien il m'est doux et agréable de pouvoir communiquer avec un frère que j'ai tant aimé. Les circonstances imposées par Dieu nous ont séparés, mais votre pensée a souvent rencontré la mienne; je n'étais pas destinée à vivre longtemps sur cette terre dans l'incarnation pendant laquelle vous m'avez connue.

J'ai souffert, car j'avais encore à expier des fautes commises antérieurement. Vous avez souffert aussi et tout cela vous sera compté. Vous avez rencontré une sœur que j'aime, car elle a adouci ce que votre vie terrestre a eu d'amer; aimez-la bien; aimez-la autant que je l'aime parce qu'elle vous a rendu heureux. Nos existences terrestres se sont rencontrées cette fois comme autrefois, et bientôt vous me rejoindrez avec celle que je considère comme une bonne sœur. Combien de fois n'ai-je pas désiré vous voir devenir spirite; vous n'aviez pas d'idée du contentement que pouvaient vous faire éprouver les communications que vous pourriez avoir avec ceux que vous aviez aimés sur terre.

Surtout mon ami, ayez toujours présent à l'esprit que ce n'est que par la charité, l'amour de son prochain, que l'on s'améliore et que l'on peut arriver, en quittant la vie terrestre, dans ces régions splendides où tous maux sont inconnus et oubliés.

Je vous aime et je vous salue,

Alb.

20 décembre 1865.

Dictée. — Conservez bien cette louable habitude de la prière faite avec tout le respect dû à notre Père. Ne laissez jamais aller votre esprit à penser qu'il soit possible que des idées mauvaises ne puissent vous venir. Rejetez-les avec sincérité

et vous n'en serez pas plus blessé que vous ne l'êtes de la poussière que le vent fait tourbillonner autour de vous. Ne croyez pas cependant qu'il ne faille sans cesse déployer une certaine énergie pour résister aux suggestions mauvaises des Esprits pervers qui vous entourent.

Appelez souvent à votre aide vos Esprits protecteurs ; toujours il y en aura qui viendront vous aider à résister au mal. Ne pensez pas que Dieu laisse sans protection celui qui, du fond du cœur veut obéir à sa loi et rester fidèle aux enseignements des bons Esprits. Vous ne savez, ni ne pouvez savoir combien d'amis vous avez dans la vie spirite ; ceux-là vous aiment, qui ont reçu de vous des preuves d'affection sincère. Il en est qui, loin d'avoir eu en vivant près de vous sur cette terre, tout l'attachement qu'ils auraient dû avoir pour vous, ne vous ont pas rendu alors ce que vous leur donniez. Aujourd'hui, ils voient la sincérité de votre affection pour eux et ils vous récompensent de votre amour fraternel.

Laissez de côté ce monde qui vous entoure et que vous avez depuis longtemps apprécié à sa juste valeur; en général, les hommes, dans la société terrestre actuelle ne s'occupent qu'à se nuire et à se jalouser. Tenez-vous donc en dehors de toutes les intrigues petites ou grandes. Faites votre devoir avec sincérité et bonté et ne vous occupez nullement du sentiment des autres hommes

à votre égard. Laissez aussi de côté le soin d'acquérir des biens terrestres; usez modérément de tout, mais n'attachez d'importance qu'à votre état futur, et conduisez-vous de manière à n'être plus obligé de revenir sur cette planète, où la souffrance physique et morale domine encore.

Nous vous aimons et vous saluons avec tendre affection.

Vos frères de la vie spirite qui se réjouissent de vous posséder bientôt parmi eux.

Remarque. — Au premier abord, on pourrait penser que les Esprits amis nous conseillent de vivre complètement en dehors de la société humaine, ce qui ne serait nullement conforme à la charité qui doit constamment nous guider. Mais la phrase : « Faites votre devoir avec sincérité et bonté, » indique, que tout en nous tenant autant que possible en dehors de toutes les intrigues, nous devons avoir avec nos frères terrestres des rapports loyaux et bienveillants.

28 décembre 1865.

Dictée. — Connaître Dieu est pour vous chose impossible. Dans votre existence si matérielle comment pourriez-vous vous faire une idée, même approximative de Dieu? Il y a tellement loin de la matière à l'Esprit, qu'aucun incarné terrestre ne peut avoir une idée, même confuse, de l'essence de l'Esprit; et Dieu est si au-dessus, si différent des Esprits mêmes les plus purs, que ces Esprits ont encore de la peine à le concevoir. Cependant,

croyez que si vous suivez les bonnes inspirations qu'il vous donne par l'intermédiaire de vos amis de la vie spirite, cela vous suffit vis à vis de lui.

On ne peut se flatter de contenter toujours l'infinie Sagesse, mais, faire tout ce qui est humainement possible, suffit à nous faire obtenir une position relativement élevée en quittant notre planète.

Vous avez bien souvent souhaité vous mettre en communication avec tels ou tels de vos amis, mais plusieurs sont réincarnés, et d'autres souffrent de ne pouvoir se mettre en rapport avec vous. N'oubliez jamais dans vos prières ces amis malheureux; Oh, ne les oubliez pas, cela vous sera compté.

Quel immense bonheur que de penser qu'un jour, que bientôt, tous ces liens terrestres dont vous voulez, mais dont vous ne pouvez souvent vous dégager, tomberont d'eux-mêmes, et que vous jouirez de la plénitude de votre sens moral et de votre intelligence, si obscurcies par les misères de la vie planétaire. Aux extrémités de l'espace, loin, bien loin de votre terre, il existe des êtres incarnés aussi et qui vous ont été chers; retenus comme vous, ils ne peuvent se mettre en rapport avec vous, mais c'est pour nous une bien douce occupation que d'établir pour ainsi dire des relations entre eux et vous. Et il en est ainsi, pour bien des incarnés de votre planète. Combien sont

douces, combien sont délicieuses ces relations que souvent vous avez, sans en avoir conscience, pendant ce que nous pourrions appeler votre engourdissement terrestre.

Que de merveilles vous sont inconnues dont plus tard vous aurez parfaite conscience. Et combien sont ridicules sur votre terre, ces prétendus savants qui veulent tout assujettir à leurs vaines formules. Ne vous laissez jamais aller à les imiter ; vous avez parfois l'intuition de choses grandioses et sublimes; gardez, si vous le pouvez, cette intuition que vous verrez plus tard n'être que l'expression de la réalité.

On ne vous a jamais dit que nous ne puissions vous mettre en rapport avec les êtres qui vous ont été chers; mais on vous a dit que pour obtenir ces communications il fallait les avoir méritées. Abstenez-vous donc des choses qui vous priveraient de cette faveur. Laissez aux orgueilleux et aux sensuels les prétendus bonheurs terrestres. Quel sera leur étonnement, quand, pauvres de bonnes œuvres et de mérites, ils se verront dépouillés encore de ces richesses qu'ils croient être l'unique but à atteindre. Plaignez-les, ami, car ils sont réellement bien à plaindre.

4 janvier 1866.

Dictée. — Nous sommes près de vous ; ne vous étonnez pas si vous ne pouvez avoir aussi

souvent que vous le voudriez, des communications avec ceux que vous avez aimés sur cette terre. Oubliez-vous qu'il ne dépend ni de vous, ni de nous de communiquer ensemble, et que cette communication si profitable à nous aussi bien qu'à vous, dépend de notre Père.

Nous disons que cette communication est aussi profitable à nous qu'elle peut l'être à vous-même, parce que les services que nous pouvons rendre aux incarnés, aux frères que nous avons sur terre, ne sont autre chose qu'une récompense qui nous est accordée ; aussi sommes-nous remplis de gratitude envers notre Créateur, lorsqu'il nous charge de la douce et agréable mission d'aider, d'éclairer nos frères. Si vous pouviez comprendre le bonheur que nous éprouvons à nous mettre en rapport avec vous, vous béniriez celui qui nous accorde cette faveur. Aimez-le, prouvez-lui votre amour en lui étant fidèle, en obéissant aux lois qu'il a gravées dans votre conscience.

Laissez les hommes à courte vue qui sacrifient tout à la forme ; qui ne recherchent que la logique humaine. Pauvre logique ! Abus du raisonnement. Combien ils seront désillusionnés, lorsqu'ayant quitté leur périssable enveloppe, ils se trouveront face à face avec la vérité. Leur songe aura été court, et le réveil pour beaucoup sera terrible. Ceux qui cherchent avec franchise seront pardonnés plutôt que ceux qui mettent dans tous ces

débats un sot amour-propre ; mais cependant ils seront punis les uns et les autres, bien que dans d'inégales proportions, parce qu'ils n'auront pas voulu se confier un peu plus à leur cœur, qui leur a souvent dit : qu'il ne faut pas mesurer aux mesures terrestres, les choses de la véritable vie.

Mon ami, ne vous laissez jamais aller au doute ; craignez les Esprits infidèles et mauvais qui voudraient s'emparer de vous et vous dominer, mais laissez-vous aller avec confiance aux inspirations des bons Esprits. Combien vous aiment, que vous n'avez jamais connus. Vous ne pouvez comprendre cela, mais soyez sûr que bien des Esprits sympathisent avec vous.

Nous aimons ceux qui ont la ferme résolution de faire le bien ; ceux surtout qui pensent souvent à leur vie future, la véritable vie, et qui ne s'attachent pas à ce qu'on appelle les richesses de la terre. Etre riche, sur votre planète, c'est posséder de l'or, qui presque toujours est cause du mal.

Usez sagement de ce que Dieu vous donne. S'il vous le donne, c'est pour que vous en jouissiez et qu'en vous en servant vous pensiez à le glorifier. N'oubliez donc jamais, quand vous éprouvez du bien-être, de remercier celui qui donne et qui ôte ; et quoi qu'il vous arrive, obéissez à la direction de votre conscience.

Ne méprisez pas ceux qui ne comprennent pas les vérités que vous avez comprises ; plaignez-les ; instruisez-les quand vous le pouvez. Notre plus douce occupation sera toujours de vous guider.

VOS AMIS QUI VOUS ATTENDENT.

12 janvier 1866.

Dictée. — Ceux qui ne pardonnent jamais aux autres ne seront point pardonnés ; la charité véritable consiste principalement à se supporter les uns les autres. Prenez donc pour devise : Charité ; amour de vos semblables ; et ne croyez jamais avoir trop fait sous ce rapport. Souvent l'on se refuse à faire les premiers pas ; l'amour-propre, si ingénieux à vous égarer, vous empêche d'aller au-devant de ceux de vos frères qui ont blessé en quoi que ce soit ce même amour-propre, cet égoïsme déguisé.

Ne te laisse jamais aller à ces sentiments étroits ; pense à ton avenir, et chaque fois qu'on t'aura blessé en quelque chose, tu pardonneras facilement, car tu te diras qu'il n'appartient qu'à notre Père de juger et de punir. L'homme qui se fait juge en sa propre cause a toujours tort, car bien souvent son égoïsme l'aveugle.

Aime à soulager tes frères ; ne les regarde jamais que par le côté de leurs qualités morales ; oublie leurs défauts et répète-toi souvent : que nul

incarné terrestre n'est parfait. Combien d'incarnations dans les sphères supérieures sont parcourues sans jamais y rencontrer la perfection. Donc ce serait étrangement s'abuser que de la vouloir trouver sur cette terre.

N'oublie jamais de mettre ces conseils en pratique ; c'est seulement en les pratiquant que tu pourras trouver un peu de bonheur, c'est-à-dire, de tranquillité de conscience pendant ton incarnation actuelle. Ne fais pas comme tant d'hommes qui ne pensant jamais à leur existence réelle, à leur vie éternelle future, ne s'attachent qu'aux passions humaines qui si souvent les font dévier de la ligne droite et désobéir à la loi de Dieu.

Le véritable culte de l'Eternel, notre Père commun, c'est sa glorification par l'intégrité de notre vie et de nos mœurs.

Qu'un soupçon ne vienne jamais détruire en ton âme, ces idées que depuis longtemps tu t'es faites, du véritable culte que tu dois à Dieu. Ne crains pas de te tromper à cet égard. Dieu, c'est la suprême bonté ; la justice absolue ; la science complète. Approchons-nous donc de lui, chacun d'après notre hiérarchie progressive, et pour cela tâchons de viser toujours à être bons, justes, savants. Ce qu'il importe à l'humanité terrestre de savoir, de connaître pour pouvoir progresser, a été mis dans sa conscience ; cherche bien ;

toujours tu trouveras dans ton cœur tout ce qu'il faut pour te diriger vers le bien, vers le mieux.

12 février 1866.

Dictée. — Ne te laisse pas aller au découragement parce que quelquefois des Esprits malheureux et mauvais viennent te suggérer de mauvaises pensées. Tu ne saurais être puni pour des idées que tu repousses ; mais il faut être constamment en garde contre les idées d'orgueil, d'égoïsme et autres idées mauvaises qui d'un moment à l'autre peuvent t'être suggérées. Pense toujours à la malignité de tant d'Esprits, qui récemment désincarnés, emploient leur temps à chercher à faire tomber dans le mal ceux qui vivent encore sur votre terre. Combien de fois on croit tenir de soi-même une pensée bonne ou mauvaise, et presque toujours elle nous vient du monde spirite. Ne néglige jamais en te réveillant, de penser à notre Père céleste, qui te donnera la force nécessaire à surmonter toutes les idées mauvaises.

Bientôt, tous les maux qui accablent les habitants de votre globe seront amoindris, parce que de nouvelles générations vont paraître qui auront monté en science et en bonté ; ces nouveaux habitants de la terre se donneront pour tâche d'attirer leurs frères vers les idées spirites, qui chaque jour font de notables progrès, malgré tant

de gens directement intéressés à la continuation des erreurs religieuses qui jusqu'à ce jour ont asservi les nations.

Peu d'hommes ont assez étudié le spiritisme pour bien comprendre combien il diffère de toutes les doctrines soi-disant religieuses avec lesquelles on atrophie l'âme humaine. Ne fais pas comme certains spirites qui veulent lutter ouvertement contre tant d'abus qui encombrent les sociétés actuelles ; c'est perdre son temps que de vouloir prêcher les morts, car ils sont véritablement morts ceux qui soutiennent ces erreurs et qui veulent les éterniser.

Prends courage en pensant que bientôt tu verras la lumière que tu désires et que tu t'efforces de comprendre. Tu ne peux te figurer combien diffèrent les deux existences, celle si matérielle que tu achèves en ce moment, et celle qui la suivra et dont tu seras émerveillé.

19 février 1866.

Dictée. — Comprendre la loi de Dieu n'est pas toujours chose facile, et si vous ne la comprenez pas, ne perdez pas pour cela l'espoir d'être récompensé par lui pour le peu de bien que vous aurez pu faire.

Combien d'hommes n'ont, de la loi divine que de très-imparfaites notions, et qui cependant ont une vie bien remplie parce que bannissant

tout orgueil et toute présomption, ils s'attachent à bien remplir les devoirs de leur profession.

La vie terrestre est courte et il n'est pas donné à tous de pouvoir apprendre tout ce qu'il leur faudrait savoir. Chaque incarnation apporte sa somme de progrès intellectuel et moral, et une seule est loin de suffire à faire avancer également en moralité et en science. Tous ceux qui ont de la bonne foi ; tous ceux qui agissent avec sincérité, font un pas en avant, et ce pas leur est compté.

Mon frère, ne vous découragez donc jamais ; employez avec conscience le temps qui vous est accordé, et la récompense viendra vous prouver que vous avez fait ce que vous pouviez humainement faire. N'attribuez surtout point à ceux qui vous entourent de mauvaises pensées ou un mauvais vouloir qui bien souvent n'existent pas dans leur esprit.

N'allez jamais non plus à l'encontre de ceux qui vous disent que leur manière de voir ne ressemble pas à la vôtre ; chacun agit dans la mesure des forces et du développement de son intelligence. Beaucoup sont encore dans les degrés inférieurs et n'en sont pas moins méritants pour cela aux yeux de notre Père; ne vous attristez pas de voir tant d'hommes imparfaits ; il faut de longues périodes à chacune des transformations morales des globes habités, et l'éternité est là, qui laisse à chaque série de planètes le temps nécessaire à leur progression.

Ami, nous vous dicterons plus souvent, si mettant en Dieu votre confiance, ainsi que vous avez l'habitude de le faire, vous vous efforcez de devenir meilleur, et si surtout vous cherchez à éloigner les idées matérielles qui vous assiègent et qui ne sont que le résultat de votre peu d'avancement. Vous désirez monter et vous avez raison ; mais pour monter, il faut commencer par accomplir avec zèle et sincérité votre tâche ici-bas. Ne négligez donc aucune occasion de vous instruire et d'être utile à vos frères. Ceux-là perdent leur temps, qui ne croient plus rien avoir à apprendre ; ce que vous aurez appris pendant votre incarnation actuelle vous servira plus que vous ne sauriez le croire. Tout s'enchaîne dans la vie de l'Esprit, et les connaissances acquises sur un globe servent pendant le passage sur la planète supérieure.

Courage et espoir. Surtout, pas de folle présomption ; restez calme ; espérez et croyez. Tout est là.

Remarque. — Que de gens perdent leur temps pendant leur vie terrestre. Combien surtout, arrivés à la vieillesse, croient n'avoir plus qu'à se reposer dans une complète inaction et pensent qu'ils n'ont plus besoin de rien apprendre.

Les Esprits, dans leurs communications, disent souvent qu'on doit étudier, s'instruire jusqu'au dernier jour de la vie terrestre, parce que toutes les connaissances acquises servent plus tard.

3 mars 1866.

Dictée. — Mener constamment une conduite irréprochable aux yeux des hommes ne suffit pas pour plaire à notre Créateur. Dans les sociétés humaines terrestres il y a une foule d'individus jouissant aux yeux des autres hommes d'une réputation de probité, d'honnêteté, qui leur assure la considération générale, et cependant lorsqu'ils quittent la vie terrestre, ils n'occupent dans la hiérarchie des Esprits qu'une position très inférieure, car ils ont omis de pratiquer la charité envers leurs frères, et sous prétexte de préparer un brillant avenir à leurs enfants, ils ont perdu leur vie à courir après la richesse, seul but qu'ils se sont donnés. Combien se font illusion à ce sujet ; combien ne veulent jamais se rendre compte de la vie dans son ensemble, c'est-à-dire de la progression de l'Esprit créé par Dieu et s'élevant graduellement, plus ou moins rapidement, vers le but assigné par le Créateur, vers la perfection en passant par diverses incarnations planétaires.

Tant d'hommes ne comptent que sur une seule existence, ou plutôt, tant d'hommes croient que tout est fini quand le corps meurt. Pour quelques-uns, c'est le néant qui suit la vie terrestre ; pour beaucoup c'est le vague, c'est-à-dire l'inconnu; de sorte que les uns et les autres

ne comprennent en aucune façon la nécessité, si impérieuse cependant, de bien employer cette fraction de leur existence qui se passe sur la terre.

Il ne faut pas se dissimuler que dans l'état actuel des choses, ces idées sont celles du plus grand nombre, malgré les enseignements prétendus religieux qui sont donnés par les ministres des divers cultes.

Nourris dans des idées radicalement fausses au point de vue religieux ; ne pouvant se rendre compte de la vie extrà-terrestre, les enfants devenus hommes se révoltent contre les enseignements du premier âge, et absorbés qu'ils sont par les passions et par le désir de se faire une position dans le monde, ils oublient Dieu et la morale qui découle de sa loi.

N'oubliez jamais, ami, de penser à votre vie future ; elle sera belle et grande si vous ne négligez aucune occasion de vous améliorer et surtout, si tout en perfectionnant votre intelligence, vous laissez prendre, à l'amour que vous devez à vos semblables, tout son développement.

Aimer ses frères, obéir à Dieu, c'est là le vrai, l'unique moyen de monter, de mériter et d'obtenir une place bien enviable dans l'échelle des Esprits.

24 mars 1866.

Dictée. — Vous ne devez faire aucune attention à toutes les contrariétés qui, à chaque instant, surgissent autour de vous. Soyez fidèle à la loi de Dieu ; il a mis dans le cœur de toutes ses créatures l'intuition du bien, intuition souvent obscurcie par les passions terrestres. N'oubliez jamais que la première condition pour parvenir le plus promptement possible au véritable bonheur, c'est d'aimer son prochain. Rendez à tous vos frères tous les services qu'il dépend de vous de leur rendre, et surtout gardez-vous d'empiéter sur les droits du Créateur en vous faisant juge des intentions.

Ne vous laissez pas aller à juger la conduite de vos frères. Sévère pour vous-même, soyez toujours indulgent pour les autres. Tel qui vous semble coupable d'égoïsme, peut avoir des motifs ignorés de vous, pour agir ainsi qu'il le fait. Ne troublez jamais l'harmonie humaine par des discordances provenant de votre manière étroite de porter un jugement, toujours favorable pour vous, et souvent bien peu favorable à vos frères. Ne faites que ce que votre conscience sévèrement interrogée, vous dira être le bien. Songez souvent, bien souvent, qu'il vous est impossible de comprendre les mille combinaisons qui innocentent ceux-là même que vous croyiez fautifs.

Mon ami, que ces conseils ne vous choquent pas ; ils sont dictés par l'affection que nous vous portons. Jamais nous ne permettrons que de mauvais Esprits viennent vous assaillir, si vous-même conservez au fond du cœur le désir bien ferme de ne pas vous laisser entraîner au mal. Que toujours votre Esprit se tourne vers nous qui vous aimons ; que toujours vous soyez résolu à ne céder à aucune incitation mauvaise.

Courage ami, ceux-là seront récompensés qui auront bravement supporté les pénibles travaux de l'existence terrestre, et vous serez du nombre des récompensés si vous ne laissez votre esprit se courber devant aucune pensée mauvaise, si vous avez l'énergie du bien, la volonté du mieux.

30 mars 1866.

Dictée. — Vous avez souvent l'intuition d'existences magnifiques, d'existences parcourues parmi des humanités où règne la charité, d'où sont bannies les dissensions et l'orgueil ; vos intuitions ne vous trompent pas et si vous travaillez chaque jour à vous améliorer, vous jouirez plutôt de ces existences.

Mon ami, nous vous aimons, parce que toujours vous avez eu foi en l'avenir ; parce que depuis longtemps, vous avez espéré que l'humanité terrestre se perfectionnerait, s'améliorerait. Vous

avez cru à l'abolition de la guerre, vous avez eu raison, bientôt cette coutume barbare de s'entretuer pour se prouver les uns aux autres qu'on a raison ; cette coutume qui outrage notre Père, tombera devant le progrès apporté sur la terre par de nouveaux incarnés. Vous ne serez pas témoin de ce progrès, du moins pendant votre incarnation actuelle. Vous pourrez, d'un monde plus avancé, aider vos frères de la terre et vous accomplirez ainsi un acte de dévouement qui vous sera compté.

31 mars 1866.

Dictée. — Vos amis vous entendent et ils viennent avec un bonheur indicible, à votre appel. Heureux de trouver un Esprit incarné qui s'occupe de sa destinée future ; heureux de faire pour lui tout ce qu'ils pourront pour l'instruire et pour élever de plus en plus ses sentiments et ses vues, vers les sublimes régions où l'attendent d'autres amis. Nous aurons souvent occasion de vous le répéter : tâchez d'éviter le contact du monde ; que pouvez-vous en retirer de bon ? Rien. Tout autour de vous s'agitent des intérêts qui n'ont aucun rapport avec ce que votre esprit vous dit être le but de l'activité humaine bien comprise. Laissez ceux qui aiment l'or, gagner de l'or ; ils verront sous peu d'années s'évanouir leur trésor, car il faudra que comme tous les êtres terrestres,

ils quittent ce corps objet de leur sollicitude et auquel ils ont sacrifié leur être intellectuel.

Vous qui comprenez, profitez du temps qui vous reste et utilisez-le à votre profit et à celui de vos frères. Tous ne peuvent comprendre à la fois, mais bientôt le nombre des adhésions à la doctrine spirite s'accroîtra ; ceux qui n'osent point aujourd'hui se déclarer tels, ne craindront plus de faire connaître leur pensée à cet égard.

Quand aux savants de votre terre, ils ont bien autre chose à faire pour le moment, que de chercher à comprendre leur destinée ; ne faut-il pas qu'ils analysent les faits et gestes de Dieu et qu'ils règlent de concert avec lui, la nature ! Ne faut-il pas qu'ils affirment que telle chose n'est pas possible parce que leur étroit cerveau ne la conçoit pas et parce qu'elle choque les règles tracées par eux ou leurs prédécesseurs en science humaine.

3 avril 1866.

Dictée. — Vous ne devez pas penser que nous ne puissions faire naître des occasions favorables à l'accomplissement de ce qui doit avoir lieu dans le but d'avancer, de faire progresser l'humanité terrestre.

Chacun sur votre terre, s'imagine n'agir que par sa propre inspiration, tandis que bien souvent il reçoit d'ailleurs une foule d'inspirations qui

le déterminent à agir dans un sens ou dans l'autre, et cela sans qu'il s'en doute. Le tout est de savoir discerner si ses idées propres ou celles qui viennent du dehors, sont bonnes ou mauvaises, et c'est à cela que doivent servir la raison et le libre arbitre.

Toujours examiner sérieusement les choses qui en valent la peine ; ne se décider qu'après mûr examen et surtout après avoir loyalement consulté sa conscience, telle est la conduite que doit tenir tout être humain qui veut plaire à son Créateur et qui a foi et espoir en lui.

5 avril 1866.

Dictée. — Où pourriez-vous trouver un meilleur appui que dans vos amis ? Ils ne vous quittent jamais ; ils sont près de vous lorsque vous agissez et lorsque le sommeil s'empare de vous. Toujours ils chercheront à vous guider vers vos destinées futures ; pour eux, c'est une mission de confiance, et ils méritent tout autant en vous servant d'appui et en vous inspirant des idées plus développées en spiritisme, que vous-même pouvez mériter en instruisant ceux qui vous entourent et qui comme vous, font partie de l'humanité terrestre incarnée.

Ne sommes-nous pas tous frères et ne devons-nous pas tous nous entr'aider ?

On vous a objecté déjà plusieurs fois que les Esprits ne faisaient ni mieux, ni plus, en fait de communications, que ne font les hommes les plus ordinaires, soit au point de vue des idées, soit au point de vue littéraire. Vous avez compris que ce n'était ni l'élégance de la forme, ni une certaine subtilité quand au fond, qui constituerait pour vous de bonnes communications. Vous avez compris que tout le mérite de la possibilité des communications entre incarnés et désincarnés, consistait dans les bons conseils, dans l'appui que les derniers pouvaient donner aux premiers. Vous comprenez aussi, combien a de charmes, combien a de poésie, cette idée de relations avec ceux que l'on a aimés, que l'on a connus, et aussi avec des êtres, qui, bien qu'on ne les ait pas connus dans cette présente existence, ont cependant eu avec nous, à une époque quelconque, et sur une autre planète, des affinités, des amitiés.

Nous ne vivons plus aussi matériellement que vous et c'est ce qui nous permet de consacrer tout notre temps à aider nos frères matériels de la terre. Tous, nous avons le désir de monter, de nous améliorer, mais nous éprouvons en même temps le besoin de donner la main à ceux qui sont plus bas que nous ; et nous ne sommes heureux que quand on nous répond et quand on s'efforce de suivre nos inspirations. Surtout, méfiez-vous de

toutes les inspirations mauvaises qui pourraient vous être suggérées. Vous êtes entouré d'un épais nuage d'Esprits souffrants et méchants. Priez pour eux, mais ne les écoutez pas.

7 avril 1866.

Dictée. — En cherchant à pénétrer les mystères de l'Univers, on fatigue sans fruit sa raison. Dieu n'a donné à l'homme vivant sur chacun des globes qui peuplent l'espace, que la somme de raison nécessaire pour se guider chacun sur son globe respectif. Que parfois des intuitions soient données aux hommes pour contribuer à leur perfectionnement moral et intellectuel, cela ne doit pas faire pour vous le moindre doute. Soyez persuadé que l'intelligence humaine terrestre n'est en quelque sorte que le rudiment de l'intelligence qui doit être un jour départie par Dieu à toutes les créatures intelligentes qu'il a formées.

S'il n'a point permis que les êtres habitant la terre eussent une intelligence plus développée, c'est que cela leur était inutile en raison de l'infériorité de leur globe. Si tous les hommes étaient doués d'une intelligence plus développée, telle qu'elle l'est par exemple sur certaines planètes supérieures de votre système, tous les hommes seraient excessivement malheureux, et ils passeraient leur vie terrestre à regretter d'avoir reçu

une existence qui leur ferait éprouver de si vives et de si continuelles souffrances.

Certaines intelligences humaines, qui dans d'autres incarnations ont pu se développer, comprennent et voient par intuition des existences bien supérieures sous tous les rapports à celle dont on est pourvu sur la terre ; à celle que la plupart des hommes supportent sans trop se plaindre. Ces intelligences plus développées, incarnées sur votre planète, y sont comme déplacées ; elles gémissent souvent, d'être forcées de s'astreindre à la triste vie terrestre, parce qu'elles comprennent qu'il y a mieux, beaucoup mieux, ailleurs ; mais il leur faut rester jusqu'au bout et supporter avec résignation. Car, si quelques-uns de ces Esprits furent incarnés par dévouement, pour venir instruire leurs frères de la terre, le plus grand nombre s'y trouve à titre d'épreuve et d'expiation. L'on peut avoir une haute intelligence et manquer de moralité ; c'est ce manque de moralité qui est souvent puni par des incarnations plus ou moins pénibles.

Courage donc, enfant ; demandez chaque jour à Dieu de vous purifier par les moyens qu'il lui plaira d'employer ; et quoi qu'il vous arrive, ne murmurez pas ; acceptez comme épreuve tout ce qui vous contrariera et bientôt vous comprendrez que ce qui vous paraissait si rude à supporter n'était rien, si on le compare au bonheur et à la félicité qui en sont la récompense.

8 avril 1866.

Dictée. — Communiquer avec les Esprits qui ont atteint un haut degré de pureté, est souvent chose difficile, car ils sont chargés de missions très-relevées ; toutefois il en est qui se donnent pour tâche de venir visiter, encourager et instruire ceux qu'ils ont connus dans des incarnations antérieures. Ne croyez pas que toujours vous soyiez inspiré par des Esprits de ce genre, mais croyez cependant que s'ils ne viennent pas eux-mêmes près de vous, ils chargent d'autres Esprits moins élevés de vous apporter l'espoir et la confiance en Dieu, qui bien souvent font défaut aux incarnés terrestres.

Ne méprisez donc jamais les conseils qui vous sont donnés par vos frères désincarnés, quand ces conseils vous semblent d'accord avec votre raison et avec votre conscience. Ils vous viennent toujours d'Esprits qui vous sont supérieurs en intelligence et en charité. Nous vous aimons, et c'est cette tendre affection, cette vive et continuelle sollicitude pour vous, qui nous engage à ne jamais vous abandonner aux suggestions de la foule des Esprits pervers qui entoure votre demeure terrestre.

Confiez-vous à nous ; croyez que nous vous donnerons jusqu'au bout la force et le courage nécessaires pour atteindre le but, si vous-même

dirigez vers ce but toute la puissance de volonté dont vous êtes doué. Le Créateur de toutes choses aime autant la plus inférieure de ses créatures que celle qui a progressé le plus ; toutes devant lui sont égales. Ne pensez donc jamais qu'il ne donne pas à toutes les mêmes moyens pour s'élever à lui. Toutes n'en profitent pas également, ni aussi promptement, mais le châtiment de leur paresse et de leur indifférence ne se fait jamais attendre.

11 avril 1866.

Dictée. — Si vos pensées se dirigent souvent vers ceux qui souffrent, vous pouvez croire qu'ils en éprouveront un grand adoucissement à leurs maux. Combien n'y a-t-il pas d'Esprits qui ont quitté la terre ou qui chaque jour la quittent sans que personne après leur mort pense jamais à eux. Ces Esprits ont la plupart du temps bien des expiations à endurer et personne ne les aide à porter le fardeau imposé par la suprême Justice. Vous devez les aider, vous qui, éclairé par la doctrine spirite, savez de quelle efficacité peuvent être pour ces pauvres délaissés, une prière dite par vous et par d'autres incarnés, du fond du cœur ; une pensée de pitié seulement leur fait un bien que vous ne pouvez comprendre. Cette pensée de commisération pour ces Esprits malheureux est une sorte de rafraîchissement. Oubliés de

tous, ils tressaillent de bonheur quand une pensée bonne et affectueuse vient rencontrer la leur et vient leur prouver que la Charité prêchée par le Christ existe et se propage plus que jamais sur le globe terrestre.

Pourquoi ne faites-vous pas quelquefois des questions à vos amis, tout disposés à y répondre de leur mieux ? Nous vous sommes dévoués, vous le comprenez par intuition. Pour nous, l'application de la charité, de l'amour de nos frères, est une véritable jouissance ; donnez-nous donc de fréquentes occasions d'exercer cet amour fraternel, et nous vous en saurons un gré infini, puisque par là vous nous faciliterez la tâche que nous avons demandé de mener à bonne fin, en vous soutenant et en vous encourageant dans la foule de misères que vous heurtez à chaque instant Nous vous aimons, parce que vous luttez ; luttez plus encore ; vous ne comprendrez que plus tard tout le mérite que vous acquérez par cette lutte contre les misères et les obscurités humaines. N'oubliez aucun de ceux que vous avez connus dans votre incarnation actuelle. Ceux d'entr'eux qui sont assez bien placés pour vous aider, le feront ; ils le font déjà avec un grand bonheur. Rattachez-vous à ces amis invisibles, ils sont d'un commerce plus sûr et plus véridique que les amis terrestres.

16 avril 1866.

Dictée. — L'immense avantage qu'ont les Spirites, c'est de ne point être étonnés et déroutés lorsqu'ils quittent leur corps. Prévenus à l'avance de ce qui se passe à ce moment, ils se reconnaissent très-facilement, s'ils ne sont point retenus dans le trouble par un arrêt d'en haut ; si leur Esprit est assez purifié pour mériter de voir la lumière et de rejoindre les parents et les amis des existences antérieures, qui se pressent autour du nouveau venu pour l'aider à retrouver ses sensations spirites déjà connues antérieurement, à la vérité, mais qui ont augmenté en puissance, si l'Esprit a fait quelque progrès moral dans sa dernière incarnation.

Combien vous devez vous estimer heureux, vous qui avez été pendant si longtemps rebelle aux doctrines spirites, de connaître aujourd'hui toutes ces choses qui vous faciliteront le retour à la vie de l'Esprit.

Vos amis, soyez-en sûr, vous aideront et viendront vous recevoir ; mais pour éviter le trouble, il faut surtout vous améliorer au moral et bannir de votre cœur jusqu'à l'ombre de l'animosité contre vos frères. Laissez de côté ceux qui vous sont hostiles ; pardonnez-leur et soyez prêt dans le fond de votre cœur à les aider, s'ils ont besoin de vous.

Remarque. — Le pardon, l'oubli des offenses, est la chose sur laquelle les bons Esprits insistent le plus et ils ont raison, car c'est la chose la plus difficile pour un incarné terrestre.

Quoi qu'on fasse; quelque volonté qu'on puisse avoir de pardonner à ceux qui, volontairement et en connaissance de cause, nous ont fait du mal, nous éprouvons une certaine résistance intérieure. Et cependant, pardonner, c'est la seule manière de mettre fin à la haine, au mauvais vouloir.

A moins qu'un Esprit, incarné ou désincarné, ne soit foncièrement méchant, il est impossible qu'il ne soit pas touché par l'acte de bonté de celui qui lui pardonne.

L'Esprit désincarné surtout en est plus vivement touché, car il *voit* que l'incarné qui lui pardonne est loyal et véridique dans son pardon.

17 avril 1866.

Dictée. — Vous avez prié pour la délivrance des Esprits qui vous sont chers; vous avez prié aussi pour Ch..., qui était un homme dont la vie a été bonne et qui a rempli avec probité tous ses devoirs. Ces Esprits ne tarderont pas à sortir du trouble. Soyez persuadé que le dégagement de l'Esprit est bien facile quand étant incarné il a eu des notions de spiritisme. C'est donc toujours rendre service à ses frères incarnés que de leur faire connaître le spiritisme. Qu'ils le rejettent comme chose ridicule ou niaise, peu vous importe, mais cette notion leur reste, et plus tard, alors que la vie terrestre leur fera tout-à-coup défaut,

ils se réveilleront moins difficilement à la vie de l'Esprit, parce que l'idée précédemment imprimée dans leur être, se réveillera ; ils commenceront à douter, à se replier sur eux-mêmes, et bientôt ils comprendront leur nouvelle vie, ou plutôt, et pour mieux dire, ils apprécieront la transformation de leur être, qui, de l'état matérialisé est passé à l'état spiritualisé.

Combien vos amis vous seront reconnaissants d'avoir contribué à les aider ; ils comprendront toute la loyauté de votre affection, lorsqu'ils verront que cet attachement les a suivis au-delà de la vie terrestre, et que plus instruit qu'eux dans les choses futures, vous cherchez à les faire profiter de ce que vous savez ; preuve d'amour fraternel bien autrement grande que toutes celles que vous avez pu leur donner pendant leur dernière incarnation.

18 avril 1866.

Dictée. — Mon cher ami, tu ne peux concevoir comment tes rapports avec les êtres que tu as connus et aimés puissent être si instantanés lorsque tu les désires. N'oublie jamais que la pensée a une rapidité de locomotion que vous ne pouvez concevoir. Vous croyez avoir un point de comparaison dans la vitesse de transmission de la lumière et du son, mais cette rapidité n'est absolument rien relativement à la vitesse de trans-

mission de la pensée. Au moment où tu penses à moi, je le ressens, fussé-je à des milliards de lieues de toi. Au moment où dans ton esprit, ta pensée prend une forme pour toi, déjà sa forme est complète pour moi ; de sorte que je pourrais dire avec toute vérité, que je comprends ce que tu veux avant que tu ne le comprennes toi-même.

Tu concevras ce que je te dis, si tu tiens compte de l'obstacle que la matière corporelle oppose à la lucidité de ton esprit. Songe que ton esprit, qui a été, et qui sera si lucide un jour, est comme enveloppé, entouré de nuages plus ou moins épais. Je vois les efforts que tu fais souvent pour dissiper ces nuages ; j'apprécie tout ce que tu fais pour te rendre maître de la matière qui constitue l'enveloppe de ton Esprit ; je t'en fèlicite et je t'engage à continuer, à ne jamais cesser un seul instant de lutter ; mais je te préviens que tu n'auras jamais entièrement la victoire. tant que tu vivras de la vie terrestre. N'espère donc te dématérialiser que dans une certaine mesure ; applique-toi à toujours être en garde contre la prédominance de la matière qui constamment réagit sur l'Esprit.

Quand je dis : réagit, j'emploie une expression qui n'est pas très-juste, mais qui cependant rend assez bien compte de l'action lente et incessante de la matière. Ne te décourage donc pas, mon ami ; ne perds jamais confiance en moi ; rappelle-toi

surtout que chaque fois que ta pensée, offusquée par quelque suggestion mauvaise des Esprits méchants qui t'entourent, réclamera ma protection, je serai près de toi, et que tout ce que Dieu permettra que je fasse pour te venir en aide, je le ferai avec tout l'amour dont je suis capable pour toi qui fus mon enfant chéri, et qui es aujourd'hui un Esprit que notre Père m'a donné à garder et à protéger.

19 avril 1866.

Dictée. — Nous venons volontiers vers l'incarné terrestre, qui plein de confiance en ses destinées futures, ne s'attache à son existence présente qu'autant qu'il le faut pour remplir convenablement sa mission. Nous avons un grand bonheur à rencontrer de pareils Esprits incarnés, parce que ces dispositions leur facilitent les communications avec leurs frères désincarnés des sphères supérieures. Vous même vous devez comprendre facilement que nos relations ne peuvent être que faciles et agréables quand elles ont lieu avec des hommes souvent préoccupés de l'avenir, tandis qu'elles deviennent très-difficiles avec des personnes que des liens d'intérêts matériels attachent à votre terre.

Que faire avec des individus qui, en s'occupant de la vie future, ne perdent jamais de vue les nombreux intérêts terrestres, qui paraissent si

peu de chose à celui qui comprend l'avenir. Nous ne pouvons changer les dispositions d'un esprit étroit et égoïste ; nous cherchons à lui inspirer des idées plus conformes à sa destinée, mais nous ne devons pas violenter son libre arbitre Chacun est responsable de ses actions ; nous faisons ce que nous pouvons, nous qui voyons plus clair et plus loin que nos frères de la terre, pour tâcher de leur donner des intuitions salutaires, mais nous ne pouvons changer de tout en tout, les idées basées sur de longues habitudes d'égoïsme terrestre.

Vous ne concevrez d'une manière réellement lucide ce que nous vous dictons, que si vous habituez votre esprit à ne s'occuper de rien en dehors de nos inspirations. Appliquez-vous à ne penser à rien d'étranger à la dictée spirite, vous acquerrez par là une flexibilité qui facilitera singulièrement nos relations. Déjà à certains jours, vous écrivez avec une facilité que vous pouvez apprécier. Si vous écrivez chaque jour et si chaque jour aussi vous vous appliquez à être le plus recueilli possible, vous vous étonnerez de la facilité avec laquelle vous parviendrez à obéir à nos inspirations en ce qui concerne les dictées.

Nous ferons ce qu'il nous sera possible de faire en toute circonstance pour vous aider, surtout lorsque votre but sera d'éclairer vos frères et de leur faire connaître et apprécier la consolante doctrine spirite.

22 avril 1866.

Dictée. — Avant de faire une prière et une évocation, il faut vous recueillir et tâcher de ne penser à aucune chose frivole. Beaucoup d'Esprits méchants vous entourent, de même qu'ils entourent tant d'autres incarnés terrestres ; tâchez de déjouer par le sérieux de vos idées le tour badin qu'ils cherchent à donner à vos pensées ; ne vous tourmentez pas outre-mesure de ces attaques des Esprits malins. S'ils voient que du fond de votre âme vous les repoussez ; s'ils comprennent que vous servant de votre libre arbitre, vous résistez à leur influence, de toute la puissance de votre volonté pour le bien, alors ils vous laisseront tranquille et se tourneront d'un autre côté ; d'autant plus qu'il ne manque pas de gens qui les accueilleront avec plaisir parce que ce genre de communication les amuse.

Nous ne pouvons vous indiquer comment la vie future ne ressemble en rien à celle que vous passez sur la terre, vous ne nous comprendriez pas, car les choses diffèrent tellement d'une planète à l'autre, que les habitants de l'une ne peuvent concevoir l'état des habitants des autres. Qu'il vous suffise de savoir que pour ceux qui auront déployé tous les efforts possibles pour vivre selon leur conscience et pour accomplir par conséquent la loi de notre Père, pour ceux-là, le passage d'une planète sur une autre sera toujours un

avancement et une récompense, et que par conséquent ils trouveront après leur vie actuelle, hérissée de tant d'épines, des existences où l'harmonie résultant de la pratique généralisée de la charité, leur fera bien vite oublier combien ils ont souffert sur votre terre.

Appliquez-vous, cher ami et cher frère, à ne jamais laisser passer un seul jour sans faire quelque chose de profitable à vous et aux autres. Tant d'hommes perdent leur temps et ne savent comment l'utiliser. Que jamais vous ne puissiez, en vous couchant, vous dire : j'ai mal employé ma journée. Tant de gens sont si peu soucieux de leur avancement intellectuel et moral ; ne les imitez pas. Vous comprendrez plus tard que ceux qui, pendant leur séjour sur votre terre, travaillent avec ardeur et cherchent à s'améliorer tout en étant utiles à leurs frères, ceux-là auront une belle et grande récompense.

28 avril 1866.

Dictée. — Les amis que vous évoquez vous entourent, mais votre esprit est en ce moment mal disposé, et vous avez de la peine à subir notre influence. Vous avez toujours trop de méfiance de vous-même ; il vous semble que vous ne pourrez pas écrire et cette idée paralyse l'action de nos fluides.

Ne faites pas comme ceux qui, pour une première fois montent à cheval, et qui s'y tiennent cramponnés avec les bras et avec les jambes, raidissant leurs muscles quand au contraire, il faudrait les laisser souples. Que votre pensée attende doucement la nôtre, qu'elle ne se rebute pas d'un peu de temps perdu à attendre. Les fluides ne peuvent pas se combiner avec l'instantanéité de l'étincelle électrique. Il faut un certain temps de préparation. Plus vous serez calme quelques instants avant de vous mettre à écrire, mieux et plus facilement la combinaison se fera. Pourquoi ce qui a lieu chez d'autres ne pourrait-il pas avoir lieu pour vous ?

..... Ce qu'est Dieu ? Vous ni beaucoup d'humanités bien plus élevées que celle dont vous faites partie ne le saurez jamais. Il faut avoir atteint un haut degré d'épuration pour pouvoir comprendre Dieu. Les êtres à qui il n'est pas donné de concevoir son essence, doivent se borner à reconnaître son existence, à le remercier de leur avoir donné la vie, et à observer rigoureusement la loi qu'il a mise dans leur conscience. Pour eux, tout doit se borner là. Il est entendu que la confiance complète en Dieu, doit exister à tous les degrés de l'échelle des êtres intelligents, chez ceux qui ne le comprennent pas, aussi bien que chez ceux assez avancés pour le comprendre.

Adieu ami ; comptez plus sur nous que vous avez l'habitude de le faire ; nous ne vous en aimerons que mieux. Guidé par nous tous, qui pour vous sommes déjà de vieux amis, vous pourrez avec bonne volonté et persévérance, progresser assez pour pouvoir espérer une vie future plus agréable que celle que vous allez bientôt quitter.

Ne doutez jamais de notre bon vouloir ; c'est une bien douce et bien agréable mission que celle de guider, de soutenir un Esprit incarné bien intentionné et qui ne perd qu'involontairement la droite ligne de conduite que lui trace son désir de bien faire. Aidez vos frères, aidez-les sans espoir de rémunération. Pratiquez la charité d'un point de vue élevé ; ne rapetissez pas vos bonnes actions par de mesquines considérations de personnes. Rappelez-vous que tous les êtres intelligents créés par notre Père, sont frères ; ils ne diffèrent que par le degré d'instruction et de moralité. Que ceux qui valent plus, élèvent à eux ceux qui valent moins.

7 mai 1866.

Dictée. — On ne comprend réellement la vie future, quand on habite les planètes aussi inférieures que la terre, que lorsqu'on sait se détacher momentanément de toutes les choses terrestres et lorsqu'on sait comprendre l'harmonie.

Harmonie ! Accord parfait ! Tout est là. Sur terre, l'harmonie ne se trouve nulle part. Et l'harmonie est cependant le but à atteindre.

Vous vous efforcez souvent de pénétrer les difficiles profondeurs des existences supérieures à la vôtre ; vos intuitions vous servent, mais pas autant que vous le désirez, car votre enveloppe corporelle s'oppose d'une manière presque radicale, à ce que votre Esprit puisse comprendre. La volonté ne vous manque pas, mais votre Esprit est allourdi. Patience et courage ; persévérance surtout. Ne laissez pas votre Esprit se relâcher de son ardeur à chercher le vrai, le bon. Vous avez pris le meilleur moyen pour ne pas vous écarter de la bonne voie ; c'est celui qui consiste à ne vous mêler à tous ceux qui vous entourent, que le moins possible. Persistez ; laissez-les ; priez pour tous ; aidez ceux qui réclament votre assistance ; soyez un bon frère pour tous. Songez, qu'un jour viendra où ceux-mêmes, qui aujourd'hui sont coupables d'égoïsme et de tant d'autres vices sociaux, seront purifiés par les longues souffrances qu'ils auront endurées ; considérez-les comme des malades et ayez compassion d'eux.

Ne cherchez jamais à vous mettre en rapport avec des Esprits qui n'ont pas atteint un certain degré d'élévation. Priez pour tous et surtout pour ceux qui sont inférieurs. Ne laissez passer

un seul jour sans penser à vos amis décédés ; il en est que votre pensée soulage, car votre pensée, ils savent que c'est un désir exprimé à Dieu pour l'adoucissement de leurs souffrances.

8 mai 1866.

Dictée. — Les enfants de Dieu qui sont parvenus à se dépouiller des idées et des propensions matérielles, comprennent mieux que vous ne pouvez le faire, tout le bonheur qu'il y a à monter, à se rapprocher du Créateur. Jamais vous ne comprendrez, pendant votre existence actuelle, la différence qui existe entre la position d'un Esprit épuré et celle d'un Esprit désireux des félicités terrestres. Vous ne saurez que dans l'état erratique (à l'état de désincarné) combien votre vie actuelle vous a été utile. Vous avez supporté bien des choses qui ont mortifié votre cœur et qui l'ont souvent presque découragé. Ne cessez de tenir bon ; soyez ferme et persévérant ; aujourd'hui que vous connaissez la doctrine spirite, vous avez beaucoup plus de motifs d'être persévérant et de ne vous laisser abattre par aucune espèce de contrariétés. Vous savez que Dieu ne donne à porter à ses enfants que le poids qu'ils peuvent porter sans succomber. Donc, lorsqu'il vous arrivera d'éprouver une douleur physique ou morale, ayez courage et rappelez-vous que vous pouvez trouver en vous-même la force nécessaire pour la supporter.

C'est faute de se faire ce raisonnement que tant d'hommes se désespèrent et qu'ils reculent devant le fardeau qu'ils pourraient porter cependant sans trop de difficultés, s'ils pensaient à leur Père, qui leur viendrait en aide comme à tous ses autres enfants.

Pourquoi ne crois-tu pas que je sois là, près de toi ? Pourquoi cette incertitude dans ta manière de recevoir nos inspirations ? Pauvre enfant ! Tu te laisses dominer par le doute ; autour de toi circulent une foule de pauvres Esprits malheureux et méchants, qui ne voulant pas se modifier, ne trouvent rien de plus agréable à faire que de troubler les pensées de ceux qui voudraient se recueillir et nous écouter. Ne conçois aucun chagrin de ce qui t'arrive ; à tous ceux qui cherchent le bien il en advient autant par moments. Ne te laisse pas décourager pour si peu. Nous sommes là, et nous saurons bien t'aider, si toi-même tu nous aides par ta ferme volonté.

9 mai 1866.

Dictée. — Vous nous appelez, et nous sentons votre amicale influence. Nous sommes heureux d'un souvenir qui nous prouve la mémoire de votre cœur. Plusieurs d'entre nous manquent à cet appel amical ; plusieurs sont réincarnés ou en mission ; mais parmi ceux qui se sont rendus aujourd'hui à votre désir de communiquer avec

eux, tous ne sont pas du nombre de ceux qui ont vécu avec vous sur cette terre. Ami qui nous est cher, nous vous remercions de nous évoquer ; vous nous prouvez ainsi que chez vous, l'amour est un besoin profond. Notre vie à tous, croyez-le, n'est basée que sur l'amour, ou plutôt sur un sentiment attractif qui, dans vos langues terrestres n'a pas de nom. Amitié, amour, affection, tout cela n'est pas exact ; le sentiment qui réunit les enfants de Dieu, est quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, mais qui se comprend cependant lorsqu'on a atteint un certain degré d'avancement. Ce sentiment est la base de nos plus pures jouissances ; vivre les uns pour les autres ; agir réciproquement de manière à se charmer, à se rendre heureux les uns par les autres, c'est un bonheur que vous ne pouvez pas comprendre encore, mais que vous comprendrez bientôt, car tous nous tâcherons de vous attirer à nous ; tous, nous nous efforcerons de vous faire progresser vers le bien.

Surtout, pensez souvent à votre vie future ; laissez les intrigues humaines se dérouler autour de vous ; n'y prenez que le moins de part possible. Vous avez compris l'essence mensongère de tous ces faux guides des nationalités, Esprits fourvoyés qui se sont incarnés dans un but louable et qui se sont laissés surprendre par les vanités, par l'amour de l'or et des honneurs.

Esprits totalement dévoyés et qui plus tard regretteront d'avoir gaspillé toute une existence en faisant le mal.

Témoin impassible de tout ce que produit l'ambition enfantine de ces hommes, que ce tableau des misères morales d'un si grand nombre de vos frères, vous serve à vous corriger des défauts qui viennent souvent arrêter, entraver vos progrès.

10 mai 1866.

Dictée.— Vivre sans penser à la vie future, c'est le propre des hommes qui sont absorbés par le désir de s'enrichir. Combien tu as eu raison de chercher depuis longtemps à te détacher de toutes les choses du monde au milieu duquel tu te trouves forcé de vivre. Rien n'est aussi absurde que cette ténacité de certains hommes à courir après l'or. Ils ne pourront rien emporter en mourant, ils le savent, et cependant ils détruisent souvent leur santé pour arriver à leur but, qui est de réunir dix ou vingt fois plus d'or qu'il ne leur en faut pour vivre très-convenablement. Et ils ne veulent jamais penser à la vie pendant laquelle ils n'auront besoin que de leurs vertus, richesses qu'ils ne s'empressent pas d'acquérir. Ils se croient heureux parce qu'ils ont plus de fortune que ceux qui les entourent, et tu as pu bien souvent remarquer ce qu'est ce prétendu bonheur.

Bien des hommes ne croient qu'à la puissance de l'or, et ils s'imaginent que s'ils ont assez de vertus pour en imposer à leurs contemporains, tout est dit.

Tu comprends que ce n'est pas l'opinion que l'on peut avoir de toi, qui te donne ou qui t'ôte du mérite vrai, le seul qui soit pesé dans la balance de notre Père. Tu sais que la vérité en toutes choses, est le moyen de monter, de quitter les régions inférieures où tu vis en ce moment. Supporter les railleries des hommes peu sérieux ; ne tenir aucun compte de leur appréciation ; faire son devoir et ne se soucier que médiocrement, de l'idée que ceux qui ne le font pas, peuvent émettre sur votre compte, telle doit être ta règle de conduite.

11 mai 1866.

Dictée. — Sur la terre il n'est jamais de bonheur dans la juste et vraie acception du mot. Aussi l'homme qui a mérité d'être incarné sur ce globe, doit prendre son mal en patience et se rappeler sans cesse qu'il est dans un lieu d'expiation et d'épreuves. Ne croyez pas que dans d'autres mondes il n'y ait pas aussi des épreuves à subir ; mais pour celui qui vient de la terre, elles sont plus faciles à supporter. Ceux qui, en quittant votre terre, ne peuvent pas franchir quelques degrés, c'est-à-dire arriver tout de suite

à l'incarnation sur des planètes supérieures, ceux-là se trouvent comparativement heureux, car les planètes qui suivent de près la terre, en remontant, sont d'une habitation moins désagréable, et d'ailleurs, les Sociétés humaines y sont moins hostiles les unes envers les autres. Là, plus de guerre ; plus d'envie ou de jalousie ; plus d'égoïsme, cette odieuse et révoltante lèpre qui couvre presque tous les habitants de la terre.

Orgueil, égoïsme, deux terribles vices qui empêchent l'humanité terrestre de comprendre le bonheur véritable, la charité largement appliquée.

Ne vous désolez pas de tout ce qui peut vous arriver sur votre globe ; de grandes guerres moissonneront des milliers d'hommes, qui bientôt réincarnés, auront cependant pris de bonnes, de meilleures résolutions que dans leur incarnation actuelle. Ces hommes reparaîtront sur votre terre pour y améliorer l'espèce au point de vue moral et intellectuel.

Comment avec les éléments sociaux actuels, pourriez-vous concevoir une société fraternelle ? Les nations se jalousent comme les individus. Il faut encore que des événements graves se passent avant que l'on ne commence à voir sur la terre les maximes du Christ véritablement mises en pratique.

Bientôt vous comprendrez mieux toutes ces choses, ami, et bientôt vous pourrez comprendre

toutes les turpitudes humaines, dont vous n'avez pas une idée bien nette, car vous vous tenez à l'écart et vous avez raison. Vous comprendrez comment il se fait que l'humanité ne progresse pas aussi vite que vous le voudriez.

Remarque. — Cette dictée est remarquable par l'espèce de prophétie qu'elle contient. Quatre années nous séparaient de l'affreuse guerre de 1870, et cependant, les Esprits avancés pouvaient, de l'espace, voir les futurs évènements se dérouler. Ceci nous prouve que l'intelligence humaine, l'âme humaine, débarrassée de sa lourde et épaisse enveloppe corporelle terrestre, a une vision et des sensations bien autrement pures et vives que nous ne les avons, pauvres terriens.

12 mai 1866.

Dictée. — Vous avez souvent pensé à moi, et toujours votre pensée est venue me frapper, m'avertir qu'il me restait sur votre terre un ami sincère et dévoué. Mon seul bonheur consiste à penser qu'un jour nous nous rejoindrons et que nous pourrons continuer une succession d'existences sympathiques.

Ici, nous sommes réunis en grand nombre et nous vous aimons tous, car pour nous, vous êtes depuis longtemps un frère chéri. Ne pouvez-vous pas éloigner l'idée de la séparation de celle de la tristesse ? Pourquoi, quand la pensée d'une séparation vient vous tourmenter, ne vous reportez-

vous pas à ces existences futures où la séparation est inconnue ; où tous ceux qui s'affectionnent d'une manière particulière, éprouvent un bonheur acheté par bien des larmes, mais qui n'en est que plus complet, car dans ces existences la séparation n'est plus quelque chose de pénible, puisque nous savons qu'après avoir accompli une mission quelconque, nous pouvons nous réunir aux êtres aimés ; et que, même pendant notre mission, notre pensée suffit à nous rapprocher instantanément.

Combien vous avez à apprendre encore, ami. Combien de merveilles vous seront dévoilées, que vous ne pourriez comprendre aujourd'hui, malgré la bonne volonté et le désir qui vous animent. Nous avons vécu ensemble pendant quelques années et nous ne pouvons que nous réjouir à l'idée que bientôt nous serons réunis, mais ne vous laissez pas aller à d'égoïstes pensées à ce sujet. Vous avez sur votre terre des affections que tous vos amis d'ici approuvent et qui leur servent à comprendre tout ce que votre cœur renferme d'attraction pour les Esprits aimés de Dieu. Continuez à développer, par un travail et des efforts incessants, la puissance d'affection dont vous êtes doué ; pensez à ceux qui vous aiment et qui se sont dévoués pour vous, et votre vie ne pourra que se ressentir de ces pensées consolantes et fortifiantes.

14 mai 1866.

Dictée. — Les réflexions faites par Pezzani relativement à la distance qui sépare les Esprits les plus élevés, de ceux qui en sont encore à l'infériorité terrestre, sont très-justes et très-vraies. Bien des hommes se sont mépris sur la nature des rapports qui existent entre les hommes incarnés et les hommes désincarnés. Nous tous qui venons vous dicter, qui venons causer avec vous, nous ne sommes guère plus haut placés que vous dans l'échelle des êtres. Nous sommes de ceux qui en quittant la terre au point de vue matériel, ont mérité de monter, mais cette ascension est bien peu de chose en comparaison de l'ascension si multiple de tous les êtres intelligents. Tenez pour certain et positif que nous n'en savons pas beaucoup plus que vous ; nous voyons mieux notre future destinée ; nous apprécions mieux la continuité des existences de l'Esprit, voilà tout ; mais pensez et croyez que nul de nous ne devient plus savant ou plus moral par cela seul qu'il quitte son corps matériel. C'est un simple changement de condition matérielle, car nous sommes encore enveloppés d'un corps matériel, moins que le vôtre, mais infiniment plus que celui que possèdent les Esprits incarnés sur des planètes de tourbillons supérieurs à votre tourbillon.

Vous ne pouvez ne pas apprécier toutes ces choses, car vous en avez l'intuition. Sur votre

terre, vous avez au surplus, des corps qui peuvent vous donner une idée de la différence de votre enveloppe et de la nôtre. Le fer et le plomb diffèrent des gaz incolores, moins que votre corps diffère du nôtre ;

Adieu ami, heureux de vous trouver toujours disposé à nous écouter, nous vous saluons.

21 mai 1866.

Dictée. — On vous a conseillé de ne jamais vous occuper des misères terrestres qui vous entourent. Suivez ce conseil dicté par l'amitié, par l'amour que nous vous portons. N'avez-vous pas mieux à faire ? N'avez-vous pas à vous préparer à votre prochaine existence ? N'oubliez donc jamais ces conseils. Vous vous tourmentez souvent, beaucoup trop souvent, en voyant ce qui se passe autour de vous. Lorsque vous pouvez remédier au mal d'une manière efficace, faites-le; vous seriez coupable de n'y pas remédier. Mais quand, après avoir bien vu que vous n'y pouvez remédier en rien, vous vous en occupez cependant, alors vous cherchez véritablement à vous créer des chagrins, des tourmens, et c'est inutile. Servir ses frères quand on le peut ; les laisser quand on ne peut en rien les aider, voilà la conduite qu'il faut tenir. Ne perdez jamais de vue que souvent en donnant aux autres certains conseils dictés par votre savoir et votre charité, vous les blessez et les irritez

parce qu'ils ne comprennent pas. Ne vaut-il pas mieux, dans ces cas-là, les laisser de côté et ne pas vous en occuper. Tout le monde y gagne. Plus tard, une occasion viendra les instruire et ils recevront d'autre part ce qu'ils n'auraient pas voulu recevoir de vous.

Etudiez, ne perdez pas un jour; vous ne sauriez vous imaginer combien vous serviront ces études spirites que vous aurez faites. Vous aurez, en arrivant dans l'erraticité, des intuitions plus faciles, plus avantageuses pour votre avancement. Vous vous rendrez compte très facilement de toutes les merveilles au milieu desquelles vous vous trouverez.

Les conceptions des divers systèmes, des diverses séries de systèmes, vous deviendront plus faciles. Vous comprendrez mieux le jeu si compliqué, mais si admirable des milliers de globes qui vous entoureront. Aujourd'hui encore, vous pouvez acquérir d'utiles notions, élémentaires seulement, il est vrai, mais qui prépareront votre intelligence à des notions plus relevées. Profitez du temps que vous avez encore à passer sur terre.

Remarque. — Deux choses sont à prendre en considération dans cette dictée. D'abord, l'idée de ne jamais insister lorsqu'en donnant un conseil il n'est pas bien reçu. Il est évident, que dans ce cas, l'esprit de ceux auxquels on s'adresse n'est pas bien disposé; donc insister c'est les contrarier et perdre son temps.

La seconde chose qui ressort de la fin de cette dictée, c'est qu'il ne faut jamais se croire dispensé d'étudier; qu'il ne faut jamais penser qu'on en sait assez.

22 mai 1866

Dictée.— Au milieu des difficultés inhérentes à votre existence actuelle et sans cesse renaissantes, il est bon, il est utile à votre avancement d'accepter avec courage et résignation les choses qui vous froissent et qui semblent à chaque instant devoir vous arrêter. Ne pordez jamais la confiance en Dieu, mais appuyez-vous aussi, par la pensée, sur tant de vos frères avez lesquels vous avez lutté dans de précédentes existences et dont un certain nombre est déjà parvenu plus haut que vous. Ceux-là vous ont aimé et vous aiment encore; ils se souviennent des luttes soutenues à diverses époques dans de parallèles incarnations, et loin de s'enorgueillir d'être arrivés les premiers, non pas au but, mais dans des régions supérieures, ils n'ont pas de plus grand bonheur que de tendre à leurs frères, une main secourable

Tu nous as sans cesse près de toi, les uns ou les autres, mon enfant, et qnand ta pensée cherche dans l'obscurité de ton intelligence, les pensées amies, celles-ci sont toujours là, car notre Père a voulu, qu'à tous les étages, que dans toutes les positions, ceux de ses enfans qui peuvent prendre

le rang d'aînés, vinssent aider et soutenir leurs plus jeunes frères.

Combien est grande, combien est universelle, cette solidarité si méconnue sur la terre que tu habites. Toi, comme tant d'autres, vous deviez encore subir les angoisses de la vie terrestre. L'essentiel pour vous tous est d'être patiens et doux, car ceux-là seuls qui auront compris et pratiqué la mansuétude pendant leur vie terrestre seront récompensés.

Espoir donc, et courage. N'oublie jamais, mon enfant chéri, que tu as des soutiens invisibles qui ne t'abandonneront pas. Les hommes ne seraient pas aussi malheureux qu'ils le sont pour la plupart, s'ils sympathisaient plus qu'ils ne le font avec ceux de leurs aînés qui dans les hautes régions peuvent les aider.

23 mai 1866. — Une question avait été posée : « Quelle est la valeur des Evangiles »? — La réponse fut la dictée suivante ;

Dictée. — Vous avez un criterium infaillible pour reconnaître ce qui dans les Evangiles doit être accepté, et ce qui doit être rejeté.

Tout ce qui indique des sentimens charitables et doux; tout ce qui est marqué au cachet de la bonté par excellence, cela est de Jésus, messie envoyé à la terre pour adoucir les mœurs de son humanité et pour lui faire comprendre l'idée

fraternelle. Mais tout ce qui est empreint de rudesse ; toutes ces déclamations contre les Juifs, etc., tout cela n'a jamais été proféré par l'homme divin; doux par excellence; type de bonté.

Combien d'hommes ont abusé de l'Evangile ; combien y ont puisé des maximes qui ont servi à étendre leur domination et à asservir leurs frères. Croyez que tout fourbe est puni; on ne se trompe pas soi-même; on peut tromper les autres hommes, car vos enveloppes corporelles vous empêchent de vous voir; il en est du corps relativement à l'Esprit, comme d'un masque relativement à la figure de celui qui le porte; mais l'homme ne trompe ni Dieu, ni lui-même. Il a beau vouloir se tromper lui-même; chercher à se faire accroire qu'il agit dans l'intérêt général, tandis qu'il n'agit que dans son propre intérêt matériel, sa conscience impitoyable l'éclaire malgré lui et le fait souvent trembler sur sa conduite. Dans certains cas, il s'arme d'un triste courage, il fait taire cette conscience importune et continue à faire le mal.

Nous ne pouvons vous indiquer un à un les passages des Evangiles qui sont apocryphes ; rapportez-vous en à votre bon sens, d'après les indications données plus haut. Les Evangiles n'ont été rassemblés en corps de doctrine que longtemps après la mort de Jésus. Cet homme, venu des sommités de la hiérarchie des Esprits, n'a rien

écrit; il n'apportait à l'humanité terrestre, rude et barbare, qu'une seule parole: charité; amour fraternel. Qu'avait-il besoin d'écrire? Pourquoi aurait-il fait un livre pour y écrire cette seule phrase: Aimez Dieu; aimez-vous les uns les autres? Il n'est venu que pour répandre sur le globe terrestre l'idée de l'amour réciproque.

Après lui, des hommes ambitieux ont voulu s'étayer de son nom pour former ce qu'ils ont appelé: une Eglise. Mais si une Eglise avait été utile, Jésus l'eut établie. Il a envoyé ceux qu'il appelait ses disciples, aux quatre coins du monde. « Allez, a-t-il dit, prêcher les nations; apprenez-leur qu'il faut aimer Dieu et qu'il faut aimer son prochain. » Pour s'aimer réciproquement et pour aimer Dieu il n'y a nul besoin d'une hiérarchie sacerdotale princière.

Adieu notre frère, notre ami.

24 mai 1866.

Dictée. — Vouloir passer une existence terrestre sans aucune contrariété serait folie, car il n'est pas un homme sur terre qui n'y soit incarné pour expier. Un petit nombre y sont à titre de Moniteurs des autres, mais ceux là bien que souffrant moins, acceptent cependant certains maux par expiation d'imperfections dont ils sentent le besoin de se débarrasser, pour pouvoir, en quittant leur mission terrestre, monter rapidement plus

haut, c'est-à-dire, s'éloigner à tout jamais des zônes des planètes inférieures.

Peu d'incarnés terrestres s'adonnent assez aux grandes choses, aux grandes idées, pour pouvoir apprécier ces hautes questions. Vos théologiens, vos docteurs en droit canon. sont des êtres risibles; pour tromper la multitude, pour lui faire croire qu'ils possèdent la science de Dieu, ils font de grandes phrases vides, des livres à phrases plus vides encore. La foule ne comprend pas, mais elle admire, et ceux qui veulent l'éclairer sur ce honteux charlatanisme, sont mal accueillis.

Heureusement que l'humanité terrestre, dans ses parties les plus avancées, commence à vouloir chercher la vérité, autant obscurcie par les matérialistes que par les théologiens de toutes les sectes.

Les nouvelles générations recevront plus facilement que la vôtre, les révélations spirites. Moins étonnées que vous ne l'avez tous été à l'apparition du Spiritisme moderne, elles comprendront mieux, et se laisseront moins aller aux obsessions et aux mystifications venant du monde extra terrestre. Votre globe est incessamment entouré de l'innombrable masse des esprits désincarnés terrestres. Peu, bien peu des Esprits de cette masse appartiennent à d'autres planètes et surtout à des planètes supérieures. Cependant, nous venons à votre appel de même que d'autres Esprits des

sphères plus ou moins supérieures à la terre, viennent à l'appel d'amis de la terre qui sentent le besoin de s'appuyer sur nous. C'est ce qui nous rend heureux, plus peut-être que notre position en elle-même; car, comprenant mieux que les incarnés terrestres, la charité, nous voyons une occasion de la pratiquer, nous la saisissons avec bonheur et nous tâchons de relever le courage de ceux qui ont encore à lutter contre les maux de votre terre.

Adieu ami. Nous ne vous ferons jamais défaut tant que votre pensée nous désirera sincèrement.

25 mai 1866.

Dictée. — Votre pensée se dirige souvent vers nous; nous le sentons et comprenons combien vous êtes désireux de pénétrer des secrets qui sont et doivent rester cachés aux incarnés terrestres et même au plus grand nombre des désincarnés de la terre. Vous commencez à croire à votre médiumnité; ne négligez pas de l'exercer; ce n'est point à vous que nous apprendrons que l'on devient d'autant plus adroit, meilleur ouvrier en tous genres, qu'on exerce davantage son art, sa profession. Votre connaissance déjà assez étendue de la doctrine spirite, vous donne un contentement que vous comprenez très bien, et vous comprenez aussi que rien sur votre terre ne pourrait vous en procurer un pareil. Vous retrouvez l'ancien bonheur dont déjà vous avez joui autrefois; vous avez l'intui-

tion de la paix, de la tranquillité d'âme. Persévérez; étudiez; ne laissez passer aucune journée sans examiner sous une face ou sous une autre, cette doctrine qui doit remplacer celles qui l'ont précédées. Le christianisme doit être modifié de fond en comble; il n'en restera debout que la douce et consolante parole de Jésus : « aimez-vous les uns les autres. »

Vous pouvez mettre au défi n'importe quel docteur en théologie de trouver autre chose qui puisse rester debout dans la doctrine attribuée au Christ et si profondément défigurée par un échafaudage de subtilités et d'arguties de l'Ecole.

Notre plus grand bonheur est et sera toujours de vous guider, de vous encourager, et d'éclairer votre esprit pour l'aider à classer et à rédiger les développements de la doctrine spirite.

26 mai 1866.

Dictée. — Vos distractions viennent des méchans Esprits qui vous entourent; ces Esprits s'efforcent de vous empêcher de recevoir notre influence; il faut donc vous habituer à rejeter immédiatement toutes les idées légères ou ridicules qui s'emparent de vous. Dès que vous vous apercevez qu'une pensée ne correspond pas à votre manière d'être sérieuse, ne la laissez pas s'introduire dans votre cerveau. Rejetez-la et pensez à nous, à tous ceux qui vous aiment et

dont le nombre est beaucoup plus grand que vous ne pouvez l'imaginer. car depuis bien longtemps vous vivez, traversant des sociétés bien diverses et vous améliorant successivement. Il y aurait de votre part une extrême inconséquence à ne pas persévérer et surtout à ne pas chercher à vous améliorer, d'autant plus que maintenant vous savez d'une manière positive, ce que vous n'avez fait que soupçonner dans vos précédentes incarnations.

Vous avez prié vos amis de vous inspirer de bonnes pensées; ils ne manqueront jamais de le faire, mais à la condition que votre ferme volonté les aidera. Votre libre arbitre doit vous servir; il vous permet de faire large la part du bien et de restreindre celle du mal. Celle-ci doit disparaître totalement, et c'est vers ce but que doivent tendre tous vos efforts.

Vos amis sont si heureux quand ils vous voient vous occuper exclusivement de choses sérieuses. et prendre en pitié les misères de l'humanité; quand ils vous voient apprécier à leur juste valeur toutes ces choses terrestres dont tant d'hommes se préoccupent si vivement.

Nous ne pouvons que vous dire : continuez à étudier la science de l'avenir et laissez les morts s'occuper du passé.

28 mai 1866.

Dictée. — On ne peut faire comprendre le Spiritisme qu'aux hommes de bonne volonté. Vous

rencontrerez bien des hommes qui vous diront qu'ils désirent connaître le spiritisme, mais qui sont plutôt disposés à ne rien croire de ce qui leur paraît singulier. Que de gens ont cru souvent pendant leur vie à des choses absurdes, qui reculent à l'idée de croire à la continuation de leur existence. Car refuser de croire à la présence auprès de nous, de ceux qui hier étaient revêtus d'un corps pareil au nôtre, c'est ne pas croire à la continuation de l'existence humaine après la mort du corps matériel. Mais, ces personnes si difficiles à persuader, sont, à leur insu, entourées et influencées par une foule d'Esprits peu avancés qui se font un malin plaisir de porter le trouble et le doute dans leur âme.

Si les hommes savaient combien ils peuvent être influencés par les désincarnés qui les entourent, ils deviendraient meilleurs, car ils analyseraient plus qu'ils ne le font habituellement, leurs pensées ; ils chercheraient à se rendre compte des motifs qui les poussent à agir dans un sens plutôt que dans un autre, et bien souvent, après avoir un peu réfléchi, ils s'appercevraient qu'ils ont failli être dupes de suggestions mauvaises. Malheureusement, les hommes sont si matériels, qu'ils ne comprennent, en général, que l'influence de leurs semblables.

Et puis, dans toutes les religions en vogue aujourd'hui, on enseigne : que l'homme est inspiré par Dieu ou par le diable. Or, pour les petites

choses de la vie, qui ne sont ni très-bonnes, ni très-mauvaises, on ne peut guère se persuader que Dieu ou le diable, s'en mêlent ; que Dieu ou le Diable descende dans de grands détails. Donc, on laisse de côté l'idée de la suggestion exercée par des êtres qui ne sont pas de notre espèce.

Que tous les spirites comprennent bien : que les influences externes (celles venant des désincarnés terrestres bons ou mauvais) sont très-fréquentes, très-nombreuses. Aussi, c'est pour tout spirite convaincu et sincère, un immense bonheur de se savoir en relations possibles avec les êtres qu'il a aimés sur cette terre ; de leur parler par la pensée, de réclamer leur aide, leurs conseils. C'est là, un avant-goût de ces liens affectueux qui tiennent de l'amour, qui tiennent de l'amitié; qui ne sont ni l'amour, ni l'amitié, mais beaucoup mieux que ces deux sentimens.

Ne laissez donc jamais votre esprit se livrer à la tristesse, au désespoir, quelle que soit la situation où vous vous trouviez. Sur vous, veillent sans cesse des Esprits désincarnés qui vous ont aimés, qui vous aiment, et qui ont demandé la douce mission de vous servir d'appui et de conseil.

Adieu ami, adieu celui que nous aimons.

31 mai 1866.

Dictée. — On vous a dit plusieurs fois qu'il ne fallait pas s'attacher aux choses de la terre, et

vous avez compris que l'incarnation sur votre terre n'était qu'une épreuve. Il ne faut jamais se désoler de ce qui peut arriver de fâcheux ; la meilleure manière de prendre patience, c'est de se rappeler que la vie actuelle n'est qu'un point dans le temps. Comparez une existence terrestre, quelque longue qu'elle soit, avec *l'éternité*, alors vous trouverez tout de suite en vous-même la force nécessaire pour résister au découragement, s'il vous arrivait d'en ressentir. Combien de fois n'avez-vous pas compris qu'ici-bas, tout était contraire à l'harmonie ; avez-vous jamais ressenti quelqu'harmonie, en quoi que ce fût ? Cette seule discordance perpétuelle devait suffire à vous donner l'idée d'autres existences, d'autres situations, dans lesquelles vous pouviez espérer jouir de cette harmonie que vous compreniez, que vous recherchiez et que vous n'aviez jamais rencontrée.

Et cependant vous la cherchiez, car votre esprit, même au milieu des plaisirs, éprouvait une satiété qui lui disait assez que là n'était pas le bonheur. Pour ceux qui font de la matière et des choses matérielles, le but de leur existence, les plaisirs matériels peuvent sembler des plaisirs complets ; mais, tout homme qui a laissé errer sa pensée dans les choses immatérielles, ne peut éprouver, à la longue, qu'un véritable dégoût pour ce que les habitants de la terre appellent : plaisir et bonheur.

1er juin 1866.

Dictée.— Vous ne pouvez obtenir un état de tranquillité et de calme suffisant à vous mettre en rapport avec vos amis, si vous n'oubliez pas toutes les misères de votre vie terrestre. Il faut diriger vos pensées vers les existences supérieures à la vôtre, quand vous désirez communiquer avec des Esprits qui ne soient pas de votre planète. Conserver les idées terrestres, c'est vouloir attirer les les désincarnés terrestres, et parmi ceux-là, de même que parmi ceux qui charnellement vous entourent, il y a une majorité d'êtres plus ou moins mauvais dont il faut toujours vous méfier. Croyez qu'avec une volonté ferme et soutenue, vous écarterez ces tourbes d'Esprits malfaisants ; mais, tenez-vous constamment sur vos gardes ; pensez souvent à l'opiniâtreté dans le mal, de tant d'hommes qui, après avoir ainsi perdu une incarnation terrestre, vont dans l'erraticité, continuer leur existence, en ne cherchant nullement à s'améliorer.

Ces êtres discordants n'ont pas de plus grand bonheur que d'entraîner dans leur incohérence le plus d'incarnés possible, parce qu'ils sont jaloux de ceux qui valent mieux qu'eux.

Vous, qui connaissez la valeur des sociétés humaines ; vous, qui savez que les mauvais jalousent toujours les bons, parce qu'ils n'ont pas le courage de les égaler, vous comprendrez comment il se fait que dans la vie extra-charnelle, les

mêmes conditions existant, les mêmes résultats sont inévitables. Dans l'une comme dans l'autre fraction de l'existence des hommes, il y a un certain nombre d'êtres qui s'adonnent au bien, mais ce nombre est restreint.

Aidons de notre exemple et de nos prières tous nos frères incarnés ou désincarnés ; c'est un devoir qui nous sera compté. Rappelons-nous toujours que celui qui comprend et qui sait, doit instruire d'une manière ou d'une autre celui qui ne sait pas.

2 juin 1866.

Dictée. — Croire au progrès, est pour bien des hommes, chose difficile ; beaucoup disent que jamais le progrès ne dépassera certaines limites. Pauvres habitants de la terre ! Ils se regardent toujours comme un centre. S'ils se rendaient bien compte de la place qu'ils occupent dans la création, ils ne seraient pas si orgueilleux ; ils comprendraient que si tout est possible au Créateur, il lui est parfaitement possible de diriger et d'appuyer le progrès sur un grain de matière tel que la planète que vous habitez.

Mais une des *qualités* (soulignez ce mot) de l'humanité terrestre, c'est la présomption ; ce terrible défaut vient de ce que chez la plupart des hommes, il y a une myopie intellectuelle qui les empêche de voir ce qui se passe dans les parties de l'Univers qui ne touchent pas immédiatement à leur globe.

Bien des hommes qui ont tout le loisir désirable pour étudier les grandes questions de l'avenir de l'humanité terrestre, ne daignent pas s'appliquer à cette étude, si fructueuse cependant, non-seulement pour eux, mais encore pour ceux qui les entourent. Beaucoup d'hommes — c'est le plus grand nombre — n'ont point assez de tout leur temps pour chercher à pourvoir à leur subsistance, mais ils doivent recevoir l'instruction, le développement intellectuel, de ceux qui plus favorisés, n'ont pas besoin de se livrer à des travaux manuels pour assurer leur existence.

Le devoir de ceux qui ont du loisir, c'est d'étudier, et quand ils savent, de propager.

Il sera beaucoup demandé à qui il aura étébeaucoup donné. A ceux à qui il a été donné de pouvoir entrevoir les secrets des existences futures, il sera demandé s'ils ont enseigné à leurs frères, quelle doit être leur destinée ultra terrestre.

Combien d'hommes passent sur cette terre comme de véritables animaux ; combien ne pensent jamais à Dieu, au bien, à l'avenir ! L'infériorité du globe terrestre tient à ses habitants. Quand l'harmonie par l'intelligence règnera entre les hommes, le globe s'en ressentira. Tous les efforts étant harmonisés, bien combinés, produiront quelque chose; tandis qu'aujourd'hui chaque homme s'use en vains efforts, pour ne produire aucun résultat d'ensemble, c'est-à-dire utile à la masse

des hommes. La solidarité une fois comprise tout ira bien.

4 juin 1866.

Dictée. — Vous avez voulu communiquer avec deux de vos frères qui ont quitté depuis peu la terre que vous habitez encore ; nous venons vous dire que notre Père a eu pitié de nous. Nous avons été aidés par nos frères de l'erraticité terrestre et des erraticités supérieures, et nous sommes heureux de vous dire :

Courage, bon espoir, nous nous reverrons bientôt et nous pourrons, mieux que nous ne l'avions fait sur la terre, comprendre les œuvres de Dieu et, par conséquent, mieux apprécier aussi sa bonté pour ses enfante. Combien nous étions loin dans notre dernière incarnation de comprendre tout ce que nous comprenons aujourd'hui. Plus heureux que nous ne l'avons été, plus docile aussi aux intuitions données par vos guides, vous avez étudié le spiritisme et vous recueillez le fruit de votre étude.

Nous étions distraits par les choses du monde terrestre ; nous avions une vague intuition du Créateur, mais les ridicules fables et les mesquines cérémonies dont tous les cultes, sans exception, sont entourés, nous avaient depuis longtemps, de même que vous, éloignés de tout culte. Vous avez eu le courage de vous livrer à une étude sérieuse

et continue de la doctrine spirite ; étudiez chaque jour ; ne cessez d'examiner cette doctrine sous toutes ses faces, vous y trouverez toujours du nouveau, et vos études serviront à vos frères.

Nous vous prions de ne jamais nous oublier dans vos prières ; incarnés et désincarnés sont solidaires ; si ceux d'entre nous qui sont un peu meilleurs que les autres, peuvent guider les incarnés, ceux-ci à leur tour, quand ils sont animés d'un esprit charitable et bon, peuvent beaucoup par leurs prières pour leurs frères de l'erraticité.

Sans vous dire nos noms, que vous devinez, nous vous dirons que nous avons quitté la terre depuis très peu de temps et que nous étions deux de vos meilleurs amis.

Priez pour nous ; ne nous oubliez pas.

5 juin 1866.

Dictée. — Vous avez été rarement aussi tourmenté par les Esprits méchants et moqueurs, parce que vous ne vous êtes pas préparé par le silence et la méditation, ou par la lecture de quelque livre sérieux, à l'entretien avec les Esprits de ceux qui vous aiment. Prenez cependant courage; ne vous laissez pas abattre. Votre imagination est en ce moment peuplée d'idées plus fantasques les unes que les autres. Faites

acte de volonté; rien ne résiste à la volonté de l'homme qui sait vouloir.

Nous ne pouvons agir que dans une certaine limite et nous faisons tout ce qu'il nous est permis de faire; votre libre arbitre doit faire le reste. Nous sommes heureux de voir que vos distractions ne viennent pas de vous même et qu'elles ne sont que l'effet des taquineries de voisins fort incommodes, et pour le repentir desquels vous devez prier, car c'est faire acte de charité que de désirer que ceux qui nous font du mal, s'en repentent et s'en corrigent.

Vous avez pensé hier (à propos d'une procession de la Fête-Dieu, ornée de plusieurs centaines de membres de confréries des deux sexes, nazillant des prières en latin) aux cérémonies enfantines du culte catholique ; c'est une conséquence des croyances de ce culte. Combien ne sont pas coupables ceux qui placés assez haut pour imprimer une direction quelconque à ce culte, s'obstinent à continuer et même à augmenter, des cérémonies qui ont une origine payenne. Ils assument une lourde responsabilité sur eux-mêmes ; ils comprendront plus tard combien ils ont perverti le sens moral des masses au lieu de le redresser.

Des hommes en qui la multitude a toute confiance peuvent à leur gré enseigner la vérité ou l'erreur, car l'une ou l'autre seront accueillies

de même, par des hommes naïfs et ignorans. Le spiritisme ne leur laisserait pas la possibilité de s'occuper à acquérir les richesses et les honneurs terrestres; c'est pourquoi ils ne veulent pas du spiritisme. Il faudra cependant bien, bon gré mal gré, qu'ils le subissent; et leur terrible esprit de corps cédera devant la consolante doctrine autorisée par notre Père, qui permettra un jour, qu'il n'y ait plus de dissidens et de contradicteurs.

Aimez-vous les uns les autres, est une maxime qui doit régner en souveraine absolue sur la terre; et quand elle y règnera, l'harmonie sera bien près de s'y établir aussi. L'harmonie! Le but auquel doivent tendre toutes les créatures intelligentes.

6 juin 1866.

Dictée. — Vous voulez vous instruire dans la doctrine spirite, ne négligez donc aucune occasion de faire, sur ce qui se passe autour de vous, des applications de cette doctrine. Considérés du point de vue spirite, les événemens qui se passent en ce moment sur votre terre, prennent un tout autre aspect pour vous, que si vous les envisagiez du point de vue terrestre. La véritable étude du spiritisme est celle qui se fait chaque jour, à chaque heure, en tenant compte de toutes les actions des hommes. Un spirite ne doit jamais juger ses frères, Dieu seul est juge; souvent, après avoir condamné un de nos frères, dont les

paroles ou les actions avaient la plus grande apparence d'être occasionnées par un mauvais esprit, nous nous apercevons que ce qu'il a fait, n'a point été fait dans un mauvais dessein, et nous nous voyons forcés de rectifier notre jugement à son égard. Mais un spirite peut et doit, s'il veut s'instruire, examiner ce qui se passe autour de lui et interprêter tout, au point de vue du spiritisme.

En agissant ainsi. il trouvera chaque jour de nouvelles preuves en faveur de la doctrine, qui, si elle était comprise de tous, apporterait à tous, des consolations et surtout un sentiment d'apaisement, bien nécessaire en ce moment, où tant d'Esprits incarnés sont surexcités par des Esprits terrestres désincarnés, parmi lesquels se trouvent des brouillons et des méchans.

Suivez tous les événemens, et vous pourrez reconnaître à chaque instant l'influence des désincarnés mauvais, sur des incarnés qui ne valent guère mieux et qui acceptent par conséquent avec empressement, des suggestions mauvaises qu'ils se figurent écloses dans leur propre cerveau, et dont ils se donnent tout le mérite.

Il faut encore aux hommes de votre planète plusieurs leçons et ils les recevront. Ce n'est qu'après avoir subi bien des tribulations, qu'ils comprendront que l'homme est peu de chose quand il ne s'appuie pas sur Dieu. et quand il n'a pas sans cesse à l'esprit, l'idée de ses existences futures.

8 juin 1877.

Dictée. — Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'incohérence des sociétés humaines actuelles ; vous appréciez sans doute beaucoup de choses à leur juste valeur et vous voyez les résultats que donnent toutes les machinations humaines ; mais ce que vous ne pouvez pas voir, ce sont ces conceptions égoistes et mauvaises qui font que beaucoup d'hommes sont sacrifiés à un petit nombre. L'hypocrisie a été de tout temps un des vices capitaux de l'humanité terrestre, mais jamais elle n'a existé aussi profonde, aussi bien déguisée qu'aujourd'hui. L'on fait de l'hypocrisie même à propos de bienfaisance et l'on ne veut pas......

Pourquoi doutez-vous toujours ? Vous en êtes encore à vous demander parfois, si l'inspiration vient de nous. Et cependant vous avez déjà par devers vous assez de preuves que vous pouvez recevoir notre influence. Pourquoi vous raidir ainsi, puisque vous croyez au spiritisme ? Nos communications ne vous font-elles pas du bien ? N'éprouvez-vous pas quelque chose de satisfaisant en pensant que nous vous entourons et que notre plus grand bonheur dans notre vie erratique est de détourner de vous tout ce qui pourrait vous nuire ; ne croyez pas que nous aplanirons tellement la voie, que jamais vous n'y trouverez aucune épine ; la vie terrestre en est semée. Disons mieux ; vous ne vous êtes incarné sur la terre que pour y

être sujet aux mille contrariétés, aux mille maux qui sont inhérents à ce triste séjour. Il faut donc en prendre votre parti, ou plutôt, il faut continuer à faire comme vous avez fait, et n'accorder à toutes ces misères qu'une médiocre attention.

Ce que nous nous efforcerons toujours de vous éviter, c'est la pensée du mal ; dès que nous vous voyons entouré de mauvais Esprits qui cherchent à vous inspirer des choses qui ne s'accordent pas avec la morale pure, nous intervenons les uns ou les autres, et nous tâchons de nous faire écouter de vous. Faites souvent acte de volonté et vous nous aiderez puissamment. Nous n'avons pas besoin de vous répéter que vous êtes pour nous un bon frère que nous aimons.

11 juin 1866.

(En me préparant à écrire sous la dictée des Esprits et bien qu'il ne fut que huit heures du matin, je me sentis pris d'une irrésistible envie de dormir d'un lourd sommeil)

Dictée. — Vous avez mérité d'être assailli par des Esprits qui ont exercé sur vous une sorte de magnétisme qui vous a procuré un sommeil presque invincible. Pourquoi ne pas faire sérieusement acte de volonté ? Pourquoi, lorsque vous sentez commencer cette influence soporifique ne pas appeler vos amis, ne pas *vouloir* être débarrassé de ceux qui vous fatiguent et vous taquinent ? Nous ne demandons pas mieux que de vous aider à vaincre les obstacles que des Esprits pervers

cherchent à élever autour de vous ; mais nous voulons que vous luttiez et que vous ayez en définitive le mérite d'une difficulté vaincue.

Les hommes ne se figurent pas combien une lutte quelconque leur profite ; ceux qui exercent une profession manuelle, se tiennent constamment en haleine, parce qu'ils savent que s'ils restaient plusieurs jours sans s'exercer la main, elle perdrait sa dextérité. Il en est de même pour l'homme, au point de vue moral. S'il ne s'oppose pas constamment aux atteintes du mal ; s'il en perd l'habitude, il vient un moment où il ne peut plus lutter contre le mal et il est alors facilement vaincu.

Chaque matin, en vous levant, vous devez vous dire que la lutte commence, et vous devez vous tenir en garde. Cette pratique vaut un peu mieux que la confession de ses fautes à un homme, surtout quand on accepte l'idée que cet homme peut vous rendre blanc comme neige. Avec cette facilité de se blanchir, on regrette moins de se sâlir. C'est fort périlleux, une pareille croyance. Il en est bien souvent résulté de tristes choses. La confession est une de ces pratiques enfantines qui bientôt disparaîtront et qui ne laisseront de regrets qu'aux Esprits peu développés.

12 juin 1866.

Dictée. — Montrer à ses frères qu'on a en Dieu la confiance la plus illimitée, c'est leur

donner le plus bel exemple qui soit possible, car si tous les hommes étaient persuadés que Dieu les protège toujours, ils ne perdraient pas si souvent courage ; ils ne se laisseraient pas abattre ainsi qu'ils le font pour la plupart.

Considérez que si l'homme faiblit si souvent, c'est parce qu'il recule à la pensée de vaincre les obstacles ; il ne se doute pas que fort souvent de méchants désincarnés l'inspirent et lui montrent des difficultés là, où un peu de persévérance aurait permis d'avancer sans encombre.

Les hommes ne peuvent se faire une idée de l'influence exercée sur eux par les désincarnés, soit en bien, soit en mal. Chaque minute emporte de votre terre dans l'espace, un nombre fort grand de désincarnés; parmi ceux-ci, il y en a un nombre relativement considérable de mauvais ou de peu avancés. Ceux qui sont mauvais ne se corrigent pas par le fait qu'ils quittent leur corps terrestre ; il y en a même qui restent pendant de longues années mauvais comme vous les avez connus. Ce n'est que quand, fatigués d'éprouver de vives douleurs morales, ils comprennent qu'ils peuvent améliorer leur position en se repentant, en se corrigeant, ce n'est qu'alors qu'ils peuvent devenir moins dangereux pour les incarnés.

Combien d'hommes sont poussés au mal par des désincarnés qu'ils ont connus peu de temps auparavant sur terre, et qui déjà étaient leurs

ennemis, ou à qui ils avaient fait du mal. Ces désincarnés, trop peu avancés pour comprendre la charité, le pardon des injures, se vengent en usant de leur influence occulte. Ils comprennent leur puissance, car ils savent qu'ils peuvent, sans qu'un incarné s'en doute, lui souffler une foule d'idées mauvaises. Et ils profitent souvent de leur position d'invisibles pour se venger. Si ceci était connu généralement, croyez-vous, ami, que tant d'hommes feraient le mal? Beaucoup ne le font que par suite d'inspirations mauvaises.

C'est pour la même raison que l'homme peut aussi se faire aider par les désincarnés déjà parvenus à un certain dégré d'élévation morale. Tous, nous cherchons à inspirer aux hommes, surtout à ceux que nous avons aimés, de bonnes pensées; nous nous efforçons de les faire réfléchir à leur vie future et de leur faire donner à leur conduite actuelle, une direction qui les mène au bien et qui leur permette de monter, après avoir quitté leur enveloppe terrestre actuelle.

Remarque. — J'attire tout spécialement l'attention du lecteur sur ce que disent les Esprits à propos des désincarnés méchants.

Il doit arriver très-souvent, en effet, que des gens qui nous en voulaient, à tort ou à raison, et qui quittent leur corps matériel, viennent à l'état d'Esprit nous taquiner, et surtout chercher à nous inspirer l'idée de commettre de mauvaises actions.

Ces êtres méchants se hâtent de profiter de

leur invisibilité relativement à nous, pour nous suggérer de mauvaises pensées, de mauvais désirs. Nous devons donc être constamment en garde, même quand nous ne nous connaissons pas d'ennemis.

13 juin 1866.

Dictée. — Vous ne pouvez acquérir la véritable charité que si vous prenez l'habitude de vous mêler le moins possible aux choses de votre terre. Mêlez-vous en pour faire à tous vos frères sans distinction le plus de bien que vous le pourrez, mais sous tous les autres points de vue, ne vous en occupez pas. Les hommes qui se préoccupent de tous les intérêts matériels qui les entourent, ne trouvent jamais le temps de penser à leur vie future, ou pour mieux dire : à la série indéfinie d'existences variées qu'ils ont à parcourir et qui seront plus ou moins douces, plus ou moins agréables, selon que vous vous serez plutôt améliorés.

Votre vie est immortelle, mais il dépend de vous de passer plus ou moins de temps dans les conditions inférieures et désagréables de l'existence, ou de franchir plus rapidement ces tristes échelons, pour arriver à des positions déjà supportables. Soyez bons et doux ; aimez-vous les uns les autres ; rendez-vous réciproquement tous les services qu'il est en votre pouvoir de vous rendre, et vous vous trouverez, sans vous en douter, avoir franchi bien des échelons mauvais.

Nous nous empresserons de vous aider, mais nous ne pouvons rien sans votre bonne volonté, laquelle dépend de votre libre arbitre appliqué au bien.

Vous avez du plaisir à penser que nous vous entourons; nous-mêmes en éprouvons beaucoup, mais ne vous laissez jamais aller à de mauvais sentiments pour vos frères, car vous nous écarteriez de vous sans vous en douter. Nous sommes attirés fluidiquement par l'amour; nous sommes fluidiquement repoussés par la haine.

Ami, le cœur de l'homme doit toujours être ouvert à tous ses frères et ils doivent y puiser des consolations.

14 juin 1866.

Dictée. — Mon ami ne vous laissez pas distraire par les suggestions des Esprits peu avancés et malavisés qui vous entourent; nous vous aiderons, mais il faut y mettre beaucoup du vôtre, car ils cherchent à agir sur vous par une sorte de magnétisme, afin d'engourdir votre cerveau.

Nous sommes heureux de voir que vous luttez; la lutte est l'état normal de l'homme terrestre. Plus haut, on a moins à lutter parce que les incarnés, tout aussi bien que les désincarnés, sont meilleurs; le sentiment, qui n'est autre chose que la charité, l'amour du prochain, a pris

le dessus; les froids calculs d'argent ont disparu, et, croyez-le, les sociétés n'en valent que mieux. C'est au point que si les hommes de la terre s'y trouvaient momentanément transportés, ils se croiraient au plus haut dégré de l'échelle du bonheur.

Là où l'on invoque toujours la raison et où l'on ridiculise le sentiment, la charité, l'amour de ses frères ne sauraient exister d'une manière générale. La charité n'étant qu'une exception, les hommes restent secs, égoïstes, et les pauvres augmentent en nombre, parce que trop de gens n'ont pas le temps de s'occuper d'eux.

Supposez au contraire une planète où règne la charité, le sentiment, et où les calculs de la froide raison soient rares, et vous n'y trouvez plus d'hommes manquant du nécessaire. Vous n'y trouvez plus d'intrigues, car lorsqu'on sait suffire aux besoins de la vie avec ce qu'on a, pourquoi vouloir augmenter son avoir.

Bien des choses vous seront successivement expliquées, si vous êtes persévérant; si vous savez rejeter les insinuations mauvaises auxquelles vous êtes en butte. Ne vous découragez pas, vos véritables amis ne vous abandonneront jamais.

Remarque. — Cette dictée fait parfaitement ressortir l'antagonisme si maladroitement établi par les générations actuelles entre la raison et le sentiment.

Malheureusement, à notre époque, sous pré-

texte de raison, on ridiculise le sentiment, de telle façon que c'est à peine si les enfants, dès qu'ils sont adolescents, osent témoigner de l'affection à leurs parents; c'est à peine si un mari ose témoigner de l'affection à sa femme ou pour sa femme, et ainsi de suite. On raille tous les bons sentiments; dès qu'un individu est affectueux, on le traite de sentimental. Et l'on ne veut pas se rendre compte d'une chose : c'est que l'harmonie humaine n'est basée que sur le sentiment, qu'on l'appelle : amour, amitié, affection, charité, peu importe.

Oui, l'homme doit se servir de sa raison ; mais peut parfaitement en faire un excellent usage sans pour cela répudier le sentiment. L'alliance, dans de justes proportions, de la raison et du sentiment, est indispensable à l'être humain pour qu'il accomplisse convenablement la loi de sa destinée sur la terre.

19 juin 1866.

Dictée. — Nos conseils ont pour but de vous faire de plus en plus comprendre la vie de l'homme. Cette vie, que tant d'hommes pensent n'être que la période si courte passée matériellement sur la terre.

Nous tâcherons de vous faire de mieux en mieux apprécier toute les pérégrinations qui vous sont réservées. Elles sont multiples, mais il dépend de vous d'en abréger le nombre ; une ferme volonté ne vous manquera pas si vous avez confiance en vos amis et si vous vous appuyez sur eux, car nous savons que vous avez du bon

vouloir, et ce bon vouloir, nous tâcherons toujours de le corroborer afin de vous aider.

Vos amis ne peuvent voir sans un bonheur inexprimable, vos bonnes résolutions, mais elles ne suffisent pas, il faut l'application, la pratique; et c'est là où beaucoup d'hommes échouent. Plus vous penserez à toutes les choses de l'existence à venir, plus vous comprendrez combien vous avéz à faire pour perdre tant de défauts qui vous restent encore. Nous voyons souvent dans votre esprit s'opérer des luttes profitables à votre avancement; ne vous découragez jamais. Autre chose est de se dire : j'ai le temps de me corriger, autre chose de se dire : j'ai lutté aujourd'hui, je lutterai demain, je lutterai chaque fois que j'apercevrai en moi quelque chose qui n'est pas dans l'ordre ; je ne ferai pas tout en un jour, mais sans jamais me décourager, je penserai chaque jour que je ne puis passer rapidement d'un état défectueux à un état moins imparfait.

Nous vous aimons et nous cherchons à vous le prouver en attirant votre pensée sur des choses utiles, non seulement à vous, mais à tous. Ne prenez jamais vos passions pour guides ; ne vous décidez jamais à rien sans avoir donné le temps à vos amis de vous inspirer, de guider votre pensée. Et dans les cas difficiles, adressez-vous à nous; jamais nous ne manquerons à votre appel. Les uns ou les autres nous viendrons et nous

tâcherons de faire naître dans votre esprit les pensées les plus favorables à votre bonheur.

20 juin 1866.

Dictée. — Ne vous chagrinez pas quand vous ne pouvez pas émettre immédiatement des pensées qui aient de la suite et de la valeur. Vous ne pouvez être disposé aussi bien un jour que l'autre; il y a évidemment des jours où vous pouvez mieux être influencé par nous, et d'autres moments où, malgré votre bonne volonté et votre désir, nous ne pouvons exercer sur vous qu'une influence trop faible pour qu'il en résulte des communications. Vous ne désirez que des communications utiles à vous et aux autres et vous avez raison; pourquoi perdre son temps en satisfaisant une curiosité qui n'offre rien d'intéressant ? Les rapports que les Esprits désincarnés ont avec vous doivent pouvoir vous être utiles ou ne doivent pas exister.

Nous ne saurions trop vous recommander de vous mettre en garde contre les médisances. Il est difficile que dans les conversations entre personnes désœuvrées, il ne se glisse pas à chaque instant de la médisance, mais il faut, quand on ne peut empêcher ces conversations, n'y prendre que la plus petite part possible et chercher à adoucir ce qui est dit de contraire à la charité.

N'oublions jamais, que si tous les êtres créés par Dieu ne sont pas égaux en bonnes qualités, si

beaucoup ont de très mauvaises habitudes, tous doivent un jour s'épurer et devenir bons; agissons donc dans ces prévisions et nous serons indulgens. Avec l'idée des supplices éternels de l'enfer, on devient impitoyable pour ceux qui doivent les subir; pourquoi serait-on indulgent pour des êtres qui sont des types de méchanceté et de mal? Avec des peines proportionnées aux imperfections humaines; avec l'idée que ces imperfections disparaîtront et que celui qui aujourd'hui est mauvais, sera bon demain, on se sent disposé à l'indulgence. L'enfer éternel est anti-chrétien, parce qu'il est contraire à la charité; les punitions graduées et temporaires font naître le sentiment de la justice.

Remarque. — Cette dictée contient deux excellents conseils. Le premier est la recommandation de ne désirer entrer en communication avec les Esprits que pour des questions sérieuses. Et, en effet, si l'on n'apporte pas un grand sérieux dans ces relations, on s'expose à être à chaque instant le jouet ou la dupe des Esprits méchants.

Le second conseil est relatif aux médisances, chose si commune dans les sociétés humaines et si contraire à la charité. Un spirite doit, autant que possible, se déshabituer de médire; il aura d'autant plus de mérite à agir ainsi, que la médisance est chose plus facile.

22 juin 1866

Dictée. — Vous pensez à tous vos amis absents, éloignés matériellement de vous parce

qu'ils ont abandonné leur enveloppe terrestre ; vous faites bien, c'est une dette de reconnaissance que vous leur payez. Eux n'ont pas cessé de penser à vous, de vous visiter chaque fois surtout que votre souvenir s'est dirigé vers eux. Ceux qui en ce moment vous entourent et vous enveloppent de leurs fluides, vous disent que l'amour de tous pour vous est égal ; que tous ils aiment à vous protéger dans la limite de leur pouvoir. Ceux qui ne viennent pas à votre appel, sont empêchés par des obligations qu'ils ont à remplir, mais leur pensée se dirige cependant vers vous.

Tous, en un mot, vous aiment et cherchent les occasions de vous le témoigner. Vous dont le cœur comprend la fraternité et qui souvent avez souffert de l'égoïsme des incarnés, vous devez comprendre l'amour que nous avons pour vous. Et cependant nous ne sommes pas bien élevés dans l'échelle des êtres ; beaucoup d'entre nous, font encore partie de votre humanité, mais nous avons sur vous autres incarnés l'immense avantage de voir au fond du cœur de chacun. Tous, nous nous voyons tels que nous sommes et non pas, tels que nous voudrions paraître. Nous voyons aussi les incarnés tels qu'ils sont ; mieux qu'ils ne se voient eux-mêmes, et nous plaignons bien sincèrement tant d'hommes qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas. Entre vous, vous êtes absolument dans la même situation que des

aveugles, qui, ne voyant pas la figure de leurs voisins, sont obligés de croire sur parole ceux qui leur affirment que cette figure est belle.

Quand on est comme nous, dans un état non corporel, on se voit réciproquement, et tout mensonge est inutile et impossible ; inutile parce qu'impossible. Entre vous le mensonge est facile, car vous ne voyez réciproquement que les traits de votre visage matériel. Votre grossière enveloppe masque votre Esprit, et celui-ci en profite pour dire ce qui n'est pas.

Courage ami. Efforcez-vous d'agir comme si tous les incarnés qui vous entourent, pouvaient voir le fond de votre âme, et vous serez toujours ce que vous devrez être.

—

Remarque. — La loyauté et la véracité sont et seront longtemps encore des qualités tout-à-fait exceptionnelles parmi les humains terrestres. Tous nos efforts doivent donc tendre à ne jamais déguiser la vérité ; nous acquérerons d'autant plus de mérites en agissant ainsi, que, comme le disent les Esprits dans la précédente dictée, notre corps masque complètement notre moi, notre âme, et que, par conséquent, il nous est extrêmement facile de mentir.

17 juin 1867.

Avec le guéridon. *Ecrivez; G....; Ecrivez.*

(Mme G...., vieille dame russe qui nous avait fait connaître le spiritisme en 1865, et qui depuis lors était morte).

Dictée. — Mon ami, nous avons vécu ensemble pendant quelque temps et nous avons pu nous convaincre de la réalité des communications avec les Esprits dégagés de leurs corps. Aujourd'hui je suis au nombre de ces Esprits et je souffre en expiation des fautes que j'ai commises pendant mon existence terrestre.

Priez souvent pour moi; n'oubliez pas celle qui fut la cause de votre initiation au spiritisme. Nous nous retrouverons bientôt; espérons que Dieu nous pardonnera à tous tant que nous sommes, ce que nous avons fait de contraire à sa loi.

Ami, qui êtes encore en état de mériter par votre dévouement à vos frères, ne laissez échapper aucune occasion de leur rendre service. Ici, je ne puis rien faire pour ceux que j'ai aimés ; j'ai à expier et je n'ai point le mérite nécessaire pour aider les autres. Dieu, je l'espère, me fera bientôt grâce; je sais que nos punitions ne sont pas éternelles, mais qu'elles peuvent être longues; priez pour que la mienne soit courte. N'oubliez pas vos amis qui ont quitté la terre ; tous ne sont pas heureux, et il en est de très malheureux.

Dites à C. que je l'aime et que je compte sur son amour pour moi, pour m'aider à sortir de ma triste position.

VOTRE VIEILLE AMIE

18 juin 1867.

Par le guéridon. — *Voulez-vous écrire?* Voulez-vous me dire votre nom? *Je voudrais, mais je ne peux. Voulez-vous écrire?*

Dictée. — Ne me demandez pas mon nom, je ne puis vous le dire, on m'en empêche. Nous avons passé ensemble sur votre terre de longues années; mais profitant mal de cette existence terrestre qui m'avait été accordée pour monter, pour m'épurer, j'ai trahi les promesses que j'avais faites avant ma réincarnation dernière; j'ai vécu sans tenir compte du cri de ma conscience qui, si souvent, s'est fait entendre; j'ai méprisé les conseils de ceux qui, comme vous, voulaient me rappeler au droit chemin; je me suis moqué de vous et d'autres qui voulaient me guider. Orgueilleux et vaniteux, je croyais valoir mieux que les autres, et ne prenant conseil que de mon orgueil, j'ai fini mes jours d'une manière déplorable. Priez, priez pour moi; je souffre.

19 juin 1867.

Dictée. — Mon ami, vous ne voulez jamais vous en rapporter à vos amis quand ils vous disent de prendre un crayon et d'écrire sous leur dictée. Vous avez peur qu'on ne croie que vous ne recevez que vos seules inspirations et que vous voulez les faire passer pour nôtres. Vous qui

avez tant étudié le spiritisme, vous savez le contraire; vous savez que vous êtes medium écrivain; peu doivent vous importer à cet égard le jugement et l'appréciation de ceux qui vous entourent. Exhortez-les uns, ceux qui ont bon vouloir, à faire comme vous, à étudier sérieusement comme vous l'avez fait.

Quant aux indifférents, laissez-les de côté; bientôt ils quitteront la terre et ils auront la preuve des choses qu'ils n'admettent pas aujourd'hui. Ce qui est, existera malgré eux et l'on se passera de leur assentiment. Vous qui travaillez chaque jour à connaître de mieux en mieux la doctrine spirite, soyez heureux par elle, et remerciez Dieu et vos guides. Ils vous aiment et ne vous délaisseront pas.

Votre vieille amie, qui a besoin de vos prières.

24 juin 1867.

Avec le guéridon. — *J'ai vu mon fils. Ecrivez.*

(Il s'agit d'un enfant mort tout jeune).

Dictée. — Vous savez que mon fils vous avait dit qu'il était heureux, mais qu'il espérait monter encore et sous peu; il est heureux, plus heureux mille fois que moi et il m'aide à me purifier. Cet enfant chéri est aujourd'hui mon protecteur auprès des Esprits supérieurs dont l'infinie hiérarchie remonte jusqu'à Dieu. S'il faut me réincarner, je subirai la loi qui me sera faite

et je ne craindrai pas de supporter un trop lourd fardeau en demandant la pauvreté, au lieu de la richesse, fardeau bien plus difficile à porter que la pauvreté.

J'ai abusé de la fortune et je ne voulais qu'en user; mais sur la terre, nous sommes entourés de tant de piéges, qu'il est presque impossible de résister et de traverser tous les obstacles sans désobéir souvent à notre Créateur. Jamais je n'ai compris comme à présent combien il est bon. Des missionnaires spirituels qui nous entourent, nous font ressentir sa bonté en même temps qu'ils nous font comprendre sa justice. Nous ne nous plaignons pas de notre sort, car nous le comprenons; nous voyons que nous avons à expier et que nous ne serons satisfaits que quand nous serons devenus purs.

Adieu ami; priez pour votre vieille amie.

30 juin 1867.

Dictée. — Vous ne pouvez réussir à vous mettre en communication avec votre guide, parce que votre attention n'est pas assez concentrée sur un point; elle s'éparpille pour ainsi dire, et votre guide, malgré son bon vouloir, ne peut dominer votre fluide. Vous qui savez concentrer votre pensée quand il s'agit de choses qui ont rapport à la science, apprenez à le faire pour ce qui a rapport à vos existences futures. Vous avez

compris l'importance des idées qui s'y rattachent, vous prendrez donc facilement, si vous le voulez, l'habitude de communiquer avec ceux qui vous aiment. Nous vous dictons plus souvent que vous ne le croyez, car bien des fois vous avez pris à l'improviste du papier sur lequel vous avez écrit ce que vous pensiez être le résultat de votre imagination et c'était nous, c'était surtout ta mère qui te disait ce qu'il fallait écrire.

Plusieurs fois, la pensée que tu n'étais que notre interprête t'est venue à l'idée ; tu ne t'y es pas arrêté et tu as bien fait ; peu importe d'où jaillisse une bonne pensée. Quand elle t'arrive, reçois-la et si elle en vaut la peine d'après ta manière de juger, écris afin de la rendre durable. Sans cela, elle passerait fugitive dans ton cerveau sans y laisser de traces.

Adieu fils que j'aime.

1er juillet 1867.

Avec le guéridon. — *Voulez-vous écrire ?*

Dictée. — Vous possédez un meilleur moyen que le guéridon pour communiquer avec vos amis ; servez-vous-en et ne craignez pas de nous fatiguer ; vos amis sont trop heureux de causer chaque jour avec vous pendant quelques instants. Nous pourrons ainsi vous donner quelques idées qui vous feront mieux comprendre la doctrine que vous étudiez avec tant de bonne foi. N'ayez pas de crainte, nous ne cherchons qu'à être utiles aux

hommes de bon vouloir ; nous sommes si heureux de communiquer avec ceux de nos frères incarnés dont les sentiments sympathisent avec les nôtres.

Bien des idées ridicules émergent en ce moment dans la soi-disant capitale du monde religieux. Plaignez vos frères assez enfantins pour se livrer à des exercices de Théâtre sous prétexte de religion ; ils ont complètement perdu de vue le lien qui unit l'homme à Dieu, la créature au Créateur. Avec toutes leurs cérémonies d'un autre âge, ils ne font qu'entretenir l'enfance de l'humanité, et celle-ci est majeure, il faut qu'elle entre résolument dans une voie plus digne de son développement intellectuel.

Dites à ceux à qui vous aurez occasion de parler de spiritisme, que le siècle ne finira pas sans que bien des choses que l'on croit encore solides, ne soient démolies. Bien étonnés seront tous ces vendeurs de prières, tous ces faux interprètes de la parole de Dieu, tous ces intermédiaires parasites. Ils ne rêvent que dignités terrestres, qu'argent, ils verront, un peu trop tard pour beaucoup d'entr'eux, combien ils se sont fourvoyés. Ce sera pour eux une existence terrestre à recommencer, et ils seront dégoûtés de jouer le rôle de soi-disants ministres de notre Père.

Adieu ami ; nous vous aimons.

15 juillet 1867.

Evocation d'un jeune homme de 25 ans qui s'est suicidé il y a 40 ans. — Frère d'un de nos amis.

Dictée, — Ne craignez pas que je vous induise en erreur. Depuis si longtemps j'ai quitté mon frère et ma famille, et jamais je n'ai pu, malgré mon désir, me mettre en communication avec aucun des membres bien-aimés de ma famille. Aujourd'hui, vous m'évoquez et vous me faites un bien infini, car vous me mettez à même de profiter des prières que vous pourrez dire pour un pauvre Esprit qui a quitté son poste avant que Dieu ne lui en ait donné la permission. Oh! combien j'ai souffert pour cette dérogation à la loi de notre Père; ne me reprochez pas cette infraction à la loi de Dieu, mais priez, priez pour un frère égaré. Priez, car j'ai encore à souffrir; je ne serai content et heureux que lorsque j'aurai acquitté cette lourde dette.

20 juillet 1867.

Avec le guéridon. — *Voulez-vous écrire?* Pouvons-nous savoir qui me dictera ? *Oui, F.....*

Dictée. — Vous avez raison de recommander le calme de l'esprit toutes les fois qu'on veut obtenir une communication. Le bruit, les tracas de la vie, et toutes les misères qui s'y rattachent nous éloignent. Chaque fois que votre âme éprouvera

un calme profond et qu'en même temps vous penserez à l'un de nous, notre pensée répondra à la vôtre et nos guides nous permettront de correspondre avec ceux que nous aimons et surtout avec ceux qui sympathiquement nous sont égaux.

Priez souvent comme vous l'avez fait aujourd'hui; la prière est la chose la plus consolante pour tant de pauvres Esprits qui sont totalement oubliés de ceux qui pendant la vie terrestre les accablaient des plus belles protestations de dévouement. Combien de ces pauvres êtres à qui l'on n'a plus pensé dès qu'ils ont disparu, et cependant ils auraient tant besoin qu'on pense à eux et surtout qu'on prie pour eux.

Prenez l'habitude de ne jamais vous coucher sans élever votre pensée vers Dieu en le priant de laisser tomber un regard de bonté, de clémence, sur les pauvres délaissés.

(L'Esprit qui a dicté ce qui précède était celui d'une femme de grand mérite, peintre distingué, devenue aveugle quelques années avant sa mort, et qui avait supporté très courageusement cette rude épreuve).

—

24 juillet 1867.

Le 24 juillet, à la prière de Mme P.... nous avons évoqué Caroline M.... femme de charge chez le Comte de St-G...., morte il y a peu de temps; très fervente protestante; très imbue de ce culte, et comme tous les dévôts des cultes quelconques, encore tout imprégnée des idées

étroites formant ce qu'on est convenu d'appeler la religion.

Nous n'avons obtenu que des réponses de bonne protestante, et telles qu'elle les eût faites de son vivant.

—

On a prétendu qu'il était impossible, par les évocations, de connaître la vérité sur bien des choses de la vie spirite, parce que les Esprits, *voyant* notre manière de penser, nous répondaient toujours conformément à nos idées.

La preuve que cette assertion n'est pas toujours juste, c'est que Caroline M.... n'a nullement abondé dans notre sens, et qu'elle a répondu en fervente protestante.

—

MÊME SÉANCE.

Un Esprit demande l'alphabet, par le guéridon.

Voulez-vous nous parler ?

Oui. Louis C....

Avez-vous quelque chose à nous dire ?

Oui. Je voudrais écrire.

(Cet Esprit, ami de la famille P. et mort depuis peu de temps, avait déjà répondu deux jours auparavant à l'appel de Mme P.... Cette dame qui s'est jointe à nous pour être initiée au spiritisme, fait remarquer qu'il parle comme s'il écrivait lui-même, A cela j'objecte qu'effectivement c'est lui qui écrit et que je ne suis pour lui qu'un porte-crayon). Il répond ; *Oui*, puis il ajoute : *Vous êtes bon.*

Pourquoi ? *Parce que vous avez initié Mme P.... au spiritisme.*

Dictée. — Mon ami, vous êtes bon, je viens de vous le dire, nous étions inconnus l'un à l'autre et sans que rien ne puisse vous rattacher à moi, vous m'avez traité en frère bien-aimé ; vous concourez pour une bien grande part à mon bonheur, et vous disposez à faire de même, des personnes que j'ai aimés. Merci, oh! merci pour votre bonne pensée. Vous qui avez eu le bonheur d'approfondir le spiritisme, profitez de la connaissance de cette bienfaisante doctrine pour aider vos frères et pour vous améliorer vous-même. Je n'ai pas eu le bonheur d'employer même une faible partie de mon temps aussi fructueusement. Aussi, maintenant il faut réparer le temps perdu, et mes bons protecteurs seuls, savent ce qu'il me faudra encore subir d'expiations. Mais ils me soutiendront et ils m'aideront.

Priez pour moi.

Le même jour. nous évoquons une fille que Mme P... a perdu il y a seize ans, et qui n'avait que huit mois lorsqu'elle mourut.

Par le Guéridon. — *Luisita.*

Pouvez-vous dire quelque chose sur votre situation ? *Voulez-vous écrire ?*

Puis-je vous servir de medium? *Oui.*

Voyez-vous de la facilité à vous servir de mon intermédiaire ?

Oui.

Voudrez-vous, dès que vous aurez fini de me dicter, affirmer votre dictée à l'aide du guéridon?

Oui; vous êtes un medium écrivain pusillanime.

Dictée. — Vous me rendez un service signalé. Ma mère, que j'aime, que je n'ai pas quittée depuis que Dieu m'a fait sortir du trouble qui a suivi ma mort terrestre, ma mère est pour moi un être chéri et j'ai cherché à lui inspirer depuis longtemps de lire et d'étudier la doctrine spirite. Merci de l'y avoir initiée, ceci servira, espérons-le, à amoindrir les peines de mon père et il supportera avec résignation des souffrances qui lui serviront pour monter bientôt.

Dites à celle qui fut ma mère, qu'elle a en moi un ami, un guide. Dites-lui que Dieu m'a permis de venir souvent, très souvent, près d'elle. Dites-lui de ne pas se décourager, nos fluides sont sympathiques, oh, très sympathiques, et je ferai par moi-même et par des Esprits qui me protègent, le possible pour qu'elle devienne medium, et moins pusillanime que vous.

Quant à vous, ne doutez pas toujours. C'est une faute, et vous savez, vous qui êtes spirite, que nous devons obéir sans murmurer. Ne mettez donc jamais en doute votre don de médiumnité et usez-en dans l'intérêt de vos frères.

Avec le guéridon. — *Vous pouvez être certain que c'est moi qui vous ai dicté*

les lignes précédentes. Je suis heureuse de voir ma mère venir près de vous. Je vous remercie. Adieu.

Votre mère désire savoir dans quelle position vous êtes, pouvez-vous le lui faire comprendre?

Je suis heureuse, mais je ne puis vous expliquer ma position.

Etes-vous attachée à notre planète et appartenez-vous à notre humanité? — *Oui.*

Pouvez-vous visiter d'autres planètes? — *Oui.*

Pouvez-vous indiquer ces planètes? — *Non.*

Est-ce vous qui vous êtes rendue visible il y a quelque temps à vos frères, à deux reprises différentes, sous l'apparence de votre mère vue par derrière? — *Oui.*

(Cette réponse a été faite par un grand nombre de coups frappés très fortement par le guéridon).

Dans quel but? *Pour les amener au Spiritisme.*

Nota. — Quelques mois auparavant, et avant que nous ne connussions cette dame, ses fils de l'âge de 15 et 16 ans, chacun séparément, en descendant l'escalier tournant du 1er étage, avaient vu passer deux fois de suite devant le bas de cet escalier, une personne qu'ils interpellèrent sans en obtenir de réponse, et qui avait toute l'apparence de leur mère ; bien qu'ils purent constater quelques instans après, que celle-ci se trouvait occupée loin de là.

Remarque. — Cette dictée est une preuve que des êtres qui ont été nos parents charnels, peuvent devenir pour nous des protecteurs lorsqu'ils ont quitté leur enveloppe corporelle pour passer à l'état d'Esprit.

Il y a dans cette dictée quelque chose de sympathique et de suave qui témoigne de la profonde affection de cet Esprit, désincarné si jeune, pour celle qui fut sa mère et dont elle est devenue depuis seize ans, la protectrice dévouée. L'idée seule, de se faire reconnaître de sa mère sous son nom d'enfant (*Luisita*, petite Louise) a quelque chose de touchant et d'affectueux.

Au surplus, dans plusieurs des dictées suivantes, on pourra apprécier encore le sentiment si affectueux que cet Esprit heureux a conservé pour sa mère terrestre.

26 juillet 1867.

Par le guéridon. — *Voulez-vous causer avec moi?*

Oui. Qui êtes-vous ?

Je suis Louis C..... — Ecrivez.

(Le même qui a dicté le 21 juillet).

Dictée. — Je profite de toutes les occasions qui me sont offertes, parce qu'elles sont rares. Personne ne m'évoque. Vous seul êtes venu m'appeler et me porter secours par vos prières. Je vous en remercie ; nous causerons quelquefois, si vous avez pour moi, qui vous suis inconnu, la charité que vous avez pour tous vos frères malheureux.

Votre prière m'a touché; votre cœur vous a dicté une prière qui sera toujours bien reçue par notre Père, car elle exprime un sentiment plein de charité pour vos frères. Combien vous êtes heureux, vous qui avez su écouter cette voix de la conscience, dont vous parlez. Moi, je l'ai refoulée, elle m'importunait. Quand parfois elle venait me troubler, je ne l'écoutais pas.

Ami qui priez pour moi, je vous remercie, et je prie autant qu'il est en moi, afin qu'il vous soit rendu au centuple ce que vous donnez à vos frères malheureux.

Même séance.

Le guéridon indique par ses mouvements, qu'un Esprit veut se communiquer. Ayant employé l'alphabet, le guéridon dit :

Luisita. Ecrivez mon ami. Ma mère a été heureuse de ma communication avec vous. (Communication du 24 juillet).

Dictée. — Vous avez rendu bien heureuse une mère qui, si souvent a regretté une fille qu'elle a perdue. Ne lui laissez pas perdre l'espoir de devenir medium; elle le deviendra si elle y met de la persévérance. Combien j'ai souvent été près d'elle pour lui inspirer la pensée du Spiritisme, malheureusement, dans la société humaine actuelle, on n'approfonditguère ce qui pourait donner de la consolation aux affligés. On passe légèrement sur

bien des choses qui cependant modifieraient grandement l'existence terrestre, si difficile, si pénible, si pleine d'embarras et de chagrins.

Dites à ma mère, que je lui viendrai en aide par moi-même et par nos amis qui veulent bien me rendre ce service. Elle a ici autour de moi, des Esprits qui l'aiment, qui aiment mon père. Il faut qu'elle ne se décourage pas, si elle n'obtient pas des résultats immédiats avec mon père. Il a souffert, il souffre encore; qu'elle l'exhorte doucement à la patience; sa voix fera du bien au malheureux éprouvé par des douleurs physiques que rien ne peut calmer. Si elle peut l'amener à comprendre la vie Spirite, elle aura bien mérité, car elle aura détourné d'une mauvaise voie, l'Esprit incarné de celui qu'elle aime.

28 juillet 1867.

Le guéridon indique par ses mouvements qu'un Esprit veut se communiquer.

Voulez-vous que je vous dicte? Himly. (Trois frères, James, Louis et Henri Himly, parents de Mme P... dont il est question ci-dessus, étaient morts en Amérique précédemment, à quelques années d'intervalle, et Mme P... avait témoigné le désir de connaître leur sort).

Dictée. — Nous avons tant besoin de dire à notre bonne Louise (Mme P...) combien nous l'aimons, combien souvent nous avons été auprès d'elle depuis notre départ. Nous sommes si heu-

reux de profiter de votre bon vouloir; il nous a été jusqu'à présent impossible de communiquer avec aucun de nos parents. En général, le Spiritisme, en Amérique, aussi bien qu'en Europe est encore si mal compris. Tant de gens en font un divertissement! et il ne comprennent pas que c'est un acte des plus religieux, que celui d'évoquer ceux qui n'appartiennent plus à la famille humaine matérielle. Ils ne comprennent pas que certains incarnés, mediums sans le savoir, ont une puissance fluidique qui nous attire, qui force pour ainsi dire nos fluides à se combiner aux leurs; mais que quand ces combinaisons fluidiques ont lieu dans des circonstances telles que les font naître l'idée, par exemple, d'un divertissement, d'un amusement, alors, oh alors! nous autres pauvres désincarnés souffrants, nous souffrons bien davantage. Ces appels aggravent notre état malheureux, et il arrive dans ces cas, que des Esprits pervers ou légers, dont les souffrances sont ainsi augmentées, s'en vengent en obsédant, en tracassant les incarnés terrestres qui se sont rendus coupables de ces actes irréligieux.

Dites à Louise qu'elle tâche de comprendre mieux le spiritisme qu'elle ne l'a fait hier. Les communications que nous pouvons avoir avec vous, incarnés terrestres, doivent être, de part et d'autre, quelque chose de suave, de doux. Pas de larmes; elles nous font du mal. Pourquoi pleurer

parce que nous n'appartenons plus à cette humanité terrestre si pleine de soucis, de chagrins? Nous avons payé notre dette; nous l'avons reconnu juste; mais aujourd'hui nous sommes heureux. Nous sommes donc, pour emprunter une comparaison à vos habitudes matérielles, nous sommes dans la situation de gens qui habiteraient au delà des mers, en Chine ou ailleurs et qui, vu leur grand âge, n'auraient aucune chance de traverser les mers pour vous revoir.

Pleureriez-vous, chaque fois qu'une lettre viendrait vous dire qu'un parent, qu'un ami, ainsi éloigné, vous aime, qu'il pense à vous? Seriez-vcus ému jusqu'aux larmes, s'il vous écrivait qu'il est très heureux ?

Nous sommes heureux, ne pleurez donc pas ?

Avec le guéridon. Est-ce Louis Himly qui m'a dicté ?

Himly, Henri.

Nota. — Dans une précédente séance, Mme L... en comprenant que les Esprits qui se communiquaient étaient les parents dont la mort l'avait tant affligée, n'avait pu s'empêcher de pleurer ; au surplus. dans plusieurs autres communications, il nous a été dit que les larmes faisaient souffrir les Esprits

Remarque. — Ce que dit, au commencement de sa dictée, l'Esprit qui dicte sous le nom d'Himly, doit être pris en sérieuse considération ; car beaucoup de personnes qui n'ont point étudié la doctrine

spirite, mais que les communications avec les Esprits amusent, ne se font pas faute d'en faire un divertissement.

Comme le dit l'Esprit Ilimly, agir de la sorte, c'est augmenter les souffrances de beaucoup d'Esprits qui déjà soufrent pour n'avoir pas mené une vie terrestre exempte de blâme. C'est aussi s'exposer aux obsessions et aux tracasseries de beaucoup d'Esprits pervers.

Le même jour à la suite de la dictée précédente, nous avons demandé par le guéridon si quelqu'un voulait encore dicter. La réponse fut : *Oui, écris.*

Dictée. — Ne crois pas que je t'oublie, mon enfant ; j'ai laissé un Esprit, aujourd'hui plus heureux qu'il ne l'a été depuis longtemps, te dire que vous avez toujours tort lorsque vous vous laissez si vivement impressionner par vos rapports momentanés avec nous. Nos communications doivent être pour vous quelque chose de suave, de consolant, de bon, dans toute l'acception que vous pouvez donner à ce mot.

Dis à Louise qu'elle se remette du trouble qui l'a envahie lorsqu'elle s'est sentie enveloppée par ceux qui furent matériellement ses parents, mais qui ne sont plus que des Esprits plus ou moins parvenus au bonheur.

Nous sommes toujours près de ceux que nous aimons, et tous, tant que vous êtes, vous seriez meilleurs si vous pouviez vous persuader que vous n'êtes jamais seuls ; que jamais ceux de

nous qui vous protégent, ne vous quittent. Vous devez donc toujours agir et penser comme si vous étiez vus par vos semblables, et par ceux de vos semblables dont vous redoutez l'opinion ; car si de mauvais Esprits sont parfois près de vous, les bons Esprits qui vous aiment y sont toujours, et vous êtes soumis à leur appréciation qui pourrait vous paraître sévère si vous la connaissiez, mais qui est toujours équitable.

Remarque. — Le dernier paragraphe de cette dictée prouve que la doctrine spirite est éminemment moralisatrice, car, l'idée que toutes nos pensées, tous nos actes, sont vus, ou peuvent l'être par les Esprits, c'est à dire par des êtres qui, peu de temps auparavant, vivaient de notre vie ; à l'estime desquels nous tenions beaucoup ; aux yeux desquels nous cherchions à passer pour bons, pour honnêtes, cette idée est bien faite pour nous retenir dans la bonne voie.

Et ce ne sont pas seulement des Esprits amis qui nous voient ainsi, ce sont aussi des Esprits qui, étant incarnés, étaient nos rivaux ou nos ennemis. Ceux-là, sont heureux lorsqu'ils nous voient nous écarter du droit chemin.

Quand la doctrine spirite sera assez répandue pour que la majeure partie des humains terrestres la comprennent, la moralité humaine y gagnera, car tout le monde tiendra à ne pas être vu méchant ou malhonnête, par les désincarnés.

30 juillet 1867.

Le guéridon dit : *Voulez-vous que je vous dicte ? Luisita.*

Dictée. — Mon ami, vous avez l'intention de savoir s'il faut que ma mère initie son fils aîné au spiritisme. Je ne puis vous dire s'il pourra comprendre au premier abord toute la beauté de cette doctrine; mais ce que je puis affirmer, c'est que si sa mère lui fait peu à peu comprendre ce qui se rattache aux réincarnations et aux diverses planètes habitées, elle lui aura déjà fait faire un grand pas vers le spiritisme. Flammarion et Pezzani sont les livres qu'il faut qu'elle lui fasse lire, et quand il les aura lus, elle pourra lui parler plus directement de spiritisme.

Bien des hommes, ceux surtout qui sont jeunes, ne comprennent pas le spiritisme, parce qu'ils l'abordent mal. Une préparation est nécessaire. Vous le savez par vous-même; quand on vous a montré la possibilité de communiquer avec vos frères désincarnés, l'idée de plusieurs mondes habités était déjà depuis longtemps familière à votre esprit. Delà à l'idée des réincarnations, il n'y a qu'un pas facile à franchir.

Oui, si les fils de ma bonne mère comprenaient dès maintenant la doctrine spirite, ils auraient une existence meilleure; ils supporteraient plus patiemment toutes les vicissitudes de leur vie terrestre actuelle; ils domineraient leurs passions et ils jouiraient cependant de la petite somme de bonheur qui leur sera départie; car Dieu, pour soutenir l'homme, pour l'empêcher de se livrer au

désespoir, lui adoucit toujours plus ou moins les aspérités de l'existence matérielle.

Dites à ma mère, que de même que j'ai veillé sur elle, je veillerai sur mes frères; qu'elle compte sur l'amour fraternel que je porte à la famille au milieu de laquelle j'ai été un instant incarnée.

Le même jour, nous demandons si nous pouvons communiquer avec le Docteur M. B. — Ce docteur était mort quelques mois auparavant à l'âge de 86 ans; c'était un des derniers survivants du combat de Trafalgar, il y avait assisté comme chirurgien de marine et s'y était montré si dévoué au milieu des horreurs du combat, que les Anglais ne le considérèrent pas comme prisonnier et le rendirent immédiatement. Rentré dans la vie civile, et bien qu'il n'eut pas de fortune, il pratiquait surtout la médecine des pauvres et il leur fut dévoué jusqu'à son dernier jour.

Le guéridon dit: *Vous avez évoqué B..., il voudrait vous dicter.*

Dictée.—Vous avez pensé au vieux confrère, je vous en remercie. Nous sommes si rarement évoqués que c'est toujours pour nous un grand bonheur qnand des frères charitables veulent bien communiquer avec nous et se servir de leur puissance médianimique en notre faveur.

Merci donc encore mon camarade; nous étions sympatiques l'un à l'autre étant tous deux incarnés;

ma sympathie pour vous a doublé depuis que je vous *vois*. Vous pouvez souligner le mot, car il exprime ma pensée, mais non sans doute la vôtre. Il signifie pour nous désincarnés : *connaître*. Quand nous voyons un Esprit incarné, nous le dépouillons par la pensée, de son enveloppe matérielle et même de son périsprit, et là, en présence l'un de l'autre, l'Esprit incarné et l'Esprit désincarné se voient, se comprennent, se connaissent ; c'est-à-dire que l'Esprit désincarné voit et connaît l'incarné, et que ce n'est que pendant son sommeil terrestre, pendant les nuits terrestres, que l'incarné jouit de la même faveur.

Merci encore, mon vieux confrère, vous m'avez évoqué le premier, car personne n'a encore pensé à le faire.

Avec le guéridon. — Est-ce vous B...., qui m'avez dicté ; attestez-le, je vous prie.

Je suis dégagé ; je vois la lumière ; vous avez fait une bonne action ; je vous remercie.

Ai-je fidèlement rendu votre pensée ?

Oui, quand vous voudrez je viendrai vous dicter.

Nota. — Cette réponse a présenté ceci de particulier, qu'au lieu que le guéridon frappât trois coups pour dire *Oui*, ainsi que c'est l'habitude, il a demandé l'alphabet et a épelé le mot : *O u i*.

MÊME SÉANCE.

Le guéridon indique par ses mouvements qu'un Esprit veut nous parler.

Ecrivez, Himly Henri, (le même qui s'est communiqué le 28 juillet).

Dictée. — Vous nous avez ouvert une porte par laquelle nous sommes heureux de passer. Depuis que le spiritisme s'est généralisé, il nous pesait de n'être évoqués par aucun des nôtres. Quelques-uns ont pensé à nous de loin en loin, mais de là à confondre nos émanations fluidiques, il y a loin. Merci à vous, qui êtes cause du bonheur que nous ressentons depuis nos communications avec notre bonne Louise. Qu'elle fasse tout ce qu'elle pourra pour rendre ses enfants spirites. Si nous avions connu cette doctrine, la seule et véritable religion, nous n'aurions pas été si malheureux; nous aurions tout supporté plutôt que de faire à notre Père l'injure de douter de lui, de perdre confiance en lui.

Oh oui ! que Louise travaille, nous l'aiderons, nous avons à cœur d'expier nos fautes, et la mission d'aider ceux qui étaient nos parens charnels à devenir meilleurs, cette mission nous vaudra notre pardon. Aussi ne faillirons-nous pas à être constamment auprès de Louise et des siens.

Ne craignez donc pas que notre inspiration vous manque.

Adieu et merci encore.

Nota. — Cette dernière phrase a été dictée au moment où j'hésitais et où je commençais à craindre de ne pas recevoir l'inspiration de l'Esprit.

1er août 1867.

Nous demandons à nos amis de nous permettre de communiquer avec le jeune homme jadis tué en duel dont nous parle Mme P.

Avec le guéridon. *Octave. Je suis l'innocente victime de Maurice.*

Je suis heureux de pouvoir causer avec vous. Ecrivez.

Dictée. — Vous avez eu en m'évoquant, une bien bonne pensée. Oh ! que vous me faites du bien, vous que je n'ai jamais connu. Depuis si longtemps oublié par tous les miens, j'ai bien souffert; heureusement pour moi, j'ai compris la justice de Dieu; j'ai souffert une mort cruelle qui n'était qu'une dette que je payais, car dans ma précédente existence, j'avais été sans pitié pour un de mes semblables.

Merci de m'avoir évoqué. Rétablir la communication fluidique avec des incarnés terrestres, c'est toujours pour nous un bonheur, un soulagement. Priez pour moi, je ne suis plus malheureux, mais je ne suis pas encore très heureux. J'ai pardonné à celui qui m'a infligé une juste punition. Lui aussi a bien souffert depuis lors.

Après quelques instants, le guéridon dit : *Ecrivez.*

Dictée. — Pourquoi ne pas montrer à l'homme qui m'a tué, la communication que vous venez d'écrire? Il verra, s'il veut comprendre, et je l'y aiderai, que le Spiritisme est une vérité, car vous ne me connaissiez pas et vous avez écrit mon nom; vous ne saviez pas que j'allais vous dicter par le guéridon le nom d'Octave, et pourquoi donc votre main a-t-elle tracé une majuscule.

MÊME SÉANCE.

Le guéridon dit : *Henri T..., Louise tu es une bonne sœur ; tu ne m'a pas oublié ; viens souvent près de moi.*

C'est à vous de venir près de nous; nous ne pouvons pas aller près de vous.

Ecrivez.

Dictée. — Vous ne pouvez sans doute venir près de moi, mais la pensée de Louise peut, chaque fois qu'elle le veut, venir frapper la mienne. Il y a alors communication fluidique qui nous fait du bien. Chaque fois, retenez-le bien, que votre pensée va frapper l'un de nous, chaque fois vous faites un grand acte de charité. Pensez souvent à ceux que vous avez connus, même sans les avoir aimés. Il y a tant d'Esprits délaissés, tant de pauvres Esprits souffrants, oubliés complètement par ceux qui se disaient leurs chers amis; par ceux qui ont recueilli leurs dépouilles terrestres, et qui n'ont depuis lors jamais jeté l'aumône d'une pensée aux malheureux Esprits souffrants.

Je suis heureux, je vois la lumière; mais le souvenir de ceux que j'ai aimés, me fait tant de bien! Que leur pensée vienne donc souvent frapper la mienne.

Remarque. — Ce que dit cet Esprit du bien que fait aux Esprits notre pensée bienveillante dirigée vers eux, a été dit souvent par les Esprits.

Combien de gens dont les larmes semblent ne devoir jamais tarir, le jour où l'on met en terre un parent ou un ami, et qui, huit jours après, n'y pensent plus. Tâchons donc de diriger de temps à autre une pensée de commisération vers les morts que nous avons connus, même vers ceux avec lesquels nous n'étions liés ni d'affection, ni de parenté. N'oublions pas que beaucoup de ceux qui quittent la vie corporelle ont un compte à régler avec l'équité divine et que notre pensée bienveillante est pour eux un soulagement au milieu de leurs souffrances. Faisons-leur souvent cette aumône, qui nous coûte si peu

Nota. — Mme P... demande si lorsqu'on prie pour les Esprits souffrants que l'on a connus et aimés, il est nécessaire de les nommer individuellement et mentalement ; ou bien si l'effet salutaire peut être produit si l'on se contente de penser à tous ces Esprits souffrants, en masse et sans penser à aucun nom en particulier.

Henri T... dit par le guéridon : *Ecrivez*.

Dictée. — Notre pensée frappe souvent la vôtre et vous ne vous en doutez pas, de même, votre pensée peut venir nous chercher individuellement; car si vous pensez à vingt individus,

vous ne pensez à aucun. Désignez en vous même à qui vous voulez penser; ne craignez pas d'énumérer, toujours par la pensée, tous vos amis, tous les Esprits souffrants.

Il est clair que si vous priez notre Père pour tous les malheureux, vous ne pouvez nommer personne. C'est un acte de charité collectif, mais qui ne produit pas sur les Esprits qui en sont l'objet le doux et bienfaisant effet que votre pensée produit quand elle se dirige vers un ami.

Avec le guéridon. — *Je suis heureux de t'éclairer sur ce point; examine mes réponses, tu verras que ta pensée suffit pour nous évoquer.*

MÊME SÉANCE.

Le guéridon dit : *Louis C.... Ecrivez*, (le même qui a dicté le 26 juillet).

Dictée. — Vous ne savez ce qu'il faut écrire (je venais de le dire) ; il faut être souple ; il faut vouloir recevoir mon inspiration. Si vous le voulez bien, je pourrai vous dicter. Vous le sentez; lorsque vous vous laissez aller à nos inspirations, la chose est bien plus facile que quand vous y mettez de la raideur.

Vous ne convertirez au spiritisme que les esprits élevés ; les esprits superficiels en riront. Il faudra longtemps pour faire arriver les hommes à une doctrine dont le pivot est la charité ;

charité complète, c'est à dire : charité de la parole comme de la bourse.

Pourquoi voulez-vous qu'un homme qui a été heureux, ou qui s'est cru heureux parce que tout lui a réussi jusqu'alors, aille embrasser une doctrine qui pose comme but, le bonheur d'être désincarné ; qui démontre clairement que l'habitation de la terre est une très triste chose.

Planète inférieure et très peu regrettable, tu n'excites la convoitise que des hommes dont l'esprit ne peut s'élever plus haut que ta lourde matière.

Adieu mon ami, nous causerons encore si vous voulez vous laisser guider.

2 août 1867.

Nota. — Nous venions d'évoquer un Esprit qui se trouvait dans les plus tristes conditions possibles et nous avions cherché à lui faire comprendre la prière.

Le guéridon s'agita et dit : *Ecrivez mon ami. Luisita. Je vous aime parce que vous êtes bon pour ma mère.*

Dictée. — Vous avez évoqué un Esprit bien malheureux ; il n'a jamais compris pendant son existence terrestre, la douceur de la charité. Jamais il n'a compris non plus, ni la prière, ni Dieu.

Nous ne pouvons aider les Esprits condamnés à l'état de ténèbres, tant qu'ils n'ont pas eu un désir, un commencement de pensée vers le bien.

En évoquant cet Esprit, vous avez fait un grand acte de charité, car vous avez commencé à lui ouvrir les yeux ; vous avez attiré son attention vers Dieu ; vous lui avez parlé de prière. Il réfléchira, il cherchera à comprendre ; vous l'évoquerez de nouveau dans quelques jours ; alors vous lui reparlerez de Dieu, de la vie éternelle. Vous lui direz de bonnes et douces paroles. Il souffre, ayez pitié de lui.

Merci mon ami ; oui, merci encore de ce que vous faites pour ma bonne mère. Elle commence à comprendre ; dites-lui de ne pas être si vive ; de se calmer, de mieux réfléchir ; il y a dans sa tête un véritable tumulte ; cela tient à son organisation matérielle. Que le spiritisme lui serve à se modérer, à exercer par l'Esprit, une prédominance sur la matière.

Vous lui direz que je ne l'abandonnerai pas, mais qu'il faut qu'elle étudie sérieusement la doctrine spirite. La chose en vaut la peine.

4 août 1867.

Nous demandons à nos amis d'aider l'Esprit qui fut Mme de S.... à communiquer avec nous.

Le guéridon dit : *Voulez-vous écrire ?* Après quelques minutes d'attente, le guéridon dit : *Ecrivez, Luisita, écrivez.*

Dictée. — Vous ne pouvez écrire si vous n'obéissez à mon inspiration et si vous n'y mettez

toute la bonne volonté dont vous êtes susceptible. Ne vous tourmentez pas, je comprends votre méfiance, vous avez été trompé et vous voulez éviter de l'être. Cependant, il ne faudrait pas craindre d'une manière exagérée; vous ne donnez accès par votre manière d'être, à aucun Esprit pervers. Vous ne pouvez éviter, comme bien d'autres spirites religieux et par conséquent très sérieux, que quelques Esprits légers ne cherchent à s'amuser de vous; mais dès qu'ils voient le sérieux que vous cherchez à mettre dans les communications, soyez tranquille, ils ne restent pas longtemps auprès de vous. Il ne manque pas de gens qui font du spiritisme, ou du moins des communications par le guéridon, un amusement niais. Auprès de ceux-là, les Esprits légers sont à leur place et ils s'y rassemblent.

Vous avez demandé de communiquer avec un Esprit souffrant, je vais tâcher d'établir la communication, mais elle sera lourde et difficile.

Avec le guéridon : Ai-je bien écrit vos pensées ? *Oui.*

Nota. — Par des circonstances indépendantes de notre volonté, nous n'avons pu donner suite à cette séance.

6 août 1867.

Mme P.... désire que nous évoquions un nommé Michel, vermicellier, mort il y a huit jours, après une courte maladie de trois jours. Pendant la

messe mortuaire, on a entendu du bruit dans le cercueil à trois reprises différentes. Les chants ont cessé, mais personne n'a osé faire ouvrir le cercueil. On l'a porté au cimetière, ce n'est que là qu'on a ouvert le cercueil et l'on a trouvé l'individu mort. La chose avait été racontée ainsi, par une personne qni assistait à l'enterrement.

Nous prions nos amis d'aider Michel à communiquer avec nous, si cela peut lui être de quelque utilité.

Le guéridon dit : *vous voulez communiquer avec Michel ; il est là.*

(Toujours au moyen du guéridon). Quand avez-vous quitté votre enveloppe matérielle? *Il y a huit jours.*

Voulez-vous nous parler des circonstances qui ont accompagné votre décès et qui l'ont suivi? Pouvez-vous me dicter?

Non. L'on m'a enterré, frère, vif et chaud ; j'ai bien souffert ; l'on n'a pas écouté mes coups.

Je fais la remarque que comme Mme P. vient de nous raconter tous les détails connus sur cet évènement, il serait possible qu'un Esprit léger se fut emparé de cette narration et eut répondu ce qui précède pour nous induire en erreur.

Le guéridon s'agite fortement et dit : *Vous pouvez vous assurer de la vérité en demandant à mes parents, qui étaient présents. Ecrivez.*

Pourrez-vous me dicter ? *On m'aidera.*

Etes-vous dans les ténèbres ? *Oui.*

Près de votre corps ? *Oui.*

Dictée. — On m'a promis de m'aider à communiquer avec vous et j'ai senti la douce influence des bons Esprits, qui à votre appel, ont agi fluidiquement sur mon Esprit, sur mon pauvre Esprit, si entravé par la matière. Oh ! oui, j'ai bien souffert lorsqu'il m'a fallu étouffer dans mon cercueil ; mais je souffre plus encore maintenant que je sens combien je suis enfoncé et dans les ténèbres et dans la matière.

J'ai été si peu renseigné sur mes devoirs pendant ma dernière existence, que je ne pouvais guère avoir des pensées élevées, mais on aurait pu me moraliser ; on aurait pu m'apprendre que l'honnêteté était la première qualité de l'homme, et l'on m'a laissé dans l'ignorance.

Merci, vous que je ne connais pas, mais qui êtes pour moi un charitable frère. Votre appel m'a fait d'abord bien du mal, il m'a été douloureux, car il m'a fait comprendre ma triste situation ; mais vous prierez pour moi, et vos amis me disent que vous me tirerez d'où je suis. Merci donc à vous qui êtes si charitable.

MÊME SÉANCE.

Nota. — Nous prions Luisita de vouloir bien examiner les pages écrites par sa mère et de nous dire ce qu'elle en pense.

Depuis plus d'un mois, Mme P. s'essaie à écrire. Depuis quelque jours, elle a reçu de l'Esprit de Luisita de véritables leçons d'écriture. Tantôt il y a des pages entières couvertes de lignes horizontales; tantôt il y a des pages couvertes de traits verticaux. Tantôt encore des pages se couvrent de lignes régulières composées des mots : « ma mère, » ou d'autres mots analogues, mais répétés dix ou quinze fois de suite. Ce sont de véritables leçons d'écriture médianimique inconsciente.

Le guéridon dit: *Ecrivez.*— Est-ce Luisita? *Oui.*

Je me place pour écrire, je traces des caractères informes ; j'hésite, rien ne me vient.

Le guéridon dit : *Remettez-vous à écrire.*

Dictée. — Vous ne voulez pas tenir compte du laps de temps qu'il faut laisser s'écouler entre l'instant où je vous dis : *écrivez*, et celui où vous pouvez commencer à écrire. La combinaison des fluides de l'Esprit qui dicte et des fluides du medium ne peut se faire instantanément; il est rare qu'elle ait lieu rapidement; ceci tient, au surplus, à une foule de circonstances que je ne puis vous expliquer, car vous ne les comprendriez pas. Vous ne pouvez donc être prêt à volonté, puisque cela ne dépend de votre volonté que d'une manière indirecte. Vous vous dites mentalement, au moment où je vous dis d'écrire : « je vais » écrire; on va me dicter, je *veux* (soulignez le » mot), je veux être docile; je veux recevoir » l'influence. »

Mais vous ne pouvez en faire davantage; vous ne pouvez *manier* (soulignez) vos fluides.

Et c'est pour cela qu'il faut un peu plus de temps pour que vous commenciez à écrire, car c'est moi qui suis obligée de manipuler, de combiner mes fluides avec les vôtres.

Courage ami, écrivez donc sans crainte aucune. A ceux qui douteraient, vous pouvez dire que vous ne faites qu'obéir aux ordres que vous donnent chaque jour des Esprits qui sont heureux de vous les donner, car ils vous aiment.

Dites à ma mère qu'elle est en bon chemin; qu'elle ne s'attache nullement aux phrases qu'elle écrit ; qu'elle tâche d'agir mécaniquement. Encore un peu de patience; je l'aide et je suis moi-même aidée.

Remarque. — Cette dernière dictée est extrêmement instructive car elle décrit en détail la manière dont nous correspondons avec les Esprits amis. Elle nous apprend aussi, que pour recevoir les dictées des Esprits, il faut que nous mettions en jeu toute notre force de volonté, tout notre sérieux et toute notre attention. C'est pour cela que toutes les communications qui ont lieu en petit comité, ou même dans l'isolement, sont meilleures et plus faciles.

MÊME SÉANCE.

Le guéridon dit : *Je suis près de vous, Henri T... Ecrivez.* (Le même qui a dicté le 1er août).

Dictée. — Nous sommes assez sympathiques pour que mon influence fluidique vous atteigne rapidement, mais nous ne pouvons ne pas remercier les Esprits élevés, car sans leur aide puissante, je ne pourrais guère communiquer avec vous. Je suis peu, bien peu avancé; j'ai bon espoir, j'ai l'envie du bien; je veux m'améliorer, mais il faut du temps. Heureusement que des Esprits très bien placés me font souvent des exhortations; ils me montrent la voie à suivre et c'est pour moi un bien grand bonheur de la suivre.

Combien nous sommes loin de Dieu, nous qui, comme incarnés ou comme désincarnés,appartenons encore à la terre. Ce n'est qu'après bien des efforts, après bien des luttes morales, que nous pouvons sortir de l'atmosphère attractive de cette lourde planète. Il nous faut nous dématérialiser et ce n'est pas chose facile.

Tâchez, vous qui êtes encore incarnés, de vous dématérialiser le plus possible avant de quitter votre corps; cela vous est plus facile qu'à nous qui ne possédons plus cet instrument, lequel, si parfois il nous est désavantageux, nous sert cependant beaucoup pour notre amélioration ultérieure.

Avec le guéridon : *Ecoutez nos conseils, vous vous en trouverez bien.*

MÊME SÉANCE.

NOTA. — Nous prions nos amis de permettre à

la sœur de Mme de G.... (Marguerite) havanaise, morte à la Havane il y a quelques mois, de communiquer avec nous.

Avec le guéridon. *Vous voulez que je parle de mes souffrances. Ecrivez.*

Est-ce la personne qui souffre qui me dictera ? *Non.*

Est-ce un de nos amis qui l'aidera ? *Oui.*

Dictée. — (La dictée s'adresse à Mme P.... qui était présente et qui avait été liée avec la défunte).

Ne vous tourmentez pas, ma bonne amie. Dieu est juste ; j'ai payé et je paie encore une dette que je reconnais juste ; mais s'il est sévère, il est bon et cette bonté je la comprends mieux maintenant que quand la lourde matière m'entourait.

Je suis à peu près dégagée, c'est à dire que je ne suis plus au milieu des épaisses ténèbres qui, si longtemps m'ont environnées. Combien ai-je passé de temps ainsi ? Je ne puis le dire, mais c'était bien long. Maintenant, grâce à de bons Esprits, grâce surtout à l'un d'entr'eux qui m'entoure d'une sollicitude toute maternelle, je commence à voir la lumière ; je sais où je vais ; je marche vers mon amélioration ; mais combien il est difficile de progresser, quand pendant la vie terrestre, on a si peu pensé à son âme et tant à son corps. Hélas ! Quelle triste éducation. Pourquoi donc négliger ainsi l'âme humaine ?

Merci de m'avoir évoquée ; cela fait du bien. Merci, je ne saurais assez vous dire combien cette communication m'apporte de soulagement; je me sens plus légère. Oh ! Souvent évoquez votre amie.

MÊME SÉANCE.

Nota. — Nous prions nos amis de nous permettre de communiquer avec Mme Cl..., (nièce de l'abbé Ravignan, fille de l'amiral Barbier de Tinant; morte il y a quelques années. C'était une connaissance de Mme P..... Elle était confite en dévotion et prétendait que le spiritisme était une horreur et que les spirites étaient tous des fous).

Par le guéridon. *Vous voulez que je vous parle. Ecrivez. Georgina Cl. Je vous remercie de m'avoir évoquée.*

Est-ce vous qui me dicterez ? *Oui.*

Etes-vous assez dégagée ? *Oui.*

Dictée. — Mon avenir est beau, car je vois la lumière et je comprends, mieux que je ne le faisais, toute la bonté de Dieu. Je comprends Dieu, mieux qu'on ne me l'avait fait connaître ; ou plutôt, pour mieux dire, j'ignorais complètement Dieu et je commence à en avoir une fugitive intuition.

Des petites choses, si puériles, si enfantines entouraient pour moi le culte que l'on m'avait appris à rendre à Dieu, que j'ai été effrayée d'avoir, pendant si longtemps, perdu un temps précieux. Je me travaille maintenant avec connaissance de

cause ; je comprends tous mes défauts et je puis les combattre l'un après l'autre. Tandis que quand j'étais incarnée, je me croyais des qualités et je ne me voyais que fort peu de défauts, encore, me paraissaient-ils très acceptables ; ne . . . . . (la dictée s'arrête, je ne puis continuer ; j'éprouve depuis quelques instants une sorte de commotion générale que je n'ai jamais ressentie).

Le guéridon s'agite et dit très énergiquement : *Ecrivez.*

Dictée. — Vous éprouvez quelque chose de particulier; vos fluides correspondent fortement aux miens ; je le *vois ;* vous ne faites que le *ressentir.*

Mais poursuivons mon analyse. Oui, je me croyais très bonne, très vertueuse, et surtout remplissant si exactement, si scrupuleusement toutes les prescriptions romaines, je me félicitais parfois et je me disais que je pourrais mourir en paix, et que si je persévérais dans ma vie pieuse, je pourrais recevoir rapidement la récompense. Illusion. Mensonge.

Ne vous troublez pas ; je sens l'impression que mes fluides exercent sur vous, et cependant nous ne nous sommes pas connus, du moins dans notre dernière incarnation.

Assez pour aujourd'hui ; je vous fatigue.

Avec le guéridon : *Une autre fois ; je vous fatigue. Louise. je vous remercie*

de m'avoir évoquée. Faites savoir à ma sœur que je suis heureuse; que vous vous occupez de spiritisme. Faites-lui lire cette communication.

Remarque. — La dictée de Mme Cl. est intéressante à un double point de vue. Elle montre d'abord l'inanité des cultes en général, et du culte catholique en particulier. Cette femme était pieuse et dévote. Accumulant chaque jour toutes les pratiques minutieuses du catholicisme, elle se croyait au nombre des fidèles les plus méritants, et elle comptait sur le paradis. Mais une fois désincarnée, et après être sortie de l'état de trouble, elle a compris que ce qu'on lui avait enseigné, n'était, ainsi qu'elle le dit, qu'illusion et mensonge.

Elle qui avait en horreur la doctrine spirite et qui traitait tous les spirites de fous, elle félicite son amie d'étudier cette doctrine et l'exhorte à en parler à sa sœur.

Cette dictée est encore remarquable en ce qu'elle prouve que les fluides des désincarnés ne sont pas toujours harmoniques avec ceux des incarnés. L'Esprit de Mme Cl. *voit* que la communication me fatigue, et en effet, elle me secouait presque douloureusement. Et cependant nous ne nous sommes pas connus pendant sa dernière incarnation. Y aurait-il là l'effet d'une antipathie remontant à des incarnations antérieures.

10 août 1867.

Nous prions nos amis de nous aider à communiquer avec Mme de S.... (Esprit désincarné

depuis 40 ans ; nous avions déjà voulu l'évoquer le 4 août mais il y a eu un empêchement).

Le guéridon dit : *Luisita. Ecrivez.*

Dictée. — Vous avez voulu communiquer avec un Esprit qui ne peut venir près de vous et qui ne comprendrait pas le spiritisme. Cet Esprit intellectuellement peu avancé, n'a pas encore été débarrassé des langes du catholicisme; il est comme en état d'enfance intellectuelle, livré encore à toutes les idées de fétichisme au milieu desquelles il a traversé plusieurs existences. Ne vous attachez pas à communiquer avec lui ; priez pour lui, nous tâcherons de l'aider à sortir des épaisses ténèbres au milieu desquelles il cherche, sans les pouvoir trouver, des idées qui viennent le raffermir dans sa croyance en Dieu. Cet Esprit a quitté la terre, plein de confiance en Dieu, se croyant assuré de la félicité éternelle, du paradis dont on lui avait tant parlé. Il avait pratiqué sur terre si scrupuleusement, si minutieusement, toutes les choses imposées par le catholicisme ; il avait apporté dans cette pratique une telle conscience, qu'il lui semblait impossible d'en faire davantage.

Il a donc été grandement désappointé quand, après avoir quitté son corps, il s'est trouvé dans d'épaisses ténèbres.

Priez pour lui et laissez-le réfléchir.

Remarque. — Ayant connu il y a une cinquantaine d'années cette dame de S...., qui habitait Metz et qui était, ainsi que ses deux filles, un type de catholique mariolâtre, j'étais désireux de savoir si, étant désincarnée depuis quarante ans, elle avait changé d'idées, si elle avait compris le véritable culte a rendre à Dieu.

De même que Mme Cl...., qui fait l'objet de la précédente dictée, Mme de S.... s'imaginait aller tout droit en Paradis. Mais il paraît que c'est un Esprit tellement inférieur, que depuis si longtemps, elle n'a pu encore sortir de sa léthargie catholique.

MÊME SÉANCE

Le guéridon dit : *Ecrivez*.

Dictée. — Chaque fois que vous prononcez le nom d'un Esprit désincarné, n'importe où il soit, n'importe quelle soit sa position, votre pensée est reflétée sur lui et il perçoit vos intentions; si elles sont bienveillantes, il en reçoit une sorte de douce commotion; votre prière va également le frapper, et á moins qu'il ne soit dans de profondes ténèbres, il comprend cette prière et s'y joint d'intention.

Ne vous laissez pas circonvenir. Vous avez eu autour de vous, il n'y a qu'un instant, de très mauvais Esprits. Soyez sérieux, religieux, et ne les craignez pas. Il ne faut pas faire à leur égard acte de forfanterie, mais il faut être sérieux et digne. Vous accomplissez un acte sévère mais juste

en les priant de vous laisser tranquille. Vous ne faites donc que votre devoir et vos amis vous y autorisent et vous aideront.

Remarque.— Le conseil est juste. Il faut rester calme , ne pas s'irriter, ni s'impatienter lorsque de mauvais Esprits essaient de dicter des choses absurdes ou déplacées. Il faut froidement leur conseiller de s'éloigner, et s'ils persistent , il faut leur ordonner, au nom de Dieu, de cesser leurs importunités.

13 août 1867.

Nota. — Une personne qui se trouvait avec nous la veille et que nous désirions initier à la doctrine spirite , avait posé à un Esprit évoqué , plusieurs questions sans intérêt et d'ordre plus que secondaire , ainsi : l'âge de l'individu lors de son décès; la ville où il était mort, etc. Il s'en était suivi que l'Esprit s'était éloigné et avait été remplacé par des Esprits légers qui, par le guéridon, avaient donné des dates de fantaisie.

Le lendemain étant tous deux seuls, le guéridon dit : *Luisita. Ecrivez.*

Dictée. — Vous avez fait hier une chose imprudente ; vous avez questionné par le guéridon, sur des choses misérables et sans intérêt aucun. Vous ne comprenez donc pas que si les hommes positifs ne veulent pas entrer dans la science spirite par la bonne porte, ce n'est pas à vous, adepte convaincu, à leur ouvrir complaisamment une mauvaise porte de derrière. Qu'ils fassent comme

vous et comme tant d'autres. Vous avez étudié et vous étudiez encore chaque jour, est-ce que cela vous empêche d'accomplir vos devoirs ? Pourquoi donc ces hommes qui ont trouvé du temps pour étudier les sciences terrestres, n'en pourraient-ils trouver un peu pour étudier la science de la vie ? Pourquoi tant de femmes qui jettent le temps par lambeaux autour d'elles ; qui traversent toute une incarnation sans faire œuvre profitable, sans faire acte véritable d'intelligence ; pourquoi ces hommes et ces femmes n'étudieraient-ils pas un peu ce qui a rapport à leur avenir ?

Quand le moment du départ terrestre arrivera, que de craintes, que de pleurs, que d'angoisses ? Pourquoi donc ne pas se préparer un peu à l'avance à ce passage, si terrible pour les uns, mais si doux pour ceux qui auront voulu étudier et comprendre ?

Avec le guéridon : Faites-moi le plaisir de me dire quelque chose pour votre mère.

Je l'aime et je désire qu'elle parle avec plus de circonspection du spiritisme, parce qu'elle n'a pas toujours affaire à des personnes discrètes, et qu'elle pourrait en avoir des désagréments.

15 août 1867.

Le guéridon dit : *Ecrivez.*

Dictée. — Nous vous aiderons tant que nous le pourrons; vous avez près de vous des personnes qui deviendront mediums si elles y mettent de la patience, de la bonne volonté, et si elles croient vraiment que nous pouvons communiquer avec les incarnés terrestres. Vous y avez mis le temps, ce n'est pas en un jour que vous êtes devenu medium, mais vous avez eu de la ténacité, et avec cela on arrive toujours.

Nous vous l'avons déjà dit : à mesure que vous vous fortifierez dans l'exercice de la médiumnité, vous éprouverez plus de douceur à correspondre avec nous. Si vous pouviez voir ceux que vous avez aimés, qui vous entourent lorsque vous écrivez, qui projettent sur votre Esprit leurs fluides les plus doux, les plus sympathiques, vous seriez toujours plein de confiance, non pas dans vos propres forces, car la part fluidique que vous émettez n'est pas grande, mais dans l'appui de vos amis.

Pouvons-nous ne pas vous aimer, quand nous voyons — car nous voyons — votre confiance et votre sympathie pour tous les Esprits qui ont été vos amis dans cette incarnation. Cette phrase a besoin d'explication. Nous voyons votre sympathie et souvent vous ne vous en doutez pas vous-même, car c'est pendant votre sommeil terrestre, presque toujours si calme, que votre Esprit vient nous visiter, et c'est alors qu'éclatent nos réciproques sympathies.

Adieu, ami. Nous ne nous lasserons pas de vous répéter : Confiance.

Remarque. — Souvent des Esprits l'ont dit : c'est pendant le sommeil (le sommeil calme, profond et sans rêves), que notre Esprit se met en rapport avec les Esprits désincarnés qui lui sont sympathiques. Ces communications, qui sont plus fréquentes qu'on ne le pense, servent à nous entretenir dans la bonne voie. ou à nous y ramener lorsque nous en avons dévié. Mais pour cela, il faut que même étant éveillés, nous ayions l'intention de faire le bien.

MÊME SÉANCE.

NOTA. — A propos d'un Esprit qui, quelque temps auparavant, nous avait dit qu'il était près de son corps, je venais de dire qu'il vaudrait mieux brûler les morts que de les laisser pourrir dans la terre. Le guéridon dit : *Vous avez raison, il vaudrait mieux brûler les morts, ils souffriraient moins lorsqu'ils sont enterrés vivants.*

Je demande qui a dit cela. Le guéridon dit : *Michel* (celui qui avait été enterré vivant et dont il a été question à la date du 6 août).

Après nous avoir dit, par le guéridon, qu'il était moins malheureux bien qu'il fût encore dans les ténèbres, il nous dit : qu'aidé par nos amis, il désirait nous dicter.

Dictée. — Vous avez été bons et charitables pour moi ; votre premier appel avait été entendu par moi dans le tombeau où j'étais enfermé, je vous en remercie de nouveau, car l'idée que je pouvais encore, après ma mort, entrer en relation avec des

vivants, m'a ouvert un grand horizon. Moi qui n'avais jamais pensé à mon âme ; moi qui me sentais vivre comme un animal et qui n'éprouvais jamais de bonheur intellectuel, j'ai commencé à comprendre qu'il fallait qu'il y eût dans la composition de mon être, quelque chose de plus qu'un corps. J'ai commencé à me douter que *le moi* n'était pas dans le corps que je voyais rongé par les vers, près de mon être véritable. Je vous remercie donc encore ; vous m'avez fait comprendre et moi-même et mon Créateur.

Remarque. — Cette dictée est bien faite pour attirer l'attention de tant d'hommes qui se refusent à croire à l'existence de l'âme humaine indépendante du corps. Cet homme, qui se sentait vivre comme un animal, voit dans son tombeau son corps, et il en conclut et avec raison, que son *moi* n'est pas ce corps *qu'il voit rongé par des vers*. Il y a là quelque chose d'affreux, mais de très-concluant.

16 août 1867.

NOTA. — Une dame amie avait reçu chez elle sa belle-sœur, femme intelligente mais incroyante, et elle désirait l'amener à comprendre la doctrine spirite. Voici ce qui nous fût dit à ce sujet.

Le guéridon dit : *Ecrivez.*

Dictée. — Nous vous avons déjà dit que l'on ne pouvait faire entrer de force le Spiritisme dans une tête humaine. Les personnes qui n'ont aucune

croyance subissent une triste épreuve, mais cependant la charité nous prescrit de chercher à les aider et de ne pas nous décourager si elles ne viennent pas tout de suite à l'idée religieuse. La personne dont il est question est sans croyance religieuse parce qu'elle a une intelligence assez développée pour avoir compris depuis longtemps le vide des dogmes qu'on lui a enseignés dans son jeune âge. Elle ne peut donc que très difficilement se remettre à l'idée de Dieu, dépouillée de tous les oripeaux que l'on désigne sous le nom de religion.

Que sa belle-sœur ne se décourage pas; qu'elle ne lui parle pas de ces choses devant des tiers; que seule à seule elle lui dise combien elle-même se trouve heureuse depuis qu'ayant commencé à étudier, non pas les manifestations Spirites, mais le fond de la doctrine, elle a pu juger de l'énorme différence qui existe entre le Spiritisme et tous les cultes.

Qu'elle lui cite quelques réponses bien choisies, parmi celles qu'elle possède; quelques dictées qui indique toute la simplicité, mais tout le consolant de la doctrine Spirite; et surtout, qu'après avoir parlé ainsi, elle reste plusieurs jours sans rien dire qui ait trait à ces matières. Qu'elle attende que la pauvre égarée vienne à elle et lui demande de l'éclairer.

Elle a besoin de croire, mais sa raison refuse les dogmes comme l'estomac refuse une nourriture indigeste et malsaine.

Patience et persévérance doivent être les deux vertus favorites de celle qui s'est donné un si noble but, et qui l'atteindra si elle suit nos conseils. Ses amis tâcheront d'ailleurs de l'aider.

MÊME SÉANCE

Le guéridon dit : *Je voudrais vous dicter. Ecrivez.*

Dictée. — Qu'attendez-vous pour commencer à écrire lorsqu'on vous a dit : *Ecrivez?* Pourquoi de nouveau interroger le guéridon ? Si, comme on vous l'a dit, vos fluides ne sont pas très harmoniques à ceux de l'Esprit qui veut vous dicter, votre main ne se mettra pas tout de suite à écrire. Si, au contraire, c'est un de vos amis habituels, si c'est un Esprit dont les fluides sont habitués à réagir sur les vôtres, qui se trouve près de vous, votre main commencera sans retard à suivre son impulsion.

Nous sommes si heureux quand nous trouvons un être humain terrestre doué de bon vouloir. Ne vous rappelez-vous pas qu'il est dit : « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Oh oui ! notre joie est grande lorsqu'un Esprit incarné veut bien nous écouter et correspondre avec nous. Nous ne cessons de chercher à influencer dans ce sens tous ceux d'entre vous que nous avons connus étant incarnés avec eux, parce que nous savons que nos conseils peuvent leur être profi-

tables ; mais notre peine est profonde quand nous trouvons une résistance obstinée à nos influences fluidiques et quand surtout nous voyons que les Esprits légers ou méchants sont mieux accueillis que nous.

Dites à la personne qui a à cœur de tourner vers le Spiritisme une de ses parentes, qu'elle parviendra à son but si elle est douce et persévérante ; mais que chaque fois qu'elle parlera de la doctrine Spirite, il faut qu'elle le fasse avec calme et sans vivacité. Quand on est convaincu d'une chose, il semble que tout le monde doit l'accepter. C'est là une erreur qui, bien souvent, fait du tort à l'idée la meilleure. Pour que votre voisin accepte et juge une chose comme vous, il faut qu'il la voie sous le même aspect, du même point de vue que vous. C'est en cela que consiste votre adresse ; c'est à placer adroitement à un bon point de vue la personne à qui vous voulez faire comprendre une vérité utile.

Surtout, que Mme P... ne se décourage pas ; que de temps à autre elle batte doucement en brèche l'incrédulité de sa parente et qu'elle sache attendre.

MÊME SÉANCE.

Une vieille dame de notre connaissance était morte depuis quelques mois. Cette personne ne croyait absolument à rien. Nous prions nos amis

de nous aider à nous mettre en rapport avec elle.

Avec le guéridon. — *Je vous remercie, vous avez pensé à moi. Votre prière m'a fait du bien. Vous êtes bons. Mon fils devrait étudier le spiritisme. Je voudrais que vous lui en parliez quand il reviendra.*

Etes-vous plus heureuse que la première fois que nous vous avons évoquée ?

Je souffre encore beaucoup. Priez pour moi, pour que Dieu me pardonne et que je devienne meilleure.

Etes-vous encore dans les ténèbres ? *Oui.*

Dans le tombeau ? *Oui, je vois mon corps et j'éprouve les tourments les plus affreux ; priez pour moi.*

Nota. — Il nous a été souvent dit par des Esprits malheureux (malheureux parce qu'ils avaient été réfractaires à toute croyance à une autre vie et à la dualité de l'être humain ; corps et âme), qu'ils étaient près de leur corps et qu'ils ne voyaient que lui ; ce qui était pour eux une terrible souffrance.

Il est probable que c'est là un moyen employé par l'équité divine, pour faire acquérir au matérialiste la preuve qu'il est autre chose qu'un corps et que son *moi* est distinct de son corps. J'en ai rapporté un autre exemple dans la dictée précédente du 15 août.

19 août 1867.

Par le guéridon : *Ecrivez*.

Dictée. — Vous ne pouvez pas penser à une chose dont vous n'avez nulle idée ; vous ne pouvez donc penser à l'avance à ce que vos amis vont vous dicter. C'est ce qu'il faut répondre à ceux qui vous accuseraient de préparer votre dictée par la pensée avant de commencer à l'écrire et de tarder d'écrire sous prétexte que vous n'êtes pas en rapport fluidique avec l'Esprit qui doit vous dicter.

Nous vous donnons ce conseil afin que vous ayez quelque chose à répondre, si vous le voulez bien, à ceux qui seraient dans un doute honnête à votre égard. Je dis : doute honnête, parce qu'à ceux qui, railleurs et sceptiques incorrigibles, ne veulent pas croire à la possibilité de la médiumnité, il n'y a rien à répondre, ne vous en donnez pas la peine. Considérez-les comme des frères égarés, comme des intelligences molles et paresseuses qui refusent le moindre travail.

Quand vous prenez un plaisir honnête et licite, vous n'allez pas vous informer si cela choque vos voisins ; vous les laissez s'amuser à leur guise et vous avez raison ; chacun est responsable de ses œuvres. Pourquoi donc tiendriez-vous compte des dires de ceux qui vous connaissent, quand il s'agit de spiritisme ? Vous croyez, parce que vous ressentez notre influence fluidique ; vous croyez, parce qu'il vous arrive souvent qu'en écrivant un

mot, vous ne savez pas le mot qui va suivre. Vous sentez qu'il y a là, quelque chose qui n'est pas vous.

Que ceux qui répètent sur tous les tons : que c'est impossible; qu'ils ne peuvent croire de pareilles choses, fassent comme vous ; qu'ils étudient.

Mais vous, qui éprouvez tant de bonheur à communiquer avec vos frères de l'erraticité, continuez à user de votre don et fortifiez-le par l'usage, par l'exercice.

MÊME SÉANCE.

Guéridon : *Luisita. Ecrivez.*

Dictée. — Je viens à vous parce que je vous aime. Vous craignez qu'on vous soupçonne de donner vos inspirations pour les nôtres. Vous avez affaire à deux catégories d'individus; ceux qui comme vous sont spirites convaincus et instruits; ceux-là, vous savez que vous n'avez pas à vous en occuper ; comme vous, ils croient à notre influence, parce que de même que vous ils la ressentent. Et non-seulement quand ils ont le crayon à la main, mais partout où ils se trouvent. Vous le savez bien, vous qui si souvent avez reçu des avertissements de ceux qui vous aiment, au moment où vous ne pensiez pas à eux.

Quant à la catégorie des hostiles au spiritisme, déjà l'on vous a dit de ne pas en prendre souci. Ils rient, ils se moquent, mais le moment viendra où

ils ne riront plus. Lorsque plongés dans les ténèbres après avoir quitté leur enveloppe terrestre plus ou moins usée, ils réfléchiront ; lorsque dans cette position si triste et si malheureuse, ils pourront comprendre que tout n'est pas fini pour eux, ce sera grâce à la pensée spirite qui sera venue, comme malgré eux les effleurer. Ce sera le spiritisme qui les sauvera du désespoir.

Combien d'êtres, en quittant leur corps terrestre, ont cru pendant longtemps devoir rester pour l'éternité dans ces épaisses ténèbres et dans l'isolément au milieu desquels ils étaient plongés. S'ils avaient eu l'idée de l'état spirite, ils auraient espéré et n'auraient pas tant souffert. Il a fallu, pour soulager ceux-là, que des amis de la vie spirite, vinssent, après un temps plus ou moins long, fixé par notre Père, faire leur éducation spirite, et la chose a été longue et difficile, car il est bien plus facile à l'être humain d'étudier certaines choses quand il est revêtu de son corps que quand il en est dépouillé.

22 août 1867.

Guéridon : *Vous voulez que ie vous dicte? Ecrivez.*

Dictée. — Ne nous croyez pas malheureux parce que nous sommes privés du corps terrestre dont vous êtes encore pourvus. Nous pouvons, sans fatigue aucune, nous transporter plus vite

que la pensée partout où nous savons que nous trouverons des sympathies. Nous sentons la pensée de tous ceux qui se rappellent de nous et cette sensation est un véritable appel. Nous ne pouvons mieux employer notre temps qu'en obéissant aux impulsions d'Esprits supérieurs à nous, qui nous commandent d'aider de nos conseils et de notre bonne influence, nos frères de la terre qui en ont besoin et qui sont dociles.

Nous vous le disons avec un grand bonheur, nous sommes heureux de trouver des Esprits bien disposés à nous écouter, et qui, négligeant les intérêts mondains, pensent chaque jour à leur existence future.

Nous venons plus souvent que vous ne le croyez, vous animer et vous soutenir; ne vous laissez donc jamais aller à la pensée que vous pouvez rester un seul instant sans conseil, sans protecteur:

23 août 1867.

Nota. — Une femme d'une trentaine d années, vivant dans un village des Alpes Maritimes, avec son vieux père, l'avait assassiné dans un moment de colère. Jugée, elle fut condamnée à mort et expia son crime dans le village qu'elle habitait.

Nous demandons à nos amis d'aider le père de cette femme, à communiquer avec nous.

Guéridon. — *Vous voulez communiquer avec le père de la condamnée? Ecrivez.*

Pouvons-nous savoir qui dictera ? *Vos amis.*

Dictée. — Nous ne pouvons vous faire communiquer avec le père de la condamnée, parce qu'il est dans une position trop inférieure et trop malheureuse pour que cette communication puisse lui être profitable ainsi qu'à vous. Cet homme a subi une cruelle punition terrestre, mais il avait à subir en outre une expiation longue et pénible dans le monde spirite. Vous vous étonnerez sans doute que la punition terrestre lui soit venue par la main d'une fille dénaturée. Pour elle aussi, ce sera une rude et bien cruelle expiation qu'elle ne comprendra que plus tard. Ne cherchons jamais à creuser la justice de Dieu, elle est et sera toujours impénétrable aux Esprits qui habitent les globes inférieurs comme la terre. Mais adorons en silence ses décrets et soyons charitables pour tous nos frères. Pensons seulement qu'il arrive que des Esprits des plus arriérés, mais pleins d'un triste orgueil, demandent à s'incarner au milieu de sociétés humaines qui, bien que très inférieures encore, sont cependant beaucoup trop avancées pour eux.

Le père et la fille ont eu cet orgueil ; au lieu de s'incarner parmi les peaux-rouges, où ils se seraient trouvés à l'unisson de leurs compatriotes, ils ont cru pouvoir s'équilibrer moralement avec les populations blanches de l'Europe ; ils se sont trompés, et ils expient l'un et l'autre leur fol orgueil. Priez pour eux.

MÊME SÉANCE.

Nous demandons à nos amis si nous pouvons communiquer avec un de mes amis, mort en mars 1866.

Le guéridon s'agite d'une manière douce et cadencée qui nous fait reconnaître à qui nous avons affaire, parce que c'est la manière habituelle de l'Esprit qui signe : *Luisita.*

Puis le guéridon dit : *Voulez-vous écrire? Je vous dicterai. Luisita.*

Dictée. — Votre ami, bien qu'assez élevé moralement et intellectuellement ne peut communiquer encore avec vous. Bientôt vous aurez ce plaisir ; ne vous tourmentez pas à son sujet ; il n'est pas malheureux, mais il est séquestré momentanément.

Chacun de nous a à rendre compte, à un moment donné, de fautes plus ou moins graves. Souvent, si l'on vous disait pourquoi tel ou tel est puni, vous trouveriez, en vous plaçant au point de vue terrestre, que Dieu est trop sévère. Quand vous aurez quitté votre enveloppe vous comprendrez mieux l'équité. Il ne faut pas juger les choses de la vie véritable par les mêmes yeux qui servent à apprécier les choses de la vie terrestre.

Plusieurs de vos amis que vous croyiez bons et presque irréprochables ne l'étaient pas, mais bientôt ils auront satisfait à la justice divine, et ce

sera pour vos amis de la vie spirite et pour moi en particulier, un véritable bonheur de les aider à se mettre avec vous en relation.

Nota. — A ce moment, désireux de poser quelques questions au moyen du guéridon, à l'Esprit qui me dicte, je cesse d'écrire et nous posons les mains sur le guéridon, qui dit : *pourquoi vous arrêter ?*

Il faut donc continuer à écrire ? Le guéridon répond : *Oui* d'une manière bien accentuée.

Dictée. — Vous avez toujours envie de causer par le guéridon, mais c'est pour nous, Esprits déjà épurés, une sorte de fatigue, ou pour mieux dire, de moyen désagréable que vous devez nous éviter. Vos amis aiment mieux communiquer avec vous le plus rapidement possible. Et encore, le moyen dont vous vous servez en ce moment, et qui peut vous sembler rapide, ne l'est guère. La preuve qu'il ne l'est pas, ce sont les fourmillements que vous ressentez dans les doigts lorsque ma pensée, arrivant rapide contre la vôtre, vos doigts n'ont pas assez de flexibilité pour écrire aussi vite que ma pensée. Vous comprenez ce que je veux dire.

Quand je vous dicte ou quand un autre de vos amis vous dicte, tâchez de bannir toute idée, toute pensée à vous. Soyez docile ; soyez disposé à recevoir nos pensées ; ayez une ferme volonté de

les recevoir et la chose ira avec une facilité qui vous étonnera et qui vous évitera toute fatigue.

En tout, il faut qu'il y ait de l'harmonie. C'est l'harmonie qui régit l'Univers. Dans les petites choses, dans les plus petites comme dans les plus grandes, quand il n'y a pas harmonie, il y a souffrance. Aussi, quand nos fluides sont, par l'effort combiné de nos deux volontés, en harmonie, vous recevez facilement; et au lieu de quelque chose de désagréable, vous éprouvez quelque chose d'agréable, de fraternel, qu'éprouve aussi, et d'abord, celui qui vous dicte. Je dis : d'abord, parce que vous, incarné terrestre, vous ne ressentez, quoi que vous fassiez, que le contrecoup de l'harmonie; elle vient à vous, des régions habitées par les Esprits, et nous sommes heureux de la déverser sur vous, comme sur tous les Esprits incarnés qui nous sont sympathiques.

Vous êtes fatigué; assez pour aujourd'hui. Au revoir frère que j'aime.



Deuxième partie

DEUXIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS

Un de mes confrères, le meilleur de mes amis, m'avait légué en mourant, une suite de dictées qui lui avaient été faites par sa femme, morte subitement dans un âge avancé, quelques années avant lui, et il m'avait autorisé à les publier dans le cas où je trouverais utile de le faire.

Un certain nombre de ces dictées portent avec elles des enseignements qui peuvent être profitables à tous, et peuvent aussi servir à faire comprendre l'utilité et le charme des rapports qui peuvent s'établir entre les êtres qui ont vécu avec nous, de notre vie. que nous avons aimés et qui ont quitté la vie terrestre avant nous.

Ce sont ces motifs qui m'ont décidé à les livrer à la publicité.

Mon vieil ami et sa femme étaient depuis plusieurs années des adeptes sérieux de la doctrine spirite. Un jour, la femme mourut subitement. Le premier moment fut terrible pour le mari ; mais bientôt, soutenu et encouragé par ses protecteurs invisibles, il comprit qu'il fallait subir courageusement la rude épreuve résultant de la perte de celle qu'il aimait et avec laquelle il

avait été heureux du bonheur terrestre pendant trente ans, Medium lui-même, il n'eut point besoin d'avoir recours à des étrangers pour se mettre en communication avec ses protecteurs ainsi qu'avec l'être chéri qui ne l'avait abandonné que corporellement, et il reçut successivement un certain nombre de dictées dont les plus intéressantes ont été insérées ci-après.

On pourra comprendre en les lisant, quelle immense consolation, quel bien-être on éprouve à correspondre avec les êtres aimés qui nous ont matériellement quitté, mais qui dans leur nouvel état restent près de nous, toujours disposés à nous donner de bons conseils ; à nous animer à faire le bien, et à nous corriger de nos défauts.

---

27 août 1868.

(Cette dictée fut faite à mon ami, trois jours après la mort de sa femme).

Dictée. — Courage ami! Tu en as besoin pour supporter sans chanceler, l'adversité qui te frappe. Ta femme chérie, cet Esprit que Dieu t'avait donné pour traverser avec toi, ton existence actuelle, se dégage et bientôt elle viendra te dire, mieux qu'elle ne l'a jamais fait, combien elle t'aimait, combien elle t'aime. Nous l'aiderons et tu ne perdras pas courage, car tu sauras par elle, ce qui te sera réservé, si docile à la voix de Dieu, interprêtée par ta conscience, tu soutiens jusqu'au bout les épreuves de ton incarnation.

Nous t'aimons; ne te décourage donc jamais; tu as des amis sûrs, et ils ne te laisseront pas tomber si tu as une volonté ferme de surmonter tous les obstacles. Fais ce que tu as toujours fait; obéis au devoir; il est tout tracé pour toi.

Tu as eu jusqu'à présent dans ta femme, un soutien, un protecteur; elle continuera à jouer près de toi le même rôle, si tu t'efforces de le mériter.

Patience, résignation, courage, telle doit être ta devise.

Au revoir ami. — Tes protecteurs.

30 août 1868.

Dictée. — Vous pouvez être tranquille à l'égard de votre sœur bien-aimée; elle ne peut

encore venir près de vous, vous dire combien elle est heureuse, mais bientôt elle y viendra.

Vous qui croyez, qui avez une foi si vive et si vraie, parce que cette foi n'est que le résultat d'une conviction basée sur le raisonnement, réjouissez-vous au lieu de pleurer. N'imitez pas les hommes qui ne voient l'éternité que dans le vague. Vous qui savez qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père, et que vous êtes destiné à parcourir, ainsi que nous tous, toutes ces demeures, vous ne devez pas vous laisser aller à la tristesse. Laissez-la aux faibles d'esprit qui croient à des dogmes surannés et basés sur des idées fausses. Votre bien aimée n'était point parfaite; qui donc l'est, sinon notre Père? Semblable à ces belles glaces qui, sur quelques-uns des points de leur surface ont des bulles, elle avait de légères imperfections; mais son cœur était aussi aimant, aussi charitable que celui de l'être humain le plus parfait.

30 août 1868, le soir.

Dictée. — Vous ne pouvez encore communiquer avec votre sœur bien-aimée. Prenez patience et bientôt notre sœur chérie viendra, attirée par votre pensée, par votre amour si sincère. Ne laissez pas les mauvais Esprits vous influencer ; tenez-vous en garde contre leurs suggestions perfides ; s'ils vous dominaient, vous seriez empêché

pour longtemps de vous réunir par la pensée avec votre bien aimée, qui ne peut encore venir vous dire son bonheur. Les souffrances qu'elle a traversées dans son incarnation dernière lui ont été comptées et son bonheur en sera plus pur et plus parfait.

Surtout ne faiblissez pas; n'ayez pas de ces défaillances humaines qui nous écartent. Soyez courageux ; votre isolément est triste, supportez-le comme une juste expiation, et vous aurez mérité de voir bientôt votre tristesse se changer en joie.

Courage ami, nous sommes près de vous, nous ne vous quittons pas.

Remarque. — Cette dictée et les deux précédentes ont quelque chose de doux et d'affectueux qui va à l'âme. Au milieu d'une douleur immense, causée par la mort si inattendue de l'être objet de toute son affection, le malheureux se sent soutenu et protégé contre sa douleur par des amis de l'espace qui ne le quitteront qu'au moment où celle qu'il regrette à tant de titres, pourra venir elle-même lui prodiguer ses consolations.

Que l'on compare cette situation avec celle d'un homme étranger à la doctrine spirite et subissant une pareille perte, et l'on pourra se rendre compte de l'excellence de cette doctrine. D'un côté le vague, et par conséquent le désespoir ; d'un autre côté, la certitude, l'appréciation nette de la situation, et un doux espoir dans l'avenir.

2 septembre 1868 ((le 9me jour après la mort).

Dictée. — Oui, mon ami, mon frère tant

aimé, je puis communiquer avec toi. Je t'ai laissé seul, en apparence, mais je suis et je serai bien plus souvent auprès de toi comme Esprit que je n'y étais lorsque j'étais emprisonnée dans mon corps matériel. Courage, mon bon mari, que j'ai tant aimé, que j'aime mieux maintenant qu'il m'est donné de te voir réellement. N'oublie jamais ma présence incessante près de toi; que cette pensée te serve à continuer à te conduire en homme dévoué et charitable. Je t'avais donné mon âme tout entière, mon Esprit tout entier, animé de la plus vive sympathie t'environnera jusqu'au dernier jour que tu passeras sur la terre. Espérance et courage, voilà ta devise à partir d'aujourd'hui.

Mon bonheur est grand; il est plus grand que jamais je n'aurais osé l'espérer, mais il est plus grand encore depuis que des Esprits bien supérieurs à moi, m'ont fait comprendre la belle mission qui m'avait été réservée. Tu as été bon pour moi et Dieu t'en récompensera, mais il m'avait donné à toi pour t'aider à traverser la vie si triste de ton incarnation. Nous avons vécu heureux ensemble, mais le bonheur terrestre est bien peu de chose, crois-le, en regard de ce qui nous est réservé.

Sois patient surtout; souvent j'ai comprimé tes mouvemens d'impatience; je n'ai pas réussi toujours; cependant tu as beaucoup modifié un caractère basé sur ton tempérament tumultueux.

Aime toujours celle qui fut ta compagne fidèle

dans sa dernière incarnation, et qui aujourd'hui peut dire sans orgueil, qu'elle a reçu la douce mission d'être ton guide et ton appui. Tu es spirite, cela seul doit écarter de toi toute tristesse. Laisse aux hommes qui ne croient à rien, les larmes qui amollissent. Lève ton regard vers l'immensité et ne te laisse jamais décourager par l'adversité.

Je te donne le baiser de la plus tendre affection et du dévouement le plus complet.

Je t'aime.

Remarque. — Est-il rien de comparable à cette dictée ? Est-il rien de plus affectueux et qui démontre mieux l'attachement profond et véritable qu'avait la défunte pour son mari ? Que sont toutes les consolations venant des incarnés terrestres, auprès de ces phrases si affectueuses, si suaves ? N'y a-t-il pas dans cette déclaration de dévouement et de protection, quelque chose qui console et qui charme tout à la fois ? Cette femme qui, de son vivant, n'avait qu'un but : rendre son mari heureux, reçoit immédiatement après sa mort terrestre, en récompense de sa bonté, l'autorisation de ne plus le quitter et la douce mission de le guider, de le protéger. Peut-il y avoir quelque chose qui calme mieux la plus profonde douleur ?

3 septembre 1868.

Dictée. — Mon bon mari que j'aime, ne te sers pas du guéridon pour causer avec moi, sois tranquille, je te dirai tout ce que tu voudras ; je te

donnerai tous les conseils qui pourront te diriger dans ton existence matérielle. Sans doute, je ne descendrai pas dans de petits détails, mais je te donnerai des avis quant aux choses qui en valent la peine.

Merci de penser si souvent à moi. Ma pensée t'enveloppe et je suis heureuse en ce moment, de voir la sympathie que te montrent deux personnes que j'ai beaucoup aimées, bien que n'ayant pas eu occasion de les voir souvent.

Courage, mon ami ; je te parlerai de plusieurs que tu as aimés. Ne t'afflige pas surtout, parce que tu me forcerais à m'éloigner. Tu me reprochais quelquefois de ne pas rester assez souvent avec toi ; maintenant j'y serai toujours si tu es bien bon et si tu acceptes le sacrifice que notre Père t'a imposé.

5 septembre 1868.

Dictée. —Mon ami je t'aime parce que ta foi au spiritisme te soutient et empêche toute défaillance de ton esprit. Tu as laissé de côté les larmes et la tristesse, parce que tu as compris que cela m'éloignerait de toi ; merci, mon bien-aimé mari.

Je ne t'ai pas quitté un seul instant depuis que j'ai reçu la mission tant désirée de te guider. Pense à moi souvent et tu ne t'écarteras jamais du droit chemin; et surtout ne te préoccupe jamais de questions qui ne t'intéressent en aucune manière

et qui n'apporteraient que le trouble dans ton esprit.

Ta sœur que tu as rendu si heureuse, te voit ; elle te guide et, même pendant ton sommeil, elle ne s'éloigne jamais de toi.

Je t'aime et je te donne le baiser de l'attachement le plus sincère.

9 septembre 1868.

Dictée. — Evite d'avoir des discussions spirites avec des personnes qui veulent chercher partout un sens caché, mystique. Dieu, la droiture, la justice même, n'a point donné aux hommes tant et de si grands problèmes à résoudre. Tous les réformateurs, tous les missionnaires de Dieu sur la planète Terre, ont parlé le langage de leur époque ; ils ont été compris comme ils devaient l'être. Mais lorsqu'on veut maintenant expliquer par le langage simple, facile et clair de l'époque actuelle, un langage énigmatique des temps anciens, l'on ne réussit qu'à jeter le doute dans bien des esprits.

Ecouter simplement et avec bon vouloir, la voix de la conscience, et adorer notre Créateur, tout est là ; et il n'est pas besoin pour cela de déchiffrer des hiéroglyphes.

Je t'aime, car tu fais ton possible pour bannir toute tristesse. Continue à en agir ainsi et je tâcherai de te rendre tous les services qui

dépendront de moi et qui pourront t'éviter les ennuis inséparables de ta nouvelle position. Tu es plein de confiance en notre Père, tu as raison, il ne t'abandonnera pas. A-t-il jamais délaissé une seule de ses créatures, même celles qui l'outragent? Pourquoi donc te délaisserait-il, toi si plein de foi en lui et de résignation ?

Je t'aime.

10 septembre 1868.

Dictée. — On ne doit pas s'arrêter à de misérables questions de prééminence de culte, quand on comprend réellement la loi de Dieu. On ne doit pas non plus tenir compte du culte d'un homme pour lui accorder sa confiance. Aussi, tu es dans le vrai quand tu penses que ces questions sont en quelque sorte frivoles et ne doivent jamais préoccuper les hommes dont l'intelligence et les vues sont élevées.

Combien je te remercie de causer souvent avec moi. J'éprouve tant de bonheur à me mettre en communication directe avec toi le plus souvent possible; car enfin, si Dieu m'a fait une grande faveur en me donnant la mission de te guider, cette faveur se complète par les communications. Tu entends bien, à la vérité, ma voix qui parle à ta conscience, mais cela ne me suffit pas. Il me faut plus; il faut que je puisse guider tes doigts. C'est à toi à me servir de porte-crayon, et tu le

feras souvent, n'est-ce pas mon ami ? Toi qui cherchais si souvent ce qui pouvait me faire plaisir quand j'habitais mon corps, tu tâcheras aussi, je n'en doute pas, de me procurer souvent, bien souvent le bonheur de te faire écrire.

11 septembre 1868.

Dictée. — Mon ami, tu es un si excellent frère que je ne puis m'empêcher de remercier à chaque instant mes protecteurs de m'avoir confié le soin de te guider. Oh ! Combien je suis heureuse d'avoir terminé cette incarnation pendant laquelle j'ai souffert parce que je devais encore expier, et d'être rentrée dans la vie spirite, où je puis te servir de soutien et de guide. Nous avons été ensemble heureux, du bonheur terrestre, mais nous serons plus heureux encore des relations spirites que nous aurons maintenant si tu continues à te conduire en homme courageux.

Mon cher ami, combien je regrette que nous ne soyions pas partis ensemble ; que tu n'aies pas laissé, en même temps que moi, ton enveloppe matérielle. Nous avions été heureux ensemble, nous aurions continué à l'être, mais d'un bonheur plus réel.

Madame F... et d'autres bons Esprits sont venus me recevoir lors de mon dégagement et ils m'ont initié à la vie spirite erratique supérieure dont j'avais déjà une faible idée, d'après les con-

versations que nous avions eues ensemble pendant mon incarnation terrestre.

Je ne puis assez remercier tous les bons Esprits qui sont venus me donner la bienvenue.

Je ne te dis pas : adieu ; mais : je t'aime.

12 septembre 1868.

Dictée. — Tu ne peux, mon cher ami, mon frère tant aimé, te faire une idée de mon bonheur quand je communique avec toi. J'étais heureuse quand je me suis sentie dégagée, débarrassée des entraves de mon corps matériel ; mais ce bonheur n'est rien en comparaison de celui que j'ai ressenti à la pensée de pouvoir rester près de toi et surtout de pouvoir être avec toi en relation directe très souvent.

Combien nos guides ont été bons pour moi ; tu ne peux comprendre cela, toi qui es empêché par ton corps matériel ; mais crois bien qu'il y a quelque chose de délicieusement bon, à sentir qu'on vivra toujours auprès de celui qu'on a tant aimé, pour lequel aucun sacrifice n'aurait coûté. Sur votre terre on ne comprend pas le mot : Charité. Ce mot a une signification admirable ; il veut dire : amour, amitié ; compassion pour celui qui souffre ; désir de soulager la misère du pauvre ; pardon des offenses reçues. La charité est le pivot de toutes les humanités. Partout où vit une société humaine, il y a charité, c'est à dire, lien affectueux.

Oh! mon bon mari! N'oublie jamais que la vie éternelle, c'est l'amour éternel, et que celui dont le cœur reste insensible aux douleurs des autres, celui-là est un être des plus inférieurs qui aura besoin de se réincarner bien des fois. Ne te tourmente pas, mon ami, ton cœur est charitable, tu n'auras pas grand'chose à acquérir de ce côté.

Je t'aime.

Remarque. — Nous trouvons ici une définition complète de la *charité* et qui nous la fait bien comprendre.

Cette vertu, si peu pratiquée sur terre. caractérise sans doute complètement les humanités habitants des planètes plus avancées que la nôtre.

Combien il y a encore à faire pour que la charité devienne la règle parmi nous.

14 septembre 1868.

Dictée. — Mon bon mari que j'aime, merci de me donner le bonheur, toujours tant désiré, de causer avec toi. Tu ne peux, aussi bien que moi comprendre ce qu'ont de charme pour un Esprit désincarné, heureux ou malheureux, les communications, avec ses frères habitant la terre en corps matériel. Nous aussi, Esprits heureux, nous vivons autour de la planète Terre, puisque nous y appartenons jusqu'à ce qu'il nous soit permis de la quitter pour monter sur une planète meilleure. Je ne quitterai, quant à ce qui me concerne, la planète que tu habites encore, que quand tu seras

délivré. J'en ai reçu l'assurance en même temps que j'ai reçu la si douce mission de te guider, de te servir de compagne spirituelle. C'est une sorte de maternité que j'exerce dès maintenant sur toi que j'ai tant aimé quand j'habitais mon enveloppe périssable.

Oh! Merci, mon ami, de penser si souvent à moi; tu ne te doutes pas de l'effet si bon, si agréable que me produit le choc de ta pensée fraternelle, lorsqu'elle vient m'atteindre. Crois bien que je participe encore à toutes tes joies, à tous tes chagrins, beaucoup mieux que quand je vivais de ta vie. Alors, je ne faisais que soupçonner, que deviner ce qui se passait dans ton âme; et lorsque je voyais ton front assombri, je m'efforçais de ranimer ton courage. Maintenant, je *vois* ton âme, tu peux souligner le mot; oui, je vois ton âme dans ses replis les plus secrets, et par conséquent, ma pensée, toujours bienveillante pour mon ami, se dirigera constamment vers le point vulnérable, vers la partie malade de ton cœur.

J'ai été bonne pour toi, autant que mon imperfection me le permettait; aujourd'hui je serai meilleure, car je ne suis plus entourée de cette matière si lourde qui entrave toutes nos facultés, malgré notre désir de bien faire.

Je t'aime.

16 septembre 1868.

Dictée — Pourquoi ces moments de tristesse, de découragement ? Pourquoi, toi qui jusqu'à présent, as été courageux, ne le serais-tu plus ? Regarde ce qui t'environne, toi qui comprends la vie véritable, et ne te mets point en peine des souffrances qui voudraient t'envahir et t'absorber. Tu connais la vie future, tu sais que je suis heureuse ; crois-tu que pour cela je t'aie oublié ? Crois-tu qu'un seul instant j'aie cessé de m'occuper de toi ? N'aie donc plus de ces découragements qui m'écarteraient de toi. Accepte avec confiance ce qui te semble un mal et qui ne sera qu'un bien pour toi, puisque cela te détachera de plus en plus des choses misérables de la vie terrestre. Je t'aime : je suis près de toi ; tu ne peux en vouloir plus. Mon frère tant aimé, ne crois pas que tu sois seul au monde. Tu sais apprécier l'Esprit et la matière ; c'est la matière qui t'allourdit ; tourne-toi du côté de l'Esprit et tu ne connaîtras aucune espèce de déception.

Mon frère que j'aime, sois spirite, ne t'inquiète pas de m'avoir matériellement perdue ; mon Esprit te protège, appuyé et aidé par des Esprits qui nous aiment tous les deux. Sois calme, et qu'en aucune circonstance le découragement ne te domine.

Je t'aime.

19 septembre 1868.

Dictée. — Combien je suis heureuse ; tu as

pensé à recevoir ce matin mes inspirations; j'ai tant de choses à te dire. Pourquoi chaque jour ne pas prendre ton crayon? Tu me rendrais si contente. Mon bien-aimé pour l'éternité; oh! ne sois point paresseux à écrire, je t'en prie.

Tu as des désagréments autour de toi, tâche d'avoir de la patience. Tu sais que personne sur terre n'est parfait; tes tracas auront un terme. Bientôt tu n'auras plus autant de soucis, mais alors ton isolement se fera mieux sentir. Cependant comme tu sais que je ne te quitte jamais, ton isolement ne sera que matériel, et toi qui es spirite, tu sauras faire la part de la matière et celle de l'Esprit.

Merci, ami bon et dévoué. Combien je suis heureuse maintenant que je vois ton cœur. Crois-moi, mon bien-aimé, l'amour qu'on a les uns pour les autres surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer de bon, et en se mettant au point de vue de la Charité, c'est à dire de l'amour universel, il faut plaindre beaucoup ceux qui ne savent pas aimer, et qui ne sentent ni le besoin d'aimer, ni celui d'être aimé.

Ton Esprit est inquiet en ce moment; tu es tourmenté sans savoir pourquoi. C'est que tu n'es jamais seul. Moi, je suis toujours près de toi, je te l'ai dit; mais indépendamment de moi, il y a autour de toi une foule d'Esprits de toute espèce, et la plupart sont pitoyablement mauvais. Tu as

parfois traversé les bois, tu t'y es vu enveloppé de moucherons qui voltigeaient autour de ton visage. Eh bien ! les Esprits qui t'entourent forment une sorte d'essaim pareil, et en ta qualité de medium, ils se sentent, pour ainsi dire, attirés plutôt vers toi qu'ils ne le seraient vers les individus chez lesquels aucun don de mediumnité n'est développé. Seulement, bien qu'ils voient que tes fluides sont susceptibles de se combiner à des fluides d'Esprits désincarnés, ils comprennent que leurs fluides sont trop grossiers pour s'allier aux tiens ; mais cela ne les empêche pas de chercher autant qu'ils le peuvent à t'inspirer de mauvaises pensées.

Donc, prends garde ; tu sais que je suis ton guide et ton protecteur, mais sans ton libre arbitre bien employé, je ne puis rien pour toi.

Je t'aime.

Remarque. — La dernière partie de cette dictée est bien faite pour attirer l'attention. Elle nous prouve que nous devons constamment nous tenir en garde contre les Esprits méchants ou autres, de mauvais aloi, qui ne nous entourent que dans le but de nous suggérer des pensées mauvaises quelconques, et que, tout en priant pour eux, nous devons nous servir de notre libre arbitre pour les tenir à distance et pour leur faire comprendre qu'ils perdent leur temps.

21 septembre 1868.

Dictée. — Mon ami, tu viens de céder à mon

inspiration et je t'en remercie. J'éprouve si souvent le besoin de te redire que je t'aime, mais mieux que je ne t'aimais quand j'étais incarnée. Maintenant, ce que je ressens pour toi, c'est un ardent désir de te voir te perfectionner, te dématérialiser, laisser de côté toutes les étroites vues humaines terrestres. Tel est maintenant l'amour nouveau que j'ai pour toi. C'est une des applications de la Charité, qui en a des milliers.

Je t'aime avec l'idée de te voir bientôt heureux du même bonheur que moi. Il faudrait, en vérité, que l'on eût deux expressions différentes pour exprimer deux choses si peu semblables : le bonheur terrestre, et le bonheur de la vie de l'Esprit.

Ici, nous sommes heureux, non-seulement de notre bonheur lui-même, mais de la pensée que ce bonheur sera toujours aussi grand, toujours aussi fort, jusqu'à ce que par suite d'une incarnation que nous solliciterons comme une grande faveur, nous montions à une planète un peu moins désagréable que celle que tu habites encore.

Sur terre, on croit être heureux, mais on ne l'est jamais, car on a toujours quelque chose qui dit que ce bonheur est fugitif ; qu'il ne durera pas. Et si, d'un autre côté, il dure longtemps, la satiété arrive et l'on cherche à passer à un autre bonheur.

Je t'aime.

Remarque. — Rien n'est plus vrai que cette définition du bonheur terrestre. Ou quelque chose de fugitif, et ce n'est pas là ce qu'on peut appeler du bonheur, puisqu'il ne dure pas; ou bien, quelque chose qui dure trop et qui amène la satiété, ce qui est l'opposé du bonheur.

22 septembre 1868.

Dictée. — Mon ami, mon bon frère, pourquoi cet abattement ? Pourquoi cette profonde tristesse ? N'es-tu pas toujours avec moi ; ne suis-je pas ton appui contre l'adversité ? Oh ! mon ami, je t'en conjure ne te laisse pas aller à des pensées qui t'attristent et qui tendent à m'éloigner, malgré tout mon désir de rester près de toi. Crois bien que si tu écoutes mes avis, jamais la tristesse ne s'emparera de ton âme. Je suis si heureuse ; n'es-tu donc pas heureux aussi de me savoir affranchie des maux de la vie terrestre. Tu cherchais constamment à m'éviter tout espèce de souffrance, maintenant tu n'as plus à t'occuper de me procurer du bien-être. J'ai plus que je ne pouvais désirer, sois donc heureux de mon bonheur, qui est si complet que je ne puis te le décrire, car tu ne le saurais comprendre.

Allons ami, du courage. Tu l'as dit bien des fois : c'est dans l'adversité que l'on reconnaît l'homme fort. Sois donc cet homme ; sois énergique, toi qui as tant d'énergie dans le caractère. Ne recule devant rien de ce qui pourrait t'affliger;

car rien ne t'affligeras si tu mets en Dieu une confiance absolue.

Je ne puis aujourd'hui te parler d'amis dont tu désires connaître le sort. Plus tard, je t'en entretiendrai, car en ce moment ta tristesse me fait mal et tu ne pourrais recevoir une dictée telle que mon cœur voudrait te la faire. Courage, mon ami; je t'aime et t'aimerai toujours et te soutiendrai si tu veux m'aider un peu.

Il y a et il y aura encore pour toi de pénibles journées à passer. Tu sais que nous les passons ensemble; n'es-tu donc pas content de cette persuasion que je ne te quitte ni le jour ni la nuit?

Je t'aime.

23 septembre 1868.

Dictée. — Mon bon frère chéri, tu m'avais laissé espérer que tu me prêterais ta main pour te dire quelque chose qui pût adoucir la peine que tu éprouves de m'avoir vu matériellement disparaître d'auprès de toi. C'est cette promesse, ou pour mieux dire, cet espoir qui me font te donner la pensée de prendre ton crayon. Tu sais que tu me fais tant de bien en écrivant sous ma dictée ; pourquoi hésiterais-tu à me procurer ce bonheur ?

Ne fais pas comme tant de personnes qui ont vite oublié leurs morts. Il me semble impossible que jamais tu m'oublies, toi qui m'aimais tant, toi

qui m'aimes encore si véritablement, car je vois les sentiments que tu as pour moi.

Nous ne pouvons plus nous entretenir par la parole, comme nous le faisions avec tant de charme pour moi ; mais nos Esprits, bien que le tien soit encore asservi par la matière, peuvent se communiquer l'un à l'autre bien plus réellement, plus intimement qu'autrefois. Usons donc de ce moyen si prompt et si sûr, et ne faisons pas comme tant d'êtres humains égoïstes qui oublient si facilement ceux qu'ils prétendent avoir aimés. Mon ami, laisse ta sœur, celle qui a pour toi aujourd'hui un véritable amour maternel, laisse-la te dire, te répéter qu'elle t'aime et qu'elle veillera à ce que rien de fâcheux ne t'arrive ; qu'elle restera toujours près de toi, attendant les bonnes inspirations de ton libre arbitre, qui te porteront à l'écouter dans tout ce qu'elle te dira de bon, à l'effet de te perfectionner.

Je t'aime.

24 septembre 1868.

Dictée. — Mon ami ! tu as écrit une lettre qui fera bien plaisir à ceux à qui tu l'adresses ; elle leur prouvera que je suis près de toi, que je ne te quitte jamais et ils comprendront que tu es moins triste depuis que tu as apprécié notre véritable position relative.

Tu n'oublieras jamais, mon bon frère, d'élever

une pensée de reconnaissance vers notre Père, quand tu te sentiras entouré de mon influence, de mon action fluidique bienveillante. Remercions-le toujours tous deux de sa bonté à notre égard ; il nous avait unis matériellement il y a vingt-huit ans, aujourd'hui, il permet qu'une union plus intime encore, au point de vue de l'Esprit, de l'intelligence, de la moralité, existe entre nous deux.

Tu as été plus calme aujourd'hui ; tu as fait effort sur toi pour repousser la tristesse ; tu t'habitueras à me sentir près de toi, surtout si chaque jour tu te prêtes à nos relations fluidiques plus intimes, par la dictée. Si chaque jour, tes fluides et les miens se combinent ainsi, ne fut-ce que pendant quelques instants, il en résultera pour toi au bout de quelque temps un grand calme. Ce sera une véritable action magnétique que tu recevras de moi, et tu peux être sûr que je tâcherai de la rendre la plus bienfaisante possible. J'y serai au surplus aidé par nos amis les Esprits qui nous protègent depuis si longtemps et au nombre desquels je vois ta bonne mère, L.....a, Mme F....n, et plusieurs autres.

Mon frère est toujours dans les ténèbres. Prie pour lui ; de mon côté, je prie et d'autres bons Esprits avec moi. Il ne comprend pas encore ce que sa dernière incarnation a eu de fâcheux pour lui, par sa nullité. Il n'a progressé ni en intel-

ligence, ni en moralité; il s'est enrichi et voilà tout. Dans sa vie actuelle, les richesses et les honneurs ne comptent pas. Prions donc pour lui et pour tant d'autres aveugles.

Je t'aime.

27 septembre 1868.

Dictée. — Mon bon frère, tu as raison de m'associer à tes prières pour les Esprits souffrants. Fais-le toujours et sois sûr que chaque fois, je serai près de toi et que je m'unirai à toi pour demander l'indulgence de notre Père pour ces Esprits souffrants et arriérés.

Tu as été attristé il n'y a qu'un instant en entendant un vieillard émettre des idées tout à fait arriérées à propos de l'espèce humaine terrestre. Combien d'hommes ne comprendront qu'après plusieurs incarnations, le but de l'humanité terrestre. Combien quittent chaque jour la terre et abandonnent leur enveloppe matérielle dans des sentimens bien peu en harmonie avec le progrès universel. Plaignons-les et prions pour eux.

Mon bon frère, tu sais que tu me procures un grand bonheur en prenant chaque jour ton crayon, et tu le fais parce que tu m'aimes. Tâche de ne jamais perdre de vue ton avenir; je sais que souvent tu éprouves le désir de monter, de quitter les régions si inférieures que tu habites. Tu avais

à expier, tu avais à te corriger ; emploie bien le peu de temps qui te reste dans ta présente incarnation et tu pourras espérer de monter, de quitter la terre. Quel moment heureux que celui où, ensemble nous pourrons quitter pour toujours cette lourde atmosphère. Quel bonheur véritable ne ressentirons nous pas quand nous pourrons nous élever vers une nouvelle patrie ; vers une humanité plus avancée, plus imbue de l'idée de Charité. Oh ! mon ami, ne perdons jamais de vue cette ascension, qui nous sera donnée comme une récompense de notre fidélité à obéir à la loi de Charité.

Je t'aime.

29 septembre 1868.

Dictée. — Tu as fait un acte religieux en allant au cimetière ; je t'en remercie. Honorer la dépouille de ceux qui sont passés dans la vie spirite, est une bonne chose, en ce sens que cela nous rappelle notre fin terrestre et nous fait penser à nous améliorer.

Tu as sagement agi en n'entourant ma tombe que d'ornements modestes ; tu as compris ma pensée. Tu donneras à des frères malheureux et souffrants l'argent que tu aurais fort mal employé à un luxe funéraire inutile.

Ne laisse passer aucun jour sans recevoir mes inspirations, j'aurai souvent des conseils à te don-

ner ; j'aurai aussi des questions Spirites à élucider à ton profit. Aime toujours celle qni fut ta compagne et qui est ton guide et ton protecteur.

Je t'aime.

Remarque. — Cette dictée nous apprend qu'il ne faut jamais obéir à un sentiment de vanité à propos des honneurs funèbres. Quand on comprend bien la doctrine spirite, on se rend parfaitement compte que la dépouille corporelle n'est rien et que l'Esprit est tout ; que par conséquent il faut traiter avec respect cette matière corporelle qui a servi plus ou moins longtemps à l'Esprit, mais qu'il est parfaitement inutile de faire pour elle des dépenses qui peuvent être utilement employées à soulager des pauvres.

3 octobre 1868.

Dictée. — Mon bon ami, combien de soucis, combien de tracas viennent te tourmenter. Pardonne moi si avant de te quitter je n'ai pas laissé tout en état de manière à t'éviter tous les désagréments qui t'ennuient, toi si étranger à toutes les mesquines préoccupations de la vie animale. Si j'avais pu prévoir que je te quitterais si promptement, j'aurais redoublé de zèle. Merci mon bon frère d'avoir de la patience ; c'est ton côté faible que l'impatience, saisis bravement toutes les occasions de mater ton esprit tumultueux. Chaque fois que tu sentiras la patience t'échapper, pense à celle qui t'aime maternellement et qui fait tout ce qu'elle peut pour t'aider à te corriger de tes défauts.

Tu as rempli hier un pieux devoir sur ma tombe ; merci mon frère bien aimé. Je t'ai dit déjà que ces honneurs rendus aux morts terrestres étaient choses de convenance humaine plutôt que choses véritablement religieuses. Cependaut elles ont leur bon côté en ce qu'elles rappellent à ceux qui sont encore emprisonnés dans leur lourde enveloppe, que bientôt ils la perdront, et qu'ils doivent s'en servir pour s'améliorer, en attendant qu'ils entrent dans la vie Spirite.

Je t'aime.

5 octobre 1868.

Dictée. — Mon bon frère chéri, tu n'as pas été bon pour moi hier, tu ne m'as pas laissé te dire ma pensée. Tu as beaucoup à faire, c'est vrai, mais il est facile de trouver dans toute une journée quinze à vingt minutes pour recevoir les inspirations de sa sœur, de celle qui t'aime autant qu'il est possible d'aimer. Tu as, je le sais, parfois encore des doutes ; tu ne peux que si difficilement croire à ton don de médiumnité par l'écriture, que tu deviens par cela même ingrat envers nos amis qui t'ont aidé à acquérir cette faculté. Je ferai, pour ma part, tout ce qu'il sera possible de faire pour te persuader ; j'agirai sur toi fluidiquement dans ce sens, le plus souvent et le plus énergiquement possible ; mais il faut au moins m'aider par ta bonne volonté et par ta persévérance. Si tu ne crois pas fermement, désire au moins fermement, et sois

assuré qu'en t'exerçant chaque jour, tu en arriveras non seulement à écrire beaucoup plus facilement, mais à sentir et à comprendre ton pouvoir médianimique mieux que tu ne le sens et que tu ne le comprends maintenant ; et cette plus grande facilité, cette plus grande compréhension amèneront chez toi la conviction. Relis souvent cette dictée. cela te rappellera ce qu'il faut faire et pourquoi il faut le faire.

Et n'oublie jamais ta bonne sœur, qui se réjouira toujours de tout ce qui pourra rasséréner ton pauvre cœur, et qui s'affligera de tout ce qui te sera contraire.

Je t'aime.

8 octobre 1868.

Dictée. — Mon ami tu fais bien de prendre ton crayon, car j'ai toujours quelque chose à te dire. Tu te rappelles avec plaisir le temps où nous étions si heureux de pouvoir être ensemble et causer longuement. Ce temps peut durer encore pour toi, si tu le veux, car je suis toujours près de toi, disposée à te parler ; je suis toujours près de toi, veillant sur toi comme une sœur, comme une mère aimante et dévouée ; veillant à écarter, dans la limite du possible, tout ce qui pourrait te causer de la peine, tout ce qui pourrait te nuire. Ne crains jamais de me consulter, je tâcherai de t'éclairer sur tes véritables intérêts, non sur tes intérêts matériels, je vois dans ton cœur que tu fais le même cas que moi, des intérêts matériels.

Ne te décourage jamais. Au moment où tu pourrais croire tes intérêts matériels compromis, tout s'arrange; et tu te serais tourmenté inutilement. Ce ne serait pas faire preuve de sagesse; au contraire.

Je t'aime.

13 octobre 1868.

Dictée. — Oui, j'ai prié avec toi, pour tous les malheureux qui souffrent. Parmi eux, il y en a deux pour lesquels, ainsi que toi, j'ai spécialement prié. Ceux-là ont bien besoin de nos prières et sois assuré qu'ils en ressentent beaucoup de soulagement. Tu ne saurais t'imaginer, mon ami, combien nos prières leur sont utiles. Ils sont toujours dans les ténèbres et ne comprennent point encore pourquoi ils sont ainsi isolés. Ils se doutent bien qu'ils n'ont pas obéi à la loi de Charité de notre Père, mais tout est confus dans leur intelligence si voilée. Prions donc pour eux souvent et avec un vrai désir d'abréger leurs souffrances.

Sois assuré, ami si cher à mon cœur, que je ferai mon possible pour t'aider en toutes choses. Pense souvent que tu dois encore expier, et une expiation devient inutile quand elle n'est pas courageusement supportée. Accepte la sans murmure, sans défaillance; ne te rebute pas, bientôt toutes tes peines auront un terme, même dans ton existence actuelle, et un rayon de bonheur luira sur toi, en attendant que le soleil de la grande récompense te réchauffe.

Oh! mon ami combien je t'aime, mais combien aussi cette douce affection diffère des sentiments terrestres que j'avais pour toi. Ce que je ressens est une affection sans nom sur votre terre, c'est quelque chose de maternel et de fraternel tout à la fois.

15 octobre 1868.

Dictée. — Mon ami, mon bon frère, je te remercie du courage et de la résignation dont tu fais preuve. Non seulement ces vertus te sont profitables à toi-même, mais encore elles contribuent à mon bonheur. Merci donc, toi que j'aime, merci de prendre sur toi autant que tu le fais. Tu comprendras plus tard tout le bien que tu me fais. Tu comprendras aussi combien tu gagnes à te conduire ainsi.

Tu ne laisses échapper aucune occasion de dire ce que tu penses au point de vue religieux ; en cela aussi tu accumules des trésors de récompense. Je t'ai prié d'être fort contre l'adversité, tu as obéi à la prière de ton amie, merci. Si je pouvais t'en aimer davantage, je le ferais, mais cela m'est impossible, car mon affection pour toi, est ce qu'elle a toujours été : complète.

Tu as cherché à faire comprendre le spiritisme à une âme affolée par les dogmes catholiques. Tu auras de la peine à faire entendre raison à cet esprit sans boussole. Sois bon, sois doux dans tes

enseignemens, tu sais que par la douceur on obtient beaucoup.

Ne te tourmente jamais; tu sais que tout vient à point à qui sait attendre. Ton avenir bientôt se dessinera mieux. Supporte les coups d'épingles. Ris-en, c'est ce que tu as de mieux à faire.

Nos amis m'aident à te conseiller; ils sont si bons pour nous deux; ils nous ont voué un amour fraternel et ne se départiront pas de leur affection, si tu continues à faire contre fortuue bon cœur.

Si tu pouvais, ainsi que je le fais, comprendre ce qu'est la charité, c'est à dire l'amour de ses semblables, tu serais parfaitement insensible aux misères de ton existence.

Je t'aime.

16 octobre 1868.

Dictée. — Mon ami tu as toujours des contrariétés; tu les supportes à peu près patiemment; tâche de faire mieux encore. La piqure d'un insecte renverse-t-elle l'homme vigoureux? Pourquoi donc ces coups d'épingles qui se succèdent à chaque instant dans la vie terrestre, te renverseraient-ils? Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est une belle devise, tâche de te la rappeler.

Tu as pensé ce matin à la manière si rapide avec laquelle j'ai été matériellement séparée de toi. Tu ne te rends pas compte de la raison de cette séparation si foudroyante. Tu sais cependant

qu'à un certain âge corporel, on est sujet à ces sorte de morts ; j'y étais prédestinée par ma constitution. Tu as cherché à m'éviter cette fin corporelle, tu as fait ton devoir ; mais mes protecteurs voient plus loin et mieux que nous ; et d'ailleurs d'après ce qu'ils m'ont fait connaître, j'avais assez expié corporellement, depuis quelques années surtout, pour mériter d'être exemptée d'une dernière maladie longue et pénible et d'une agonie non moins pénible.

Pour toi, le coup a été fort, mais en y réfléchissant, tu comprendras que tu aurais plus souffert encore si tu m'avais vû souffrir plus ou moins longtemps. Tout est donc pour le mieux.

La destinée de l'homme terrestre est la souffrance; sur d'autres sphères il vit pour s'instruire et non pour expier. Là tout est beau, tout est bon. Là quand on a parcouru les phases d'une incarnation, on quitte ses proches et ses amis avec plus de tranquillité, plus de calme que l'on n'en éprouve sur la terre quand il s'agit de faire un voyage d'un jour et de subir une courte séparation.

Sur ces planètes heureuses, les humanités ne souffrent plus ; le départ est facile parce qu'on sait qu'on ne s'éloigne pas les uns des autres pour longtemps, et aussi parce qu'on sait qu'on ne quitte ses amis quo pour aller les attendre dans une situation meilleure. On félicite celui qui part le premier et l'on a hâte d'aller le retrouver. Il

n'est est point ainsi sur votre terre, excepté pour ceux qui comprennent les vies successives, comme les spirites.

Je t'aime.

19 octobre 1868.

Dictée. — Oui mon ami, c'est bien moi qui t'ai dicté hier soir ; tu doutes toujours. Pourquoi ne penses-tu pas que comme je t'ai aimé en vivant près de toi de ta vie, je puis encore t'aimer et faire pour toi tout ce qu'il m'est possible dans ton intérêt ? Pourquoi donc douter que ce soit moi qui conduis ton crayon ? Chacun de tes doutes devient une souffrance pour moi ; penses-y souvent. Comment veux-tu que nos fluides soient harmoniques, si tu influes fâcheusement sur les tiens par le doute ?

Si, au contraire, ta confiance égale ton affection pour moi, et cette affection est grande, je la vois et je la juge ; si ta confiance égale ton affection, nos fluides iront pour ainsi dire, au devant l'un de l'autre et l'harmonie s'établissant, les communications seront faciles.

Tu m'aimes, ne crains pas de jamais me fatiguer. On t'a déjà dit que pour les Esprits il n'y a pas de fatigue.

Remarque. — Cette dictée, ainsi que quelques autres, est fort instructive au point de vue de la médiumnité. Elle nous enseigne que le doute produit un fâcheux effet sur les communications

médianimiques, en ce qu'il paralyse pour ainsi dire l'action réciproque des fluides du medium et de l'Esprit désincarné. Il faut donc, quand on possède la faculté médianimique à un degré quelconque, se laisser aller avec confiance et ne jamais occasionner une sorte de raideur par suite de l'action du doute.

20 octobre 1868.

Dictée.—Mon bon ami, tu ne peux te figurer tout ce que je ressens de bonheur à voir ta pensée si aimante. Il n'y a qu'un instant tu m'as donné une nouvelle preuve de ton affection. Tu es ému quand tu touches les objets qui m'ont appartenu; ce n'est pas la matière que tu aimes, c'est ta sœur, c'est ta vieille amie, que tu serais bien étonné de trouver si rajeunie, si tu pouvais la voir. Nous ne portons en aucune façon à l'état d'Esprit les traces d'un âge quelconque. Pour nous, le temps n'est pas; nous n'avons ni jours, ni nuits, ni années, ni siècles. Nous n'avons rien qui puisse nous servir à mesurer le temps et par conséquent il n'y a réellement pour nous ni présent, ni avenir; du moins avec les apparences que ces deux états du temps présentent sur terre pour les incarnés.

Il est difficile à un incarné terrestre de se rendre un compte exact de cela, et ce n'est qu'à l'état d'Esprit qu'on le comprend réellement.

Mon ami, tu as fait acte méritoire en donnant ce vêtement; ne crains pas de donner à des nécessiteux, ce qui m'a appartenu; ne sont-ils pas

nos frères ? Donne, et tout te sera rendu avec gros intérêts. Tant de gens s'ingénient pour tirer de leur argent le parti le plus avantageux possible ; ils ne se doutent guère que le meilleur placement de leurs capitaux, c'est la donation aux deshérités de la fortune. Quand on a plus qu'il ne faut pour soi, pourquoi hésiter à couvrir la nudité des malheureux ?

Je t'aime.

23 octobre 1868.

Dictée. — Mon ami, ne te tourmente pas pour toutes les minuties terrestres qui t'entourent. Sois spirite, c'est à dire, cherche autant que possible à te dématérialiser, tout en accomplissant tes devoirs envers la société humaine dont tu fais partie.

Ne regrette pas les objets qu'on ta volés ; qu'est cela ? Rien absolument; je ne parle pas de la valeur intrinsèque, je parle de la valeur relative. Toi qui peux être en communication avec moi quand tu le veux, n'attache qu'une médiocre importance aux objets matériels qui m'ont appartenu, qui m'ont servi.

Quelle bonne lettre tu as reçu ce matin. Tes amis et les miens t'ont fait connaître un spirite de plus, là où tu n'aurais guère compté le trouver. Réjouis-toi mon cher frère, réjouis-toi chaque fois que tu connais un nouveau spirite ; il

y en a plus que tu ne le crois ; beaucoup n'osent pas encore dire ouvertement qu'ils professent cette doctrine ; ils ont raison d'être prudents, car, de même que toi, ils souffrent quand ils rencontrent des personnes qui tournent en ridicule une chose qu'elles ne veulent pas se donner la peine d'étudier. Il y a tant de ces niais qui, sur le spiritisme comme sur d'autres sciences, émettent d'absurdes jugemens.

Comme aujourd'hui encore les masses sont très peu éclairées, ces jugeurs ont souvent gain de cause parce qu'ils font rire les imbécilles par leurs grosses plaisanteries.

Ces hommes ne riront pas toujours ; trop tard pour eux ils comprendront qu'ils ont eu tort. Alors viendra une autre incarnation, puis une autre encore, jusqu'à ce que leur intelligence s'étant développée, ils acceptent ce que nous et tant d'autres avons depuis si longtemps accepté en remerciant notre bon Père de nous avoir mis à même de connaître, et d'avoir permis que nos efforts pour arriver à cette connaissance soient couronnés de succès.

Je t'aime.

27 octobre 1868.

Dictée. — Mon bon frère, j'aime à te voir si aimant pour moi ; j'aime à voir que tu penses constamment à celle qui fût ta fidèle compagne

terrestre et qui est restée ta compagne comme Esprit.

Le sentiment qui maintenant m'animes est bien meilleur, bien plus élevé que celui que je ressentais pour toi; ne m'oublie donc jamais, car tu serais bien ingrat. Mais je n'ai pas cette crainte, je vois ton âme et je puis m'assurer à chaque instant qu'elle est pleine de charité et d'amour. Continue mon bon frère, tu ne te doutes guère du bonheur dont tu jouiras en compagnie de tous ceux dont l'âme ressemble à la tienne.

Tu le sais, le pivot do toutes les humanités, c'est l'amour, qui dans les sphères inférieures telles que la Terre, se traduit par le mot : Charité, parce que sur ces sphères l'amour ne s'exerce guère que par des actes de bonté, de charité. Mais, sur les sphères supérieures, là où les passions telles que la jalousie, l'envie, n'existent pas, là aussi où il n'y a ni pauvres, ni riches, l'amour porte son véritable nom, et il n'est qu'une large et sincère affection, qui englobe tous les êtres, et qui fait qu'ils se voient tous frères, tous égaux; qu'ils ne s'appliquent qu'à se rendre heureux les uns par les autres.

Sur ta terre, quelques âmes privilégiées ou plutôt, plus avancées que celles qui forment la masse de l'humanité, comprennent l'amour; mais le nombre en est bien petit, et encore, ces âmes étant comme

enchevêtrées dans toutes les misères de leur humanité, comprennent l'amour, mais ne peuvent le pratiquer.

Sois patient, mon ami; ton caractère a besoin d'être modifié sous ce rapport. Travaille à ton amélioration, tu ne te repentiras pas du mal que tu te seras donné pour en arriver à être d'humeur plus égale.

Je t'aime.

Remarque. — Cette dissertation sur la charité et sur l'amour, et des plus intéressantes, car elle nous démontre clairement la différence qui existe entre : *charité* et *amour.*

Sur la terre, ce n'est qu'exceptionnellement qu'on éprouve les uns pour les autres, le sentiment affectueux ; et encore, pour l'éprouver faut-il souvent faire acte charitable, c'est-à-dire, se passer bien des choses, les uns aux autres, pour conserver la paix.

Sur des planètes à humanités plus avancées, on n'a plus besoin d'être charitables les uns pour les autres, car on n'a rien à se pardonner ou à se faire pardonner. Il y a sympathie complète, harmonie complète, et par conséquent, c'est l'amour qui règne pour le plus grand bonheur de tous.

1er novembre 1868.

Dictée. — Mon ami, tu as été triste aujourd'hui et tu m'as fait de la peine ; je ne puis jouir de tout mon bonheur quand je te vois malheureux. Prends donc courage.

Tu t'es impatienté, parceque tu n'as pas reçu une lettre que tu attendais. Crois-tu que tes pro-

tecteurs ne cherchent pas parfois à t'éprouver? Apprends, esprit si tumultueux, à être patient; à supporter ce qui te contrarie.

Mon bon frère, tu as cependant pensé à moi, je t'en remercie, tu t'es dit que quand je vivais de ta vie, c'était moi qui m'appuyais sur toi; tu étais alors mon bon soutien, mon protecteur et mon éducateur; et tu t'es dit aussi, que maintenant c'était moi qui te protégeais et sur qui tu pouvais et devais t'appuyer. Oui, mon frère chéri, oui, appuie-toi sans crainte, je suis forte, je te soutiendrai; moi qui maintenant vois plus clair que toi, je te guiderai.

Ta confiance en notre Père est illimitée et tu as raison; aie aussi un peu de confiance en ta bonne sœur, elle le mérite par sa maternelle affection pour toi.

Qu'un doux sourire vienne remplacer sur ton visage, cet air sombre qui m'afflige.

Je t'aime.

11 novembre 1868.

Dictée. — Mon ami, mon bon frère, tu es ému en relisant la première dictée que je t'ai faite. Pour toi, elle date, car tu en as éprouvé une douce émotion au milieu de ta grande douleur.

Quand je t'ai dicté le 2 septembre, j'étais depuis quelques instants seulement en possession de moi-même; je venais à peine de sortir du trouble

presqu'inséparable du passage de la vie corporelle à la vie de l'Esprit. Oh! quel bonheur j'ai éprouvé en me sentant le pouvoir de me transporter à volonté près de celui que j'ai tant aimé, que j'aimerai toujours. Et le comble du bonheur pour moi fut cette intuition que j'eus, qu'à partir de ce moment, je devenais ton guide, ton appui, ta mère, ta sœur en Spiritisme.

Oh! mon ami, quels élans de reconnaissance envers notre bon Père j'éprouvai, en comprenant toutes ces choses. Combien je remerciai aussi cette foule d'Esprits heureux qui m'entouraient et qui se réjouissaient tout en me félicitant d'avoir mérité un tel bonheur.

A partir de ce jour, je suis resté près de toi que j'aime; j'ai cherché à t'inspirer de bonnes pensées; j'ai tâché de modérer ton caractère ardent. Sois bon, sois patient, je ne cesserai de te le dire. Oh! si tu pouvais comprendre mon bonheur, tu ne regretterais pas mon départ matériel.

Je t'aime.

Remarques. — Les deux dictées qui précèdent témoignent de la vive sollicitude, du sentiment affectueux de l'Esprit désincarné pour l'Esprit encore incarné. Elles font parfaitement comprendre combien sont bonnes et utiles ces communications entre bons Esprits. Celui qui est parti le premier offre un point d'appui contre les tribulations de la vie terrestre à celui qui reste encore enveloppé de son corps matériel.

Pour tout être humain qui pense sérieusement à son avenir, peut-il y avoir rien de plus encourageant et de plus rassurant ?

14 novembre 1868.

Dictée. — Mon ami tu as eu bien des tourments depuis quelque temps, cependant j'ai remarqué avec bonheur que tu as su être plus calme ; tu as beaucoup pris sur toi et je t'en félicite. Evite de te laisser aller à l'impatience, cela ne remédie à rien et tu perds dans ce cas tout le mérite que tu pourrais acquérir en t'armant de patience. Crois bien, mon ami, que tout ce qu'on peut faire de bien pendant la vie corporelle sert à notre bonheur futur.

Tu me sembles plus résigné; pas encore cependant autant que je le voudrais. Il est vrai que maintenant ce ne sont plus des larmes qui viennent t'assombrir. Ainsi que je te l'ai conseillé, tu vis sur le passé, tu te reportes au temps où ensemble nous nous trouvions heureux; prends patience, ce temps reviendra pour toi ; moi qui suis si heureuse, je me réjouis de l'avenir qui nous est réservé, car mon bonheur déjà si grand, sera doublé par celui que tu éprouveras. Tu ne peux te faire une idée des merveilles dont tu jouiras lorsque tu auras quitté ton enveloppe matérielle. Tu as bien, parfois, l'intuition d'une vie meilleure, et cette intuition te sert à te tenir en garde contre les dangereux conseils des Esprits méchants qui t'entourent.

Surtout, tâche d'éviter les médisances. Dans le monde terrestre c'est une funeste habitude que la médisance ; ne vois que le moins de monde possible, car malgré toi, tu serais entraîné à te mêler de ce que font les autres et c'est toujours un mal ; on s'érige si facilement en juge de leurs actions, et l'on se trompe si souvent ; on fait tant de jugements téméraires.

Je t'aime.

Remarque. — Eviter les médisances et les jugements téméraires sont deux conseils souvent donnés par les bons Esprits. Conseils difficiles à suivre au milieu des sociétés actuelles, mais qui n'en donnent que plus de mérite à ceux qui les mettent en pratique.

24 novembre 1868.

Dictée. — Bien des gens sont persuadés que le livre des Evangiles de M. Roustaing est la fidèle traduction Spirite des Evangiles. Ces personnes se trompent avec M. Roustaing. Cette dictée, faite par des Esprits plus ou moins entichés d'idées fort extraordinaires et que ne peut accepter un esprit droit, cette dictée, dis-je, n'est que le fait d'un groupe d'Esprits peu avancés et qui n'ont point voulu en référer aux Esprits supérieurs qui seuls pouvaient les éclairer. Ils se sont parés des noms des Evangélistes et de celui de Moïse. En général, mon ami, méfie-toi des grands noms pris par des Esprits ; crois bien que les Esprits des hommes qui

ont marqué sur terre et qui n'y étaient qu'en mission, ne viennent que très exceptionnellement dicter aux incarnés de la pauvre et chétive planète que tu habites.

Je t'aime.

3 décembre 1868.

Dictée. — Mon bon frère, pourquoi être si triste? Pourquoi ce manque de confiance en notre Père ? Pourquoi cette espèce de révolte contre sa volonté? S'il t'a donné une expiation, pourquoi ne pas la supporter avec patience ? Tu dois courber la tête puisqu'il juge à propos de t'éprouver, car si tu ne supportes pas cette épreuve, au lieu de mériter, tu perds le fruit de l'épreuve. Allons, mon bon ami, du courage; tu sais vouloir, je t'ai vu vingt fois résister à de grands chagrins, à de grandes contrariétés. Failliras-tu maintenant que je suis là pour t'aider? Ne fais pas comme tant d'hommes que tu as blâmés, qui supportent facilement le bonheur, comme une chose qui leur est due, mais qui faiblissent à la moindre contrariété qui leur arrive.

Tu dois montrer par ton exemple, à tous ceux qui t'entourent et surtout à ceux qui te savent spirite, que la doctrine que tu professes donne la force de résister à tout, de supporter toutes les contrariétés, toutes les peines de la vie terrestre. Crois-tu donc que Dieu te laisse vivre de ta vie matérielle, sans un but, sans un motif? Ne

cherche pas quel est ce motif. Conduis toi en spirite sincère et attends.

Je t'aime.

5 décembre 1868.

Dictée. — Mon ami, pourquoi cette tristesse qui t'a envahi aujourd'hui et tous les jours précédents ? Tu n'es donc plus l'homme fort sur lequel j'aimais tant à me reposer quand je vivais de ta vie ? Mon bon frère, sois assuré que si tu as un peu de courage, si tu sais rejeter les insinuations des Esprits malfaisants qui t'environnent et qui se font un jeu de te pousser à la tristesse, tu ne seras pas malheureux comme tu l'es depuis plusieurs jours.

Faut-il encore te répéter que je suis heureuse, et faut-il te dire qu'un homme qui raisonne juste ne saurait s'attrister dès qu'il possède la conviction qu'un de ses frères est heureux d'un bonheur réel et sans nuages. Quel motif peux tu avoir de t'attrister? Humainement parlant, rien ne te manque; je sais que tu as un mépris assez marqué pour le bonheur terrestre; cependant, mieux vaut pendant qu'on est incarné, ne manquer de rien et n'avoir aucun souci en ce qui touche aux nécessités de la vie.

D'un autre côté, tu sais que je suis heureuse ; que la sœur que tu as su rendre si heureuse du bonheur terrestre, est maintenant heureuse dans la vie de l'Esprit. Pourquoi donc serais-tu triste?

Mon bon frère, sèche tes larmes ; laisse aux faibles d'esprit cette tristesse qui ne fait qu'amoindrir l'âme humaine.

Je t'aime.

6 décembre 1866.

Dictée. — Je ferai tout ce que je pourrai pour que tu retrouves le calme nécessaire aux travaux que tu vas reprendre, et pour que ton esprit retrouve la lucidité dont il a besoin pour mener à bien ces travaux, Ne t'inquiète pas trop de ta santé, sois prudent et ne fatigue pas. Je t'ai déjà dit que nos fluides sympathisaient parce que nos âmes sont à l'unisson. Dans ces conditions, nos communications peuvent devenir de jour en jour plus faciles et plus complètes.

Mon bon frère, je suis toujours près de toi, et je vois toutes tes pensées. Cette idée doit te donner le courage nécessaire pour rejeter les insinuations des Esprits pervers qui t'entourent en grand nombre. Tu sais qu'à chaque minute un certain nombre d'êtres humains terrestres se désincarnent. Toi, qui depuis si longtemps as pu apprécier les hommes et qui sais que la majeure partie ne vaut pas grand chose au point de vue intellectuel et moral, tu peux t'imaginer combien sont mauvais les nombreux Esprits qui vivent dans l'atmosphère terrestre et forment comme une sorte de brouillard aux environs des grands centres de population. Méfie toi donc, car sur un

Esprit à peu près bon, tu en as autour de toi des milliers qui ne valent rien. Prie pour eux ; implore pour eux la bonté de notre Père.

Je t'aime.

9 décembre 1868.

Dictée. — Mon bon frère, combien tu as eu de courage en accomplissant le devoir qui t'était imposé, par suite de mon départ terrestre. J'ai présidé sans que tu me visses, à tout ce que tu as fait. Courage, ami, courage et espoir.

Tu as été fort; les larmes qui plusieurs fois se sont présentées à tes paupières, tu les as refoulées, car ta pensée se reportait sur moi, sur ta bien-aimée, et tu te disais que tu ne voulais pas me faire souffrir. Merci ; ta sollicitude pour moi se maintient à la même hauteur que pendant ma vie terrestre. Merci encore; je t'aime, non pas davantage, mais toujours comme je t'aimais. Mon affection fait la plus grande partie de mon bonheur.

Mon bon frère, tu ne saurais t'imaginer combien je suis heureuse en voyant la fermeté de tes principes ; tu as la foi, non la foi aveugle et stupide, mais la foi raisonnée, la seule digne d'un enfant de Dieu, c'est à dire d'un être possédant une intelligence individuelle. Et cette étincelle intelligente, il ne faut jamais la laisser étouffer par des êtres intéressés à amoindrir ceux qui les entourent, afin de les tyranniser.

Je t'aime.

10 décembre 1868.

Dictée. — Tu as fait hier une réflexion fort juste. Ceux qui prétendent que les Esprits désincarnés ont souvent un style peu élevé, une diction qui manque d'élégance, sont complètement loin de comprendre la doctrine spirite. De ce qu'un homme est désincarné, doit-il s'en suivre qu'il ait immédiatement fait tellement de progrès en tous genres, qu'il soit devenu un Esprit supérieur. Il n'en est rien. Toi qui as étudié le spiritisme avec tant de persévérance, tu le comprends bien. Donc, les désincarnés ne peuvent vous parler que votre langage, qui est resté le leur. Et quand, dans de très rares occasions, des Esprits vraiment supérieurs, c'est à dire, appartenant à des planètes supérieures, ou même à des tourbillons supérieurs à votre tourbillon, quand ces Esprits se communiquent aux incarnés terrestres, encore faut-il qu'ils descendent à votre langage, à l'ordre d'idées qui a cours parmi vous; sans cela, comment pourriez-vous les comprendre? Si un sauvage de l'Australie pénétrait dans une Académie Européenne des Sciences ou des Lettres, comprendrait-il ce qui s'y dirait ? Comprendrait-il les dissertations scientifiques ou littéraires ? Il faudrait pour qu'il put se mettre en rapport avec un académicien quelconque, que celui-ci se rabaissât à son niveau et qu'il adoptât pour quelques instants le langage primitif de l'Australien pour être compris par lui.

Il en est de même pour les Esprits supérieurs. Donc, l'objection que l'on fait n'a pas sens, et elle n'est mise en avant que par les personnes qui ne veulent pas se donner la peine d'examiner, d'étudier la doctrine spirite; ou bien encore, par tant d'hommes directement intéressés à ce que cette doctrine ne fasse pas d'adeptes.

Je t'aime.

Remarque. — Combien de fois les gens intéressés à dénigrer le Spiritisme, ou les individus trop paresseux ou trop peu sérieux pour étudier cette doctrine, n'ont-ils pas dit que les dictées des Esprits étaient d'une trivialité et d'une vulgarité désespérante.

Ce que dit ici l'Esprit est parfaitement juste. Il faut bien que les Esprits désincarnés se mettent en harmonie de pensées et de parole avec les incarnés. D'ailleurs les désincarnés de la terre ne peuvent parler que le langage de la planète à laquelle ils appartiennent encore.

12 décembre 1868.

Dictée. — Mon frère chéri, réjouis-toi lorsque comme aujourd'hui tu vois venir au spiritisme, par un acte quelconque de leur volonté, des personnes qui semblaient, il y a peu de temps, en être si éloignées. Je dis que tu vois venir, parce que la demande qu'on t'a faite d'évoquer une personne désincarnée, prouve qu'on se rapproche des idées spirites, qu'on regardait comme peu rationnelles, ou plutôt comme offusquant la raison.

Le spiritisme, quoi qu'on fasse, s'infiltrera partout; il envahira les têtes les plus rebelles. Hier, on t'a parlé spiritisme et celui qui t'en a parlé semble moins hostile à l'idée. Seulement, c'est un mathématicien, et de même que certains rationalistes veulent tout par *la raison pure*, de même les mathématiciens ne veulent admettre que la preuve par le chiffre. Erreurs humaines ; illogismes humains ! La raison doit toujours s'aider du sentiment, et le sentiment doit s'appuyer sur la raison. Ce n'est que l'harmonie entre la raison et le sentiment qui peut maintenir l'homme dans le droit chemin.

Mon frère chéri, je t'aime.

15 décembre 1868.

Dictée. — Oui mon bon ami, je veux te dicter; je veux te dire que mon affection pour toi est toujours aussi vive, et que s'il était possible, elle grandirait encore, car tu as toi-même au cœur une de ces affections peu communes. Je vois ta tendresse, ta si bonne affection pour moi et j'en suis si heureuse, qu'aucun terme de ta langue humaine terrestre ne peut te rendre ce que j'éprouve. Il me faudrait pour cela pouvoir employer notre langage des Esprits, mais tu ne me comprendrais pas.

Ami, tu as eu beaucoup de courage en mettant de l'ordre dans tout ce qui m'a appartenu et servi.

Tu as voulu ne pas te laisser aller à la tristesse, et ta volonté a été ce que je l'ai vue si souvent : ferme, inébranlable. Tu t'es répété plusieurs fois que tout cela n'était que matière et que nous étions Esprit, et tu t'es élancé en esprit vers moi, qui, aujourd'hui ai le bonheur d'être débarrassée de mon enveloppe matérielle. Tu aspires à ce moment qui t'en débarrassera aussi. Prends patience ; obéis à la volonté suprême qui te commande de rester encore au poste où tu es placé et où tu peux faire du bien à tes frères.

Je t'aime.

19 décembre 1868.

Dictée. — Tu as prié notre Père et tu as rappelé les noms de plusieurs Esprits qui souffrent ; de plusieurs qui sont dans les ténèbres. C'est un acte de véritable charité puisque plusieurs n'ont pas été pour toi sur terre, ce qu'ils auraient pu, ce qu'ils auraient dû être. Tu fais sagement en t'habituant à penser à ceux qui t'ont fait ou qui te font du mal, sans être ému, sans vouloir exercer à leur égard une récrimination, même par pensée.

Sois toujours bon et charitable ; c'est là, pour toi, le but à atteindre. Pense souvent à moi, mon frère, mon ami tant aimé. Pense à celle qui t'aime autant qu'il est donné à un Esprit qui se connaît, d'aimer un de ses frères. Oh mon ami ne

m'oublie jamais, même en aimant ceux qui, sur terre te donnent et te donneront des preuves d'affection.

Que ton cœur ne perde jamais la mémoire de ta sœur qui t'aime.

21 décembre 1868.

Dictée. — Mon bon frère, toi que j'ai tant aimé; toi qui m'as rendue si heureuse, pense souvent à ce qu'il y a de défectueux en toi sous tous les rapports. Consacre quelques instants chaque jour à repasser dans ta mémoire ce que tu crois avoir fait de bien, ce que tu sais avoir fait de mal. Ce n'est qu'en prenant cette louable habitude de s'examiner soi-même chaque jour, de peser tous ses actes à la balance de l'équité; ce n'est qu'en agissant ainsi, en écoutant docilement la voix de sa conscience, qu'on peut espérer s'améliorer, se modifier de manière à ce que le bien tienne dans notre existence le plus de place possible, et à ce que le mal n'y tienne qu'une place de plus en plus restreinte.

Tu es homme, c'est à dire, incarné sur cette terre si inférieure; mais tu as une volonté; tu as compris la doctrine spirite; tu comprends l'avenir qui t'est réservé, aussi bien qu'à tous les membres de l'humanité terrestre; fais donc effort sur toi-même; lutte et lutte sans cesse; l'avenir, un avenir progressif; une ascension vers des exis-

tences meilleures, sont le prix de la lutte, et l'on ne peut y atteindre que par un combat incessant.

Oh! mon ami! suis mes conseils, c'est la meilleure preuve que je puisse te donner de mon tendre attachement pour toi. Tu as été bon pour moi et je t'en remercie encore; mais sois bon pour toi-même; ceci n'est pas de l'égoïsme, au contraire. Que toutes tes actions aient pour mobile et pour but : la charité, l'amour de tes semblables, et tu te perfectionneras, et tu mériteras de monter, et tu me prouveras que tu m'aimes comme je t'aime.

24 décembre 1868,

Dictée. — Mon bon frère, combien je suis heureuse de voir le soin que tu as eu de toi pendant ces jours où le mal t'a atteint. Tu as pensé aux soins que j'aimais à te donner; tu t'es rappelé la sollicitude dont je t'entourais et ici encore, tu m'as prouvé ton affection, d'abord par la reconnaissance que tu as pour les soins que j'ai eus pour toi, puis par la pensée que tu as eue de continuer par toi-même ces soins que je ne puis plus, à mon grand regret, te donner.

Bien que nos jours matériels terrestres soient comptés, cependant, nous devons toujours agir dans la prévision d'une prolongation d'existence matérielle, et même lorsqu'il paraît n'y avoir plus d'espoir, nous devons faire notre possible pour

nous opposer à la mort du corps. Ainsi le veut la loi de Dieu, et c'est ce qui explique ce qu'on désigne sous le nom d'instinct de la conservation. Donc en faisant le possible pour arriver promptement à la guérison de l'indisposition qui t'a envahi, tu agis en fidèle enfant de notre si bon Père.

Mon bon frère, ne te laisse pas aller à la tristesse. Je vois qu'il serait facile qu'elle s'emparât de toi, car lorsqu'on est âgé, souffrant, et seul matériellement, il y a de quoi vraiment attrister une âme inférieure. Tu ne participeras pas à cette faiblesse, si tu te rappelles quelquefois que tes amis du monde spirite et moi, ta sœur dévouée, nous ne te quittons pas et que nous veillons sur toi.

Je t'aime.

25 décembre 1868.

Dictée — Combien je te sais gré mon frère chéri, de la démarche que tu viens de faire. Souffrant toi-même, tu es sorti malgré le froid du soir et tu as été voir une sœur souffrante. Tu as eu d'abord la pensée de n'y pas aller ; mais immédiatement je t'ai vû te dire à toi-même que si j'étais matériellement près de toi, je te prierais d'y aller, et cette pensée t'a suffi pour surmonter la répugnance que tu avais à t'exposer au froid. Merci, mon ami, tu m'as fait du bien ; tu as subi

mon influence sans t'en douter. Tu n'as pensé qu'à ce que je t'aurais dit étant incarnée, et tu n'as pas pensé que désincarnée j'avais sur toi une plus efficace et plus persuasive influence. La charité, ce pivot humanitaire, s'exerce de tant de manières différentes, que si l'on n'est pas toujours sur ses gardes, il est facile de manquer de charité.

Je t'aime.

26 décembre 1868.

Dictée. — Oh ! mon ami, combien ta pensée charitable et affectueuse pour tes frères malheureux, est douce et consolante pour tes amis. Tu cherches à te rappeler ceux qui pendant leur incarnation t'ont fait du mal, pour déverser sur eux ta pensée la plus charitable, la plus compâtissante. C'est, crois-le bien, la meilleure manière d'honorer ton Créateur, et de lui prouver ta reconnaissance pour ses bienfaits. En pratiquant ainsi la charité, tu épures ton âme, tu l'assujétis au pardon des offenses. Crois-bien qu'il te sera tenu compte au centuple de ces élans charitables.

Mon frère chéri, tu me rends bien heureuse et ce ne sera que plus tard que tu pourras apprécier tout le bonheur que tu me procures. Nos amis me disent de t'engager à persévérer dans ces sentiments affectueux ; tous, nous sommes bien heureux de voir les incarnés pratiquer la charité. Les catholiques parlent souvent de salut ; ils pensent

qu'on ne se sauve que par la pratique de la religion, ou pour parler plus juste, du Culte. On progresse par la charité ; c'est là le véritable, le seul salut.

Je t'aime.

31 décembre 1868.

Dictée. — N'oublie jamais les malheureux ; sois bon, sois doux pour eux; puisque tu as le bonheur d'être en position de les soulager, profite de ta position, car, tu le sais, il sera demandé beaucoup à celui qui a reçu beaucoup. Tu as été en position de développer ton intelligence ; cette position, tu l'as reçue de notre Père parce que dans d'autres existences tu l'avais méritée, Tu l'as donc reçue à titre de récompense, mais en même temps à titre d'épreuve. Il s'agissait pour toi de savoir si tu te servirais bien de ton développement intellectuel. T'en es-tu toujours bien servi ? As-tu toujours employé ce développement intellectuel au bien-être de tes frères ? Pose-toi souvent cette question.

Merci, mon frère chéri, de penser à ta sœur malgré tes nombreuses occupations ; tu sais trouver un moment pour recevoir mes inspirations, et cette communication me fait grand bien. En outre, ta bonne pensée vient souvent retentir sur moi. Oh ! Que je te sais gré de cela. Merci encore.

Je t'aime.

3 janvier 1869.

Dictée. — Mon bon frère, combien tu me rends heureuse lorsque je te vois chercher à t'occuper afin de n'avoir pour ainsi dire pas le temps d'être triste. Oui, tu as bien des choses à faire, mais toi qui as la bonne habitude d'agir avec méthode, tu sais classer tout ce que tu as à faire et tu sais mettre de l'ordre dans ton travail. Cependant, n'oublie pas que le temps passe très vite et n'en perds jamais un instant.

Mon ami, une nouvelle année terrestre commence pour toi; tâche de t'observer au point de vue de la patience. Ne regarde pas derrière toi ; ne crois pas avoir déjà beaucoup obtenu. Tant qu'il reste quelque progrès à faire, il faut lutter; ne nous croyons jamais assez bons, assez patients; si nous ne le sommes pas tout à fait, nous ne le sommes pas assez. Mais aussi, ne nous décourageons jamais; il arrive quelquefois que pendant un certain temps nous luttons presque en vain et sans faire de progrès apparents. Il vient un moment où les luttes passées nous profitent et où nous éprouvons une plus grande facilité à remporter la victoire.

Remarque. — Les deux dictées précédentes sont marquées au coin d'une bonté intelligente qui émane d'un Esprit déjà élevé dans la hiérarchie des bons Esprits. Que d'excellents conseils, et

quelle douce influence ils devaient exercer sur l'Esprit alors incarné, qui les recevait.

Mais ces conseils ont cela de particulier, qu'ils peuvent être utiles à n'importe qui les lit. Et c'est en cela que la collection de ces dictées peut servir en même temps d'enseignement et d'encouragement.

4 janvier 1869.

Dictée. — Tu as beaucoup travaillé aujourd'hui, et cependant tu n'as manqué à aucune de tes sérieuses obligations du dehors. Aussi tu vas te livrer au sommeil dont tu as besoin, avec la pensée d'avoir bien rempli ta journée. C'est ainsi qu'il faut que chaque jour tu agisses, de manière à ce que jamais l'heure du repos ne te trouve mécontent de toi-même.

Chaque jour a sa tâche; tu sais que le travail est pour l'homme le moyen le plus vrai, le plus sûr d'honorer son Créateur, de lui prouver sa reconnaissance. Nous devons toujours nous occuper, car l'homme oisif n'a que de mauvaises pensées; il est toujours préparé à recevoir les tristes insinuations des Esprits pervers! tandisque l'homme occupé, n'a pas le temps d'écouter leurs suggestions.

Tu le sais: travailler c'est prier; car la prière n'est que l'élan de l'âme humaine vers son Créateur, et chaque fois qu'on se livre à un travail sérieux, l'on a occasion d'élever son esprit vers le Père céleste, vu que pour l'homme instruit

surtout, il n'est rien qui ne rappelle la grandeur et la puissance de Dieu.

27 janvier 1869.

Dictée. — Mon bon frère, tu as prié pour tous ceux qui souffrent; pour ces Esprits si nombreux, encore enfermés dans les idées, dans les pensées matérielles. Qui n'ayant encore en aucune manière perdu de vue cette terre où ils ont vécu seulement de la vie matérielle, ne comprennent nullement encore la vie véritable; la vie de l'Esprit.

Combien tu augmentes, par de telles aspirations, le bonheur des Esprits déjà heureux qui t'entourent et qui chantent à l'Eternel un nouvel hymne d'actions de grâces quand ils voient un de leurs frères terrestres animé de sentimens pareils aux tiens.

N'oublie jamais ceux qui souffrent; ne passe pas un seul jour de ta vie terrestre sans implorer en leur faveur la bonté de notre Père. Combien il y en a qui font encore le mal pour le seul plaisir de le faire! Combien s'acharnent après des incarnés terrestres pour tâcher de leur inspirer des pensées mauvaises! Et quand ces incarnés se laissent aller à ces suggestions perfides, non seulement ils font le mal pour leur propre compte, mais encore ils comblent de joie les Esprits mauvais et ils contribuent à les endurcir dans la voie du mal.

N'oublie jamais que le libre arbitre à été donné à l'homme pour qu'il ait le mérite de ce qu'il fait de bien ; mais ne perds jamais de vue non plus, que ce n'est qu'avec des efforts plus ou moins grands, avec une difficulté plus ou moins grande, qu'on parvient à faire le bien. La lutte continuelle, incessante, tel est le partage de l'incarné. Mais plus la lutte a été pénible, plus la récompense sera grande.

Je t'aime.

1er février 1869.

Dictée. — Mon cher et bon frère, combien la prière que tu adresses à notre Père, nous remplit de joie ; nous voyons ta pensée bienveillante pour ceux qui souffrent et en particulier pour l'Esprit qui est dans le trouble.

Ne te laisse pas aller au découragement comme tu as été tenté de le faire hier. Pourquoi donc perdrais-tu courage ? N'as-tu donc plus la persuasion que je suis près de toi toujours ; et si parfois tu n'es pas ce que tu dois être, crains-tu que ta sœur soit courroucée contre toi ? Ne connait-elle pas toutes les faiblesses inhérentes à l'humanité incarnée ? Ne sait-elle pas faire la part du milieu dans lequel tu vis et de l'extrême difficulté qu'il y a pour toi de vivre toujours comme tu le voudrais, comme ton cœur le désire, c'est à dire sans jamais contrevenir en aucune manière à la loi de Dieu ?

Aie toujours confiance; fais tout ce que tu peux; ne te laisse jamais aller à une mollesse de volonté qui donnerait le dessus à de mauvais sentiments, ou qui permettrait aux Esprits inférieurs de t'imposer leurs suggestions; mais quand tu as fait acte de ferme, d'énergique volonté, ne te décourage jamais si tu t'aperçois que tu n'as pas été ce que tu voulais être.

Allons mon ami, prends courage; tu sais que je t'aime comme je t'aimais quand je vivais de ta vie et mieux encore. Crois-tu que ta sœur te laissera, t'abandonnera ? N'aie jamais cette crainte, elle t'aime trop pour cela. Mon bon frère, je t'aime comme je t'aimais et je ne puis te le faire comprendre comme je le voudrais, car notre langage diffère trop du vôtre, pour que le vôtre puisse nous suffire à bien exprimer notre pensée.

3 février 1869.

Dictée. — Pour ne jamais perdre de vue la charité et pour la pratiquer envers tous nos frères, il faut, mon bon ami, ne jamais oublier que nous avons la plupart des défauts que nous blâmons dans les autres. Il faut donc ne nous permettre jamais aucun blâme du prochain, car celui qui n'est point parfait n'a nullement le droit de juger et de blâmer. Or, Dieu seul est parfait; lui seul a donc le droit de nous juger tous.

Au lieu d'être si sévères envers ceux qui nous

entourent, soyons-le un peu plus envers nous-même et nous pourrons espérer nous corriger, non pas de tous nos défauts, mais de ceux qui sont les plus saillants.

C'est grandement manquer à la charité, que de tant s'occuper de ce que font les autres et de toujours vouloir interpréter leurs actions et même leurs pensées. N'arrive-t-il pas fort souvent, qu'au moment où nous venons de blâmer un de nos frères d'un acte ou d'une parole, nous acquérons la conviction que nous nous sommes trompés et que son intention n'était nullement celle que nous avions supposée.

Soyons donc patients et doux, et Dieu notre Père, sera pour nous, plein de mansuétude.

Je t'aime.

Remarque. — Impossible de ne pas attirer tout spécialement l'attention sur cette dictée, qui, d'un bout à l'autre est une si excellente leçon de charité vraie, de charité complète.

Oui, combien de fois ne blâme-t-on pas son prochain; combien de fois n'est-on pas sévère pour les autres et indulgent pour soi-même? Et n'arrive-t-il pas souvent qu'on s'aperçoit qu'on s'est trompé et que celui qu'on croyait fautif ne l'était pas?

7 mars 1869.

Dictée. — Voudrais-tu, mon ami, te laisser aller de nouveau à la tristesse ? Depuis quelque temps, pénétré de l'idée que j'étais toujours auprès

de toi, ta tristesse avait disparu. Pourquoi la laisser s'emparer de toi ? N'est-tu plus persuadé que ton amie, ta fidèle sœur est constamment là, occupée de toi, de tout ce qui te concerne; cherchant à amoindrir tes souffrances morales et physiques par une sorte de magnétisation incessante qu'elle exerce sur toi ? Ne te rappelles-tu pas que ta devise doit être : Patience et courage ? Sois ce que tu dois être envers tous tes frères terrestres; sois bon et charitable; laisse de côté ceux qui n'ayant pas besoin de toi, sont occupés des frivolités ou des intérêts matériels du monde. Toi qui te complais à penser si souvent à tes futures destinées, tu tronveras toujours en toi-même assez de ressources pour n'avoir ni le désir, ni le besoin de chercher la société d'indifférents. Tu rencontreras de temps à autre des spirites, tu sympathiseras naturellement avec eux, comme ils sympathiseront eux-mêmes avec toi. Sois assuré que tout ce que je pourrai faire, ou plutôt tout ce que nous pourrons faire, car plusieurs que tu as aimés sont avec moi près de toi, nous le ferons pour atténuer ton isolement.

Tu sais que jamais je ne te dis adieu, puisque je suis toujours près de toi, et que lorsque je cesse de te dicter, c'est absolument comme lorsqu'au temps de mon incarnation, quand après t'avoir parlé, je me taisais. Je ne m'éloignais pas pour cela de toi. Il en est de même aujourd'hui.

Je t'aime.

26 mars 1869.

Dictée. — Mon bon frère, toi que j'aime, merci de toujours penser à ta fidèle compagne ainsi que tu le fais. Oui, j'entends chaque soir ta voix amie me répéter en termes affectueux ton regret de notre séparation momentanée. Oui, cette espèce d'invocation ou plutôt d'évocation que tu m'adresses, est pour moi quelque chose de doux, de suave, car elle me rappelle le temps où, de ma voix terrestre, je pouvais te répondre.

Oh ! mon ami, je te l'ai dit souvent : aimons-nous bien; aimons-nous comme des frères que rien ne séparera. Non jamais nous ne serons séparés, car dans des existences supérieures, quand bien même momentanément nous n'habiterions pas la même planète, comme nos moyens de communication seront plus parfaits, nous pourrons toujours réciproquement nous visiter.

Mon ami, fais bien attention à la disposition que tu as à t'impatienter; cherche tant que tu le pourras à déraciner ce vilain défaut qui voile ta bonté.

Je t'aime.

29 mars 1869.

Dictée. — Mon bon frère, combien je t'aime, de causer avec moi, avec celle que tu appelais souvent ton bon Esprit. Oh oui, je suis ton bon Esprit et j'en suis bien heureuse. Dans notre vie

extra-corporelle, nous éprouvons de bien douces joies quand nous pouvons être de quelqu'utilité à nos bien-aimés frères incarnés. Nous ne pouvons que leur suggérer de bonnes pensées, car ils conservent leur libre arbitre ; aussi notre bonheur s'accroît en raison directe de leur concordance avec nos pensées. Ceux qui nous écoutent et qui trouvent que nos suggestions sont en harmonie avec la voix de leur conscience, acceptent nos conseils et nous prouvent que nous avons fait chose utile en les inspirant. Mon ami, tu me rends souvent bien heureuse, car je vois tes efforts tournés vers le bien. Courage, ne crains jamais de me fatiguer en dirigeant ta pensée vers moi, vers ta vieille amie qui t'aime.

31 mars 1869.

Dictée. — Mon ami, chaque jour tu me donnes de nouvelles preuves que tu m'aimais, que tu m'aimes véritablement. Je vois ta pensée ; je vois ton amour si bon, si pur, si fraternel et surtout si désintéressé pour moi. Et moi qui suis placée de manière à t'en témoigner ma reconnaissance, je te dis : Merci mon frère, merci mon ami. Oh merci, et crois bien que cette affection tant partagée sera éternelle comme notre existence. Avoir l'éternité pour s'aimer, pour se témoigner réciproquement toute l'affection possible, n'est-ce pas le plus grand bienfait, la plus grande

récompense que notre si bon Père puisse déverser sur nous.

Mon ami, n'oublie jamais que tous les enfants de notre Père sont destinés à arriver un jour à s'aimer comme nous nous aimons. Tous s'aimeront, quand tous seront parvenus assez haut moralement pour mépriser les choses de la matière et pour comprendre les choses de l'Esprit.

Tu comprendras mieux ce que je te dis quand tu seras débarrassé de ton corps si matériel. Longtemps la matière nous enveloppera encore, mais crois bien qu'il vient un moment où elle n'est plus aussi gênante que sur cette terre que tu habites.

Je t'aime.

25 avril 1869.

Dictée. — Ne te décourage pas, mon ami, en lisant ces livres qui critiquent tout ce qu'on est convenu d'appeler les livres sacrés. Les Juifs ont eu parmi eux à toutes les époques des hommes remarquables et qui étaient en même temps des hommes de bien. Ceux-ci ont consigné dans des écrits plus ou moins corrects et élégants leurs idées sur la justice et la morale. Prendre tous ces écrits pour le résultat d'une révélation donnée directement par Dieu, c'est commettre une grave erreur. Sans doute, il y a eu chez les divers écrivains Juifs parfois des intuitions ; ils ont

souvent reçu des dictées d'Esprits qui leur étaient supérieurs et qui leur élucidaient les matières faisant l'objet de leurs recherches, de leurs écrits. De là à l'inspiration, à le révélation divine, il y a loin.

Ne te tourmente pas, mon ami, il n'y a jamais eu qu'une sorte de morale. Qu'elle ait passé par la bouche de Socrate, de Platon, de Marc-Aurèle ou de Jésus, peu importe. La morale est une. Foi en Dieu; croyance en notre immortalité; pratique de la charité du cœur et de la bourse; tout est là.

Je t'aime.

Remarque. — Cette dictée démontre clairement l'erreur. — volontaire ou involontaire — dans laquelle sont tombés tous ceux qui ont fabriqué ce qu'ils ont appelé : des religions.

Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'une seule religion : Foi et espoir en Dieu ; croyance en l'immortalité de l'âme humaine ; charité humaine, c'est-à-dire sentiment affectueux des humains terrestres les uns pour les autres.

28 avril 1869.

Dictée.— Mon bon frère, je te remercie de ta bonne pensée pour celle qui souffre et qui expie. Il y a longtemps que je lui ai pardonné ; c'était un Esprit peu avancé et mon incarnation s'en est ressentie, car ma jeunesse a été bien malheureuse. Prions chaque jour pour ceux qui nous ont fait du mal ; c'est la seule vengeance des Esprits avancés,

et puisque nous avons le bonheur de l'être à un certain degré, n'oublions jamais que notre degré d'avancement nous impose des obligations et remplissons-les.

4 mai 1869.

Dictée. — Toujours tu pries pour ceux qui souffrent et tu as raison; il y en a tant, et un si grand nombre sont oubliés. Aussi, nous qui avons eu le bonheur de franchir les cercles inférieurs; nous, incarnés ou désincarnés, qui sommes arrivés à un état un peu meilleur, moralement et intellectuellement, nous devons aider nos frères malheureux; nous devons souvent penser qu'ils sont nombreux ceux qui souffrent, et que nous ne pouvons faire acte plus méritoire que celui d'implorer en leur faveur l'appui des Esprits Supérieurs chargés de la direction de l'humanité terrestre.

Pauvre humanité! Si tu voyais, comme nous pouvons le voir, tant d'incarnés plongés dans les ténèbres morales et intellectuelles, et qui ne s'en doutent pas, tu penserais encore plus souvent que tu ne le fais à prier pour eux.

Pour un incarné dont la lueur indique l'avancement, il y en a des milliers dont les sombres nuances indiquent la situation déprimée.

Mon ami, mon bon frère, comment te quitter sans te dire que je t'aime.

Remarque. — Dans un grand nombre de communications reçues en divers endroits, les Esprits ont dit : que plus les Esprits, incarnés ou désincarnés, étaient avancés et bons, plus ils les voyaient lumineux. Mais que sur terre de même que dans l'espace, les Esprits mauvais, immoraux ou peu avancés, n'offraient que des lueurs faibles, indécises ; et que chez beaucoup il y avait absence complète de lumière.

5 mai 1869.

Dictée. — Oui mon ami, la charité, c'est à dire l'amour, rayonne de toutes parts dans les mondes supérieurs, et aussi parmi les Esprits désincarnés qui ont accompli autant qu'il était en eux, la loi de Dieu ; parmi ceux qui ont toujours écouté la voix de leur conscience. Oui, nous aimons, et c'est notre plus grand bonheur ; nous aimons, c'est pour nous une jouissance pure, exempte de regrets, exempte de chagrins.

Et combien notre bonheur est augmenté quand nous voyons des incarnés pénétrés de charité, c'est à dire d'amour. Nous allons vers eux, nous les aidons autant qu'il est en nous, à persévérer ; nous leur inspirons de bonnes pensées, et souvent le cri de la conscience qui les porte à aider, à soulager leurs frères malheureux, n'est autre chose que notre inspiration.

Toi, qui depuis le commencement de ton incarnation, n'as pu voir souffrir, sans souffrir

toi-même, tu comprends l'amour, tu comprends la charité. Continue, ami de mon incarnation dernière; continue, emploie les années qui te sont accordées à l'état matériel, à augmenter la somme de tes mérites; emploie ton cœur et ta bourse à soulager tes frères; tu ne peux comprendre combien belle sera la récompense; mais tu peux t'en fier à ta sœur, elle sera plus belle que tu ne peux la rêver.

Je t'aime.

24 mai 1869.

Dictée. — Sache mon ami, que tous, incarnés comme désincarnés, nous sommes guidés quant aux choses qui ne peuvent dépendre de notre libre arbitre, c'est-à-dire, quant à ce qui ne touche ni à la morale ni à la charité.

Le cours des évènements étant le résultat d'une direction supérieure, nous ne pouvons rien y changer. Appliquons-nous à être bons, charitables surtout, mais ne cherchons jamais à faire de combinaisons d'avenir. C'est en ceci qu'il faut s'en reposer sur la volonté de notre Père; ses ministres dirigent tous les évènements,qui ne sont ni grands, ni petits, ainsi qu'on le dit ordinairement, mais qui en s'enchevêtrant, produisent soit de grands, soit de petits effets.

Notre volonté ni nos désirs ne peuvent rien changer à la marche obligée des évènements; acceptons donc toujours avec courage et confiance,

même ce qui nous contrarie, et nous serons heureux dans la limite de nos positions respectives.

Je t'aime.

(Il y a longtemps qu'on a dit: « l'homme s'agite et Dieu le mène. »)

31 mai 1869.

Dictée. — Mon ami tu as raison quand tu dis que Dieu a donné à l'homme de la terre, des jouissances terrestres; de même que chaque humanité a des jouissances appropriées à son degré d'avancement. Vouloir rejeter, pendant l'habitation sur une planète, les attributs des incarnés de cette planète; vouloir décliner les peines et les joies attachées à l'état d'avancement de l'humanité dont on fait partie, c'est errer grandement, vouloir aussi vivre, étant sur une planète inférieure, de la vie des habitants d'une planète supérieure, c'est errer aussi.

Tu l'as dit il y a quelques jours : toute la loi de Dieu est renfermée dans ces mots : Instruis-toi, conserve-toi ; modère-toi ; et dans les diverses applications de la charité. C'est de la modération en tout que découle le seul bonheur que l'on puisse éprouver sur terre.

Ne t'afflige pas, mon ami, tout est pour le mieux; tu n'es le juge d'aucun de tes frères ; fais ce qu'il te semble juste de faire ; laisse les autres faire selon qu'ils l'entendent. A chacun selon ses

œuvres. Tu as fait ce que tu devais faire ; calme-toi, tu me fais de la peine; tu portes atteinte à mon bonheur, tu le sais, quand tu te tourmentes. Tu sais que je t'aime ; tu sais que je ne te quitte pas; ne regrette que ce qui est réellement regrettable ; travaille et le temps de ton exil passera vite.

2 juin 1869.

Dictée. — Mon bon frère ne te tourmente pas; sois patient, c'est la patience qui te manque en général. Tâche de te réformer, de t'améliorer à ce point de vue.

Tâche de penser constamment à éviter de te laisser aller á ton premier mouvement, qui est toujours trop vif. Tu as déjà ressenti, quand tu sais prendre sur toi de te contenir, une sorte de bien-être, cela doit te prouver qu'on gagne beaucoup à être patient.

Ne te tourmente pas; tout vient à point à qui sait attendre. Je suis heureuse, tu le sais, de ton bonheur ; crois-tu donc que je ne ferai pas le possible pour améliorer ta position, pour amoindrir ton isolement ? Espère, et surtout quoi qu'il arrive, reste calme, reste digne.

Je t'aime.

3 juin 1869.

Dictée. — Mon ami ne te laisse pas abattre par le chagrin, par les contrariétés, tu le sais, la

vie en est semée, et elle n'est pour ainsi dire qu'un tissu de contrariétés et de misères, sois fort ; montre-toi grand. Plus tu verras surgir autour de toi de ces incidents qui seraient faits pour déconcerter, pour décourager un homme ordinaire, un homme peu habitué aux choses de l'esprit, plus tu devras résister, te rappelant que si l'étude que tu fais avec tant de persévérance de la doctrine spirite, ne te donne pas la puissance de surmonter les difficultés de la vie, il était inutile d'y passer tant de temps.

Oui, mon ami, tu lutteras avec énergie contre les douleurs de ton incarnation actuelle, parce que tu te diras chaque jour et à chaque instant que ta sœur est là pour t'aider et qu'elle ne te quitte pas.

Donc, prends courage mon ami ; tu le sais, à ceux qui luttent jusqu'au bout, la victoire.

12 juin 1869.

Dictée. — Les prières dites pour ceux qui souffrent sont pour eux comme une rosée bienfaisante. Elles calment leurs souffrances, elles leur font comprendre la charité, la solidarité. Il faut que les Esprits déjà avancés, incarnés ou désincarnés, apportent souvent, très souvent le tribut de leur bienveillante pensée à ceux qui, noyés pour ainsi dire dans les effluves matériels, ignorent les douceurs de la charité. N'oublie jamais, mon bien-aimé, qu'il y a des milliers

d'êtres auxquels tu peux faire un bien immense rien que par un élan de ton cœur désireux de soulager ceux qui souffrent. Et ces pensées bienveillantes te seront comptées comme autant de bonnes actions. Sème le bien, tu récolteras le mieux; la charité te rapproche du souverain bien.

Mon ami, si aimé, combien tu me rends heureuse quand tu me permets de communiquer avec toi. Je lis tes pensées, parfois bien amères, car, plongé au milieu de la matière, tu as bien de la peine à vivre par l'Esprit.

Courage, mon ami, ta sœur t'aime et ne te quitte pas.

9 juillet 1879.

Dictée. — Mon ami, mon frère que j'aime, combien je suis heureuse de te voir travailler à faire comprendre qu'il ne faut pas, pendant l'incarnation terrestre, vouloir franchir les bornes si restreintes de notre vision intellectuelle.

Tu as raison de dire qu'on ne saurait pendant l'incarnation sur notre globe, se faire une idée de Dieu. Laisse aux hommes qui se piquent de tout comprendre, l'idée de l'être incompréhensible, non seulement pour les habitants de la terre, mais encore pour ceux de planètes bien autrement avancées. Obéir à la conscience; l'écouter; apprendre à la comprendre, c'est là ce à quoi doit se borner tout être humain terrestre, sous peine de tomber

dans la divagation. Pour comprendre, surtout pour expliquer Dieu, il faut une perspicacité intellectuelle bien autrement grande que celle qui nous est dévolue.

Contentons-nous d'admirer les œuvres de notre Père ; cherchons à nous améliorer moralement ; vivons de la vie humaine, et surtout n'ayons jamais l'outrecuidante prétention de comprendre Dieu. Nous perdrions ainsi un temps précieux utilement employé à progresser moralement.

Tu sais que je t'aime.

16 juillet 1869.

Dictée. — Oui, mon ami, tu as raison de prier pour tous les désincarnés qui souffrent. Des milliers d'êtres se désincarnent chaque jour et tombent dans la vie de l'Esprit sans rien comprendre à ce changement qui s'est matériellement opéré en eux.

Combien d'hommes qui avaient des positions que l'on dit avantageuses sur terre, se trouvent plongés sans savoir comment, dans d'épaisses ténèbres, où ils perdent momentanément toute conscience d'eux-même.

D'autres se reconnaissent peu à peu et croient être sortis d'un profond évanouissement, mais ne peuvent se persuader qu'ils sont morts (pour employer l'expression terrestre.) Il leur faut du temps, bien du temps souvent, pour comprendre

qu'ils sont désincarnés. Et ils conservent encore toutes leurs illusions passées; tous leurs défauts, toutes leurs tendances.

Qui donc parmi les spirites a pu s'imaginer que parce qu'on quittait son corps matériel, on se dépouillait en même temps de tous ses préjugés; l'on devenait du jour au lendemain intelligent et instruit ? Non, mon ami, il n'en est point ainsi et c'est pour cela qu'il faut faire si peu de fond sur ce que peuvent dicter la plupart des Esprits ordinaires nouvellement désincarnés.

10 décembre 1869.

Dictée. — Oui, mon ami, tu as raison de croire à une récompense et de l'espérer. Pourquoi donc les êtres créés par notre père n'espéreraient-ils pas quelque chose de mieux que ce qu'ils trouvent sur cette planète si inférieure en tout ? Leur espoir ne sera pas déçu, et si Dieu avait mis dans notre âme le désir du mieux, qui en lui-même est une récompense, et qu'il se fut réservé de nous annihiler après une courte carrière terrestre, il ne serait pas Dieu, il ne serait qu'un affreux tyran.

Crois et espère, ami si cher à mon cœur. Conserve en toi cette douce espérance, qui bientôt sera réalisée. Continue à travailler; apprends; tout te servira. Développe ton intelligence et bientôt elle te servira mieux qu'elle ne peut te servir aujourd'hui.

Tu as acquis beaucoup ; efforce-toi d'acquérir encore, ce n'est que par ce moyen que nous nous rapprocherons de notre Père. Tu m'as aidée et je t'en remercie; mais, depuis notre séparation, j'ai gagné par ma lucidité et je comprends maintenant bien des choses que tu t'efforçais de me faire comprendre.

Merci mon frère chéri, merci ; tout ce que je puis faire pour te donner le calme de l'Esprit, je le fais, aidée de nos amis.

27 décembre 1869.

Dictée. — Non, mon ami, les hommes n'ont pas été méchants et immoraux avant Jésus. Non, ils n'ont point toujours fait taire leur conscience, la véritable voix de Dieu parle à l'âme humaine. Ceux qui prétendent cela n'ont point étudié sans idées préconçues. Ils ont un parti pris, et ils ont grand tort, car ils révoltent toutes les consciences humaines.

Tu fais bien chaque fois que tu fais ressortir ces absurdités. Trop longtemps, des hommes intéressés à faire valoir leur moyen de domination ont réagi sur les cerveaux humains. Il est temps que les hommes dépouillés de sots préjugés, élèvent la voix. Il est temps que l'on rende à Dieu ce qui lui appartient : la direction suprême de l'Esprit humain.

D'après ces gens qui exploitent Jésus et ses

doctrines, Dieu ne se serait en aucune façon mêlé de l'humanité terrestre (à part la petite fraction constituant le peuple juif) jusqu'à la venue du Christ. Une pareille assertion est tellement contraire au simple bon sens, qu'on ne comprend pas qu'elle ait pu éclore dans des têtes humaines. Il est vrai que ceux qui en sont les défenseurs ne font que montrer qu'ils veulent la domination par tous les moyens possibles.

Mon ami, tu dois t'efforcer de faire comprendre ces choses, mais tu trouveras bien des opposants. Seulement, parmi ces opposants, il y en a beaucoup qui ne font de l'opposition que parce qu'ils répètent comme des perroquets, ce qu'on leur a inculqué et ce qu'ils ont reçu sans examen.

Remarque. — Cette dictée est fort bonne à méditer.

31 décembre 1869.

Dictée. — Mon bon frère, sois persuadé que Dieu ne te laissera sur cette terre que le temps nécessaire à ton avancement, et pour que tu y fasses ce que tu peux et dois faire dans l'intérêt de tes frères. Ne te tourmente pas quand tu rencontres des hommes dont le jugement est faussé au point de vue moral, par leur entourage. Ils sont de bonne foi et se trompent sans le savoir.

Encore une année qui va commencer pour toi. Tâche qu'elle puisse t'être comptée comme un laps

de temps fructueux pour toi et pour tes semblables. Ne t'inquiète pas ainsi que tu l'as fait aujourd'hui à cause de ton isolement. Si tu pouvais voir tous les bons amis qui t'entourent, y compris ta sœur aimée, tu ne te sentirais pas si isolé. Crois bien que tu n'es entouré que de bons Esprits qui t'affectionnent et tu ne te laisseras pas aller au découragement.

30 janvier 1870.

Dictée. — Tu te demandes ce que je vais te dire, mon ami. Je ne puis d'abord que répondre à ta bonne pensée, que tu viens d'émettre d'une manière si affectueuse pour moi. Le son de ta voix me charme, m'attire mieux encore que quand j'étais matériellemeut auprès de toi. Pourquoi donc avoir de ces moments de découragement comme tu en as trop souvent ? Tu oublies toujours que je te vois mieux que si j'étais encore emprisonnée dans mon corps matériel; persuade-toi donc une bonne fois que nos positions, nos manières d'être seules diffèrent, mais que si tu vois les objets qui t'entourent, moi, non seulement je les vois, mais j'en pénètre à mon gré la substance. Je suis sur ta main et dans ta main ; je vois ta pensée aussi nettement que tu vois ton papier; plus nettement même. J'entends tous les sons que tu entends et bien d'autres encore que tu ne saurais entendre. Dans l'état d'Esprit enveloppé

de notre périsprit, nous avons une lucidité dont vous ne pouvez avoir une idée. Nous voyons et nous entendons par tout notre être, tandis que vous avez besoin de vos organes et que tout ce qui frappe à côté de ces organes, est perdu.

Réfléchis à une chose. A volonté, en te bouchant les oreilles, tu peux te rendre sourd, c'est à dire inhabile à percevoir les bruits divers qui frappent l'air autour de toi. Nous, nous n'avons pas d'oreilles, mais cependant si notre volonté agit dans un certain sens, nous pouvons ne pas entendre.

Mais quand ta bonne pensée se dirige vers moi, le soir, par exemple quand tu te couches, je suis là et j'entends ton doux bonsoir, que je te rends au centuple, et je veille sur toi pendant ton sommeil.

Je t'aime.

Remarque. — Combien de pareilles dictées sont consolantes et instructives. Elles nous font comprendre, autant qu'il est possible pour nous, ce qu'est cette vie de l'Esprit, si peu connue des humains terrestres et niée par un si grand nombre. Quelle différence entre notre pauvre, notre mesquine lucidité, et celle des Esprits débarrassés de leur corps charnel.

8 février 1870.

Dictée. — Combien je te sais gré, mon ami, de chercher toutes les occasions de faire le bien.

Crois bien que tu travailles pour toi en éclairant les autres. Tu as reçu ; tu donnes ; c'est un devoir que tu accomplis, mais en l'accomplissant, tu as une bonne pensée ; tu ressens la douceur infinie qu'on éprouve chaque fois qu'on fait le bien.

Ne crains jamais la fatigue, la peine, lorsqu'il s'agit de rendre service à un de tes frères. Tu ne saurais t'imaginer combien je suis heureuse quand je te vois faire le bien ; je suis toujours près de toi et je cherche à t'inspirer de bons sentiments pour tes frères. Tu comprends dès lors combien tu contribues à mon bonheur quand ton libre arbitre va pour ainsi dire au devant de mes désirs.

Ne m'oublie jamais, et cependant aime tes frères, surtout ceux pour lesquels le fardeau de l'incarnation est lourd à porter ; aides-les, tu en seras largement récompensé.

Je t'aime.

15 février 1870.

Nota. — Dictée reçue après avoir lu des passages de journaux espagnols, relatifs à l'Académie *Bibliografica-Mariana*, de Lérida, fondée dans cette petite ville en 1862, et qui, en 1868, comptait 3000 membres. Académie fondée par les prêtres pour publier et distribuer des livres concernant exclusivement le culte de la *Mère de Dieu*. En 1868, 230,000 volumes sur ce sujet avaient déjà été répartis entre ces trois mille membres.

Dictée. — Mon ami, conserve ton sang-froid en présence des énormités, dites religieuses, que tu viens de lire. Il a fallu, pour des populations depuis longtemps enfantines et qui le seront longtemps encore, des signes extérieurs ; des cérémonies théâtrales. Il faut plaindre les êtres humains qui n'ont point progressé, mais il ne faut, ni leur en vouloir, ni les mépriser. N'oublions jamais que presque tous, nous avons passé par cette période enfantine. Quelques uns d'entre nous ont progressé, mais c'est le petit nombre. Quelques autres ont pris pour du progrès, le rejet absolu de tout sentiment religieux, ceux-là sont bien à plaindre aussi.

Tâchons de nous maintenir dans l'idée de Dieu ; tâchons d'honorer notre Créateur par les seuls actes qui lui plaisent : par la charité envers tous. Ne blâmons pas des intentions qui, bonnes en elles-mêmes, n'ont encore conduit ceux qui les ont, qu'à de tristes résultats. Un jour ils progresseront et nous retrouverons en eux des frères qui sympathiseront avec nous. Blâmerions-nous un de nos frères qui, entouré de voiles épais, ne pourrait jouir de la bienveillante lumière du soleil ? Nous tâcherions de lui enlever les voiles qui l'enveloppent, mais pour cela nous nous garderions bien d'user de violence.

Agissons de même envers ceux de nos frères incarnés qui, aujourd'hui sont encore dans les

ténèbres de l'ignorance. Aidons-les doucement à percevoir la lumière, mais n'arrachons jamais brusquement les voiles qui les entourent; nous ne ferions que les irriter et nous les entretiendrions dans une cécité morale plus tenace que la cécité matérielle.

Remarque. — Ces conseils sont empreints d'une grande sagesse en ce qui concerne les pauvres populations encore enfoncées dans les ténèbres de l'ignorance. Mais que dire des prétendus ministres et représentants de Dieu, qui après avoir étudié les hautes questions religieuses, et qui après avoir compris ce qu'a de ridicule et de peu fondé le culte de la mère de Jésus, cherchent par tous les moyens possibles, à épaissir les ténèbres intellectuelles autour des populations ; et cela pour continuer leur domination séculaire et pour tirer de cette domination tous les avantages matériels possibles : honneurs, richesses, etc.

Ceux-là, faut-il les plaindre, ou les démasquer?

21 février 1870.

NOTA. — *Dictée* obtenue après avoir lu une brochure de Chevillard, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, qui prétend que les mouvements des tables sont dus au magnétisme.

Dictée. — Mon ami, tu as lu aujourd'hui une brochure qui ne t'a pas satisfait et cela se comprend. Il y a des hommes qui travaillent autant qu'ils le peuvent, pour en arriver à se refuser à

l'évidence. Pour eux la vie future est un mythe et ils veulent à tout prix éloigner cette idée qui contrarie leurs vues étroites. Ils se donnent plus de mal pour prouver l'erreur, qu'un homme de bien ne s'en donnerait pour exposer la vérité.

Tu as été témoin de choses qui doivent te convaincre de la possibilité d'entrer en communication avec les esprits désincarnés; sur ce sujet, ta foi est entière et inébranlable, parce que tu as agi avec bonne foi. Tu n'as pas craint d'expérimenter à bien des reprises, et toujours le résultat est venu te prouver que tu étais dans le vrai.

Laisse donc de côté ces hommes qui doutent et qui emploient si mal les facultés intellectuelles que notre Père leur a accordées. Bientôt ils pourront acquérir par eux-mêmes la preuve de leur erreur. Il sera un peu tard; alors ils regretteront tout le temps mal employé à chercher des preuves contraires à la vérité.

Mon bon frère, je t'aime et je ne te quitte jamais.

25 février 1870.

Dictée. — Travaille mon ami, sans t'inquiéter de ne pouvoir aussi souvent recevoir mes inspirations.

Tu as raison de penser comme tu le fais au sujet des origines du christianisme. Tu sauras plus tard combien d'intrigues, combien de choses

mauvaises ont entouré cette origine. Qu'il te suffise pour le moment, de savoir que tu es dans le vrai. Aucun Dieu, aucune fraction de Dieu n'ont jamais paru sur la terre. Tout ce qui y a revêtu l'enveloppe humaine était homme, appartenait à une humanité planétaire ou solaire quelconque, et s'incarnait sur la terre par dévouement. Rien de plus, rien de moins. Il faut remercier les Esprits supérieurs qui ont voulu, par amour pour leurs frères arriérés, jouer le rôle d'instructeurs. C'est un beau rôle qui ajoute un fleuron à leur couronne. Mais il ne faut adorer que Dieu seul, unique, non partagé ni en trois, ni en six.

Tu es dans le vrai ; persévère.

4 mars 1870.

Dictée. — Mon ami, ne te trouble pas quand tu vois que tant d'hommes écrivent des choses si contradictoires. Les uns cherchent à faire abstraction de Dieu, qui les gêne, parce que très-matériels, ils ne conçoivent rien au-delà de la vie terrestre. Les autres cherchent le fluide universel, mais veulent que ce soit ce fluide qui communique pour ainsi dire à l'âme humaine, une trépidation produisant les communications reçues par les médiums. C'est à qui inventera quelque chose pour ne pas admettre la doctrine spirite. Ils ont beau faire, ils n'empêcheront pas la lumière de briller.

Laisse tous ces penseurs en délire ; ne t'en préoccupe pas et continue à étudier.

21 avril 1870.

Dictée. — Ne n'inquiète pas de tout ce que tu as lu relativement aux démons et aux anges. Les prêtres doivent forcément écrire et parler dans le même sens ; ils ne peuvent s'écarter des données primitives. Ils ont la Genèse qui leur parle du diable ; ils ont les diables que Jésus chassa du corps des possédés ; ils ont encore quelques autres diables. Ils ne peuvent donc raisonner qu'en prenant pour point de départ les diables et les anges.

Laisse-les divaguer. Tu sais ce qui nous attend quand nous abandonnons notre corps le plus matériel ; base-toi là-dessus et surtout sois indulgent pour tous tes frères ; quelques membres du clergé catholique pensent comme toi, comme tous les spirites instruits, mais ils souffrent en silence, car ils ne peuvent émettre leur opinion, ils seraient mis à l'index, et il faut vivre.

Remarque. — Oui, les prêtres, les pasteurs ou les papes, qui se déclareraient hautement Spirites, seraient mis à l'index et leurs chefs hiérarchiques leur ôteraient leur gagne-pain.

S'il s'agit d'hommes qu'un âge avancé empêche de pouvoir embrasser une autre profession, oui, ils ont raison de se taire, *car il faut vivre.*

Mais s'il s'agit d'hommes jeunes, ou encore dans

la force de l'âge, et qui par conséquent peuvent, avec un peu de bonne volonté, trouver à gagner leur vie autrement, ils ont tort de ne pas répudier leurs fonctions cléricales. En ne le faisant pas, ils prouvent qu'il n'y a chez eux rien de viril.

8 mai 1870.

Dictée. — Je vois ta pensée sans cesse dirigée vers moi, mon bon frère, et ce n'est pas le moindre des bonheurs que je ressens; je te vois rapportant à moi toutes tes actions sérieuses. Tu te demande souvent si je suis contente de toi ; tu agis comme si j'étais encore matériellement près de toi.

Tu es bien l'être que j'avais rêvé pendant si longtemps et tu ne cesses d'être pour moi ce que tu as toujours été, bon et affectueux. Merci, mon ami, tu seras récompensé de ta bonté, de ton affection. De même que moi, tu as souvent eu des réminiscences de tes incarnations précédentes. Tu as eu comme moi l'intuition de situations meilleures. Bientôt tu reconnaîtras que ni toi, ni moi nous ne nous étions trompés en croyant à des états meilleurs. Nos Esprits se sont souvent rencontrés, c'est pour cela que, pendant notre dernière union, nous étions presque toujours d'accord. Nous pressentions la sainte harmonie qui est le véritable bonheur des Esprits dégagés des lourdes exigences de la matière terrestre.

Travaille, mon ami, mais dès que tu ressens de

la fatigue, prends du repos, car ton corps n'est plus jeune et il ne faut pas le surmener. Je t'aime parce que tu comprends l'harmonie. Je t'aime parce que tu comprends ce qui est grand et beau. Tu comprendras mieux tout cela encore, lorsque tu sera réuni à tous ceux qui t'aiment.

15 mai 1870.

Dictée. — Mon bon frère, je suis heureuse de te voir étudier avec tant d'ardeur. Tu te prives de plaisirs que tu pourrais prendre, parce que l'idée de faire quelque chose d'utile à tes frères, te soutient. Beaucoup, en effet, ont besoin d'être stimulés, car après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur la doctrine spirite, la force de l'habitude les ramène aux affaires mondaines. Si encore il n'y avait que ceux qui ont besoin de presque tout leur temps pour gagner le pain de la famille. Mais il y a tant de désœuvrés, qui pourraient, en faisant quelque effort, étudier, approfondir la doctrine qui les instruirait sur leur avenir et qui les aiderait à s'améliorer et à rendre leur actuelle incarnation utile à quelques-uns de leurs frères. Ce sont ceux-là qui s'inquiètent le moins de leurs existences futures. Ils vivent au jour le jour, ne songeant qu'à jouir de la vie animale et laissant de côté leur intelligence.

Toi, tu as choisi la meilleure part, mon bon frère ; cependant ne te fatigue pas.

14 août 1854.

Dictée. — Mon ami, dans quelques jours tu te rappelleras le moment où je t'ai quitté; que cet anniversaire te trouve calme. Rappelle-toi que ce fut pour moi le jour de délivrance, et les larmes ne viendront pas obscurcir tes yeux.

Tu as cherché à me rendre heureuse, je t'en remercie ; mais Dieu aussi m'a rendue heureuse en me soustrayant aux infirmités de la vieillesse. Résigne-toi ; pour quelques années que tu aurais eu à passer avec moi, tu as trouvé la satisfaction de me savoir plus heureuse. Il y a là une compensation.

22 septembre 1870.

Dictée. — Depuis tous ces tristes événements qui sont venus fondre sur la France, ton âme a été triste, parce que tu as compris la cause de tous ces désastres. La nation qui depuis si longtemps était l'initiative du progrès, a eu depuis vingt ans une défaillance qu'elle paie bien cher aujourd'hui. Elle a subi le joug d'un de ces Esprits de bas étage qui, par fois, réussissent à dominer momentanément les peuples. Cet Esprit, dominé lui-même par une nuée d'Esprits du plus bas aloi, a donné au monde l'exemple de l'abjection jointe à l'hypocrisie. Pour lui, le châtiment a commencé depuis longtemps, et il a un terrible compte à rendre. Pendant des siècles il passera par des états dans

lesquels il expiera rudement son orgueil et ses crimes.

Par son exemple, il a entraîné des milliers d'hommes dans des égarements presque impardonnables ; il a été cause que toute moralité a disparu de la France ; il a faussé les consciences ; il a enseigné par son exemple le mensonge et la lâcheté. C'est un type d'Esprit pervers.

La France se relèvera cependant, mais après avoir passé par bien des humiliations. Elle apprendra à ses dépens que les peuples ne sont pas faits pour les rois. L'énergie morale renaîtra; cette énergie fera trembler bien des trônes.

J'aime à te voir, confiant en Dieu, relever le courage de ceux qui t'entourent. Continue ; ne perds jamais de vue que beaucoup d'êtres humains très honnêtes, sont cependant cause de bien du mal par leur pusillanimité.

Je t'aime pour ton amour de la loyauté et de la franchise, mais je te voudrais plus patient.

15 octobre 1870.

Dictée. — Tu ne peux trouver le commencement d'une phrase, mon ami, parce que tu ne te livres pas franchement à mon impulsion. Tu te raidis au lieu d'être flexible comme medium. Laisse-toi donc guider pleinement, entièrement par moi. Il te semble quelquefois qu'en écrivant le premier mot d'une phrase, tu ne pourras pas trouver de second; il te semble aussi que ce

premier mot n'amènera aucun sens; que t'importe? Si tu n'en trouves pas un autre à placer après celui-là, c'est que mon impulsion te fera défaut; c'est que tremblant comme cela t'arrive souvent, de te faire illusion à toi-même et de n'écrire que tes pensées au lieu des miennes, tu seras devenu momentanément inhabile à être influencé par moi.

Le meilleur conseil que je puisse te donner, c'est de te laisser aller mollement, si je puis dire ainsi; d'obéir à toutes mes suggestions, sans t'inquiéter si le mot que tu écris sera suivi d'un autre et formera un sens avec ceux qui suivront. Lorsque tu te baignes dans la mer, tu t'abandonnes en toute confiance et tu te maintiens sur l'eau; aie autant d'abandon, de laisser aller, lorsque tu veux recevoir mes inspirations.

17 octobre 1870.

Dictée. — Ne te laisse pas aller au découragement en voyant ce qui se passe en France. Tu sais que depuis plusieurs années, un grand nombre d'Esprits avaient prédit la rénovation sociale qui commence, mais qui ne s'obtiendra qu'au prix de beaucoup de sang et de sacrifices.

Tu comprends depuis longtemps que pour régénérer moralement des sociétés abâtardies par le luxe et par l'amour effréné de l'or, il faut de très violentes secousses. L'orgueil aussi a besoin de châtiment. Attends donc avec patience, et espère. Tu ne verras pas la rénovation effectuée,

mais tu en auras assez vu pour pressentir le reste. Et d'ailleurs, bientôt tu y aideras toi-même comme Esprit, beaucoup mieux que tu ne peux le faire comme incarné.

La lutte entre les vieux errements et la voie nouvelle et honnête de l'humanité terrestre sera rude, mais le résultat ne peut être douteux pour ceux qui, comme toi, ont étudié la marche de l'humanité. Ces soi-disant victoires, ne signifient absolument rien, et ces hommes qui se croient destinés à prendre en Europe, la prééminence sur les nations et à faire dominer le despotisme, passeront comme une fumée. Ils ne sont que les instruments inconscients des grands Esprits directeurs de l'humanité terrestre, et rien de plus.

Donc mon bon frère, confiance et espoir.

13 novembre 1870.

Dictée. — Ton esprit est triste, de cette tristesse qui envahit le cœur de tous les Français. Ne te décourage pas. C'est une des grandes luttes du passé contre l'avenir; du recul contre l'avance; de la barbarie et du despotisme contre la liberté, le progrès, la fraternité. N'aie pas peur de voir succomber le bon droit. Toujours dans ces luttes, il y a des hauts et des bas, il y a des fluctuations; pour plusieurs pas en avant, quelques pas en arrière. Mais le progrès finit toujours par avoir le dessus.

Regarde en arrière. La France et l'humanité n'ont-elles pas toujours progressé depuis un demi-siècle ? Toutes ces choses arrivent providentiellement pour donner à tous les Esprits, incarnés ou désincarnés, l'occasion d'acquérir des mérites. Ceux qui abusent de leur position sociale pour enrayer le progrès, sont punis, et sévèrement punis. Quant à ceux qui y aident, ils sont récompensés et ils avancent.

Telle est la loi de Dieu, en dépit des hommes qui parlent de morale indépendante.

Aie bon espoir, mon ami ; tout ira mieux que tu ne le penses, cette lutte jettera par terre bien des idées et des opinions gothiques. Elle ruine l'idée de guerre ; l'idée d'armées permanentes ; l'idée de conquêtes.

27 novembre 180. 1870.

Dictée. — Tu es triste par suite des événements politiques ; ne t'attriste pas trop. La régénération de l'humanité ne peut se faire sans que le sang soit abondamment versé.

Ce n'est que quand tous les hommes auront compris, par une souffrance personnelle ce qu'est réellement la guerre, qu'ils se coaliseront contre les quelques meneurs royaux ou autres qui jouent à la bataille comme on joue aux échecs. Crois-tu que toutes ces femmes qui aujourd'hui souffrent cruellement par suite de la guerre, n'auront pas

quelque influence sur les hommes ? Il y eut un temps où les morts et les blessés étaient en petit nombre ; la guerre alors semblait quelque chose de grand, de noble. Ceux-là seuls qui étaient lésés, gémissaient, mais c'était le petit nombre.

Aujourd'hui, la perfection des moyens destructifs fait voir la guerre sous son vrai jour. Il fallait cela pour en dégoûter.

3 Décembre 1870.

Dictée. — Je ne puis pas plus que toi connaître l'avenir, j'ignore donc ce que Dieu nous réserve, mais ce que je sais, c'est que tant que je vivrai, je t'aimerai quel que soit mon état. Que je sois plus tard incarnée sur n'importe quelle planète, toujours je penserai à mon bon frère ; toujours je l'aimerai ; et je suis sûre, mon ami, que de ton côté, il en sera de même.

Tous deux, dans de précédentes incarnations, nous avons aimé d'autres êtres humains qui aujourd'hui peuvent se rappeler nos liaisons affectueuses parce qu'ils habitent comme désincarnés, l'atmosphère de telle ou telle planète, mais ces autres affections, qui sont profondes aussi, ne nuiront jamais à celle qui existe entre toi et moi. Tu comprendras plus tard, comment il peut se faire qu'on aime plusieurs êtres, d'une affection égale, et que toute jalousie soit absente de ces affections multiples.

Mon ami, tu as déjà l'intuition de beaucoup de choses ; mais bientôt tu en comprendras beaucoup d'autres.

12 décembre 1870.

Dictée. — Mon ami, tâche donc de ne pas te laisser aller à l'impatience, comme tu le fais depuis quelque temps. Tu avais gagné un peu de ce côté et voilà que tu reperds. Pense toujours à ceci : c'est que nous sommes tous obligés à nous corriger de nos défauts, car le moindre de nos défauts gâte l'harmonie générale, et l'harmonie, c'est le but à atteindre. Tant que nous ne seront pas harmoniques (nous, l'humanité terrestre) nous souffrirons, soit individuellement, soit solidairement.

Vois ce qui se passe en ce moment. Un homme a outragé depuis vingt ans, toutes les lois de l'harmonie ; la France où se trouvent tant d'êtres inférieurs, l'a accepté et supporté. Aujourd'hui la France paie sa dette, et par la loi de solidarité, tous les Français souffrent.

Tu m'aimais ; fais pour moi ce que tu ne ferais pas pour toi-même. Quand tu es sur le point de t'impatienter, dis-toi : je vais faire souffrir celle que j'ai tant aimée ; celle que j'aime tant.

Et en effet, quand je te vois te livrer à des sentiments si tumultueux, je souffre, car je vois ton avancement retardé, et si tu n'avances pas, tu

ne viendras pas me rejoindre et te réunir à d'anciens amis qui se réjouissent à la pensée de te revoir au milieu d'eux.

1er janvier 1871.

Dictée. — Oui, mon bon ami, je suis là, tout près de toi. Je t'aime et je te souhaite de la patience. Je suis là, tout aussi près que j'y étais il y a quelques années à pareil jour, t'embrassant pour te souhaiter une bonne année. Et maintenant, je te souhaite, non pas de vivre encore bien des années sur terre, mais de réformer ce qu'il y a en toi de défectueux, afin de ne plus être obligé de te réincarner sur cette terre si malheureuse et peuplée d'êtres si mauvais, quant au plus grand nombre.

Tous, ils sont nos frères ; non seulement il faut les supporter, mais encore il faut les instruire quand l'occasion s'en présente.

9 janvier 1871.

Dictée. — En pensant si souvent à moi, à ceux qui ont déjà eu le bonheur de se débarrasser de leur lourde enveloppe, tu te prépares à ta vie future ; mais cependant, crois bien que cette pensée ne doit pas tellement t'absorber, que tu ne fasses absolument aucun effort pour vivre en bonne harmonie avec tes frères incarnés. Tous ont leurs défauts ; défauts inhérents au milieu social Crois-tu en être exempt ? Crois-tu qu'il ne faut

pas à ceux qui t'entourent, beaucoup de patience pour supporter tes défauts; tes inégalités d'humeur?

Sois donc bon et patient. Toi qui comprends le spiritisme, montre par ton exemple, que cette doctrine est susceptible d'améliorer ceux qui la connaissent et qui surtout, la pratiquent.

Ta pensée, si souvent reportée vers moi, me rend heureuse, me fait du bien ; mais si tu calmes tes impatiences si habituelles, tu me feras plus de bien encore. Toi qui m'aimes, n'oublie pas mes bons conseils.

31 janvier 1871.

Dictée. — Oui, mon ami, tu as raison de le penser, quand le travail que tu as entrepris sera terminé, tu pourras plus souvent causer avec ta vieille amie. Je dis vieille, parce que tu m'as connue telle avant que je ne te quitte, mais je ne le suis pas. Ma défroque était vieille; vieille et bien usée, mais je l'ai abandonnée et j'en suis tout heureuse, car elle était bien lourde à porter.

Je ne regrette rien de cette incarnation ; pourquoi regretterais-je, puisque je suis près de toi à volonté, et que ma volonté m'y porte continuellement? Etre près de toi pendant mon incarnation; continuer à y être maintenant, pour moi c'est la même chose. Pour toi, je vois que ce n'est pas la même chose parce que la matière qui entoure ton esprit et qui réagit sur toi jusqu'à un certain point,

ne te permet pas de me voir. Mais ta pensée me suit et c'est pour toi, une grande consolation de savoir, et d'être persuadé, que toujours je suis près de toi et que je t'entoure de ma sollicitude.

Tu viens de recevoir une lettre qui t'a fait plaisir ; sois bon et réponds affectueusement. Nous ne sommes pas parfaits, il s'en faut de beaucoup ; sois donc indulgent, car toi aussi, tu as souvent besoin d'indulgence. Cette pensée devrait toujours nous guider et nous en serions meilleurs. Une lettre de toi fera plaisir, ne la fais pas attendre.

Adieu, mon bon et fidèle ami que j'aime.

13 février 1871.

Dictée. — Combien nous sommes heureux, lorsque nous voyons arriver parmi nous des frères à qui nous pouvons donner la bienvenue ; il y en a tant qui restent plus ou moins longtemps dans les ténèbres et qui sont isolés par l'ordre de Dieu. Pour ceux-là, nous prions, mais nous sommes forcés de les laisser à leurs réflexions, et bien souvent à leurs remords.

Courage, mon ami, tâche de te résigner à avoir de la patience; j'insisterai toujours sur cela. Quand je dis : résigner, c'est parce que je te vois presque malheureux lorsque tu es obligé d'user de patience. C'est là ton principal défaut et tu dois savoir que nous ne pouvons jamais donner comme excuse, la disposition de notre système nerveux. C'est à

celui qui se sent plus intellectuel qu'animal, à dompter sa partie animale.

Tous tes amis d'ici t'aiment.

21 mars 1871.

Dictée. — Que d'événements tristes pour la pauvre humanité terrestre ! Que de choses inattendues et cependant prévues dans l'espace ! Car, placés comme un voyageur posté sur une haute montagne et qui voit tout ce qui se passe dans la plaine, nous prévoyons, ou pour mieux dire, nous voyons les événements qui vont se succéder.

Ne perds pas courage, mon ami ; ne t'attriste pas, car c'est au moment où vous croyez que l'humanité va à la dérive, que surviennent très-souvent des choses qui changent, du tout au tout, les situations.

Donc, aie confiance. Les directeurs du globe terrestre sont là qui mènent l'humanité sans qu'elle s'en doute, et qui, après avoir permis que des circonstances tristes, se présentent, ont soin de redresser la marche de l'humanité.

En ce moment, une foule d'Esprits mauvais luttent pour mener l'humanité à sa perte ; mais la volonté de notre Père se rit de leurs efforts. Et beaucoup, qui cherchent à faire le mal, seront bien inconsciemment, cause du bien. Donc, encore une fois, ne perds pas courage.

15 avril 1871.

Dictée. — Tu as regardé la date de ma dernière dictée et tu t'es adressé un reproche mérité. Oui, mon bon frère, tu fais comme tant d'autres, tu oublies tes morts. Et cependant je ne suis pas jalouse ; je ne l'ai jamais été, tu le sais. D'ailleurs, tu sais que les Esprits n'ont plus de sexe et que l'état d'incarné dispose à la jalousie en raison même des différences de sexe.

Je suis heureuse de voir qu'on ait pour toi de l'affection, car je t'aime maintenant comme un bon frère.

6 mai 1871.

Dictée. — Nous qui avons le bonheur d'être dépouillés du corps terrestre qui te gêne encore, nous avons la vue plus lucide, plus étendue. Nous voyons un tout autre horizon que vous, et par conséquent nous pouvons mieux apprécier tout ce qui se passe en ce moment.

Combien d'hommes jouent un double jeu ! combien, qui seraient terriblement dérangés dans leurs sournoises intrigues, si, d'un moment à l'autre, leurs contemporains pouvaient les voir comme nous les voyons. Si leur Esprit était mis à jour, combien ils seraient méprisés par tant de gens qui ont confiance en eux. Et ce que je dis s'applique à tous les partis, car les tartuffes ne sont pas tous parmi les cléricaux.

Tranquillise-toi, mon bon frère ; ce qui vous paraît bien trouble, ne tardera pas à s'éclaircir et tu seras étonné de voir par quels moyens le calme se fera.

Tu comprends la vie (non la phase terrestre, ce que les hommes de la terre appellent la vie, exclusivement à tout autre chose, mais la vie dans toute son extension), tu sais par conséquent que les frères aident leurs frères, et que certains êtres sont chargés de conduire les événements. Aie donc confiance ; notre Père ne nous abandonne jamais, et bientôt tu en auras de nouvelles preuves.

1er juin 1871.

Dictée. — Mon bon frère, ne te tourmente pas ainsi que tu le fais si souvent, et surtout ne t'attaches pas aux petites choses. Que d'événements inattendus ! Que de mauvais incarnés qui se sont forcément désincarnés ! Et que d'incarnés, plus mauvais encore que ceux qui sont partis, qui restent et qui accumulent d'énormes charges que leur conscience ne comprends point, car pour eux la conscience est un meuble inutile.

Toi qui es spirite ; toi qui comprends et qui sais, ne te laisse jamais abattre. Bien des choses mauvaises se passeront encore sous tes yeux ; mais ta confiance en Dieu n'en sera pas ébranlée.

5 août 1871.

Dictée. — Nous ne pouvons toujours répondre au premier appel des incarnés, surtout quand cet appel est subit, car bien que nous ayions chacun un protégé terrestre qui nous est confié et que nous nous efforçons de maintenir dans le chemin vrai, cependant parfois nous recevons une mission qui, pour un temps, nous distrait de nos fonctions habituelles. Mais comme nous communiquons entre nous désincarnés, par la pensée et avec la rapidité de la pensée, nous nous déchargeons parfois les uns sur les autres (de même catégorie) de nos obligations, mais toujours temporairement.

C'est pour cela que, comme aujourd'hui tu as fait un brusque appel à ta sœur et qu'elle est en mission, je te dicte à sa place, car je suis aussi ton ami, et ton ami bien sincère et bien affectueux.

Ne regrette pas R... n; il est heureux ! Cacochyme pendant ces dix dernières années, il a beaucoup souffert au physique. Au moral aussi, il a été bien éprouvé, mais il a vaillamment supporté tout cela, car son Esprit avait conservé toute sa vigueur et toute sa sérénité. Il t'a plusieurs fois écrit qu'il tenait peu à son enveloppe terrestre et c'était vrai.

Il voyait venir avec joie le moment où il la

quitterait. Maintenant il est heureux car il a retrouvé tous ses amis et il attend les autres.

Corrige-toi ; tu es toujours trop vif. Tous tes amis t'aiment.

FIN.



